Le nouveau PLANÈTE Plus - L'homme et son message - KRISHNAMURTI - Numéro 19 - Décembre 1970

Ce numéro de Planète+ Plus
a été réalisé par Marc de Smedt
sous la direction de Louis Pauwels

La plupart de nos actes sont motivés
par « je devrais », « je ne devrais pas »,
ce qui indique qu'ils sont enracinés dans le monde des idées,
avec lesquelles nous cherchons toujours à les faire coïncider.
Ce dont je parle est l'élimination totale de l'idée,
donc la suppression complète de l'état de conflit.
Cela ne veut pas dire
s'endormir confortablement dans un monde de non-idéation,

mais au contraire être lucidement éveillé.

Krishnamurti

Table des matières

Chapitre I
Parce que 9
par Marc de Smedt
- Pourquoi nous sommes-nous penché sur le personnage de Krishnamurti.
- Sommaire -
- Pourquoi Krishnamurti ?

Chapitre II
Parcours 13
par Yvon Achard
- La biographie événementielle de ce personnage qui marque tout un courant spirituel de notre époque.
- Sommaire -
- Les paroles de...
- Mort de Nityananda et...
- Krishnamurti parle
  - Période 1929-1933
  - Période 1934-1938
  - Période 1944-1961
  - De 1961 à nos jours
- La rupture

Chapitre III
Bilan 27
par Daniel Odier
- Avant de fouiller plus avant, il fallait rappeler les grands thèmes du message de Krishnamurti.
- Sommaire -
- La transformation par l'amour
- La vision de ce qui est
- L'action sans devenir et l'effort
- Liberté et création
- La vacuité de l'esprit

Chapitre IV
Les réunions de Saanen 37
par Henri Villard
- Krishnamurti parle chaque été en Suisse, dans ce village qui est devenu une station de sports d'hiver. Que s'y passe-t-il ?
- Sommaire -
- Né libre

Chapitre V

Les textes 41
- Une anthologie thématique afin de mieux cerner le sujet.
- Sommaire -
- Communiquer
- Une pensée sans langage
- Les fausses questions
- Une lutte continuelle
- Dieu existe-t-il ?
- La réincarnation
- Un esprit libre ?
- Voir l'ensemble du conflit
- Exploitation à tous les niveaux
- Conditionnement de l'enfance ?
- Le mensonge des propagandes
- La soif de conquérir
- Prolonger lâchement le connu
- Je ne sais rien du tout
- Pas de disciples
- Entretien : Dois-je tout lâcher ?

Chapitre VI

Lexique 69
par Yvon Achard
- Précisions à propos du langage de Krishnamurti.

Chapitre VII

Amour et sexe 71
par Robert Linssen
- Comment cette question est-elle envisagée par Krishnamurti.
- Sommaire -
- Ne rien rejeter !
- Le problème sexuel
- La pulvérisation de nos...
- L'habitude

Chapitre VIII

Les deux libertés 79
par Roger Maria
- La conscience sociale chez Krishnamurti , qu'est-ce que cela veut dire ?
- Sommaire -
- Ne pas chercher la sécurité
- D'une liberté à l'autre
- Recommmencer l'opération...

Chapitre IX

Le « Moi » 87
par Van Geirt
- On parle beaucoup d'approfondissement de soi, mais que se cache-t-il derrière les mots abstraits ?
- Sommaire -
- Sur la révolution du « Moi »
- Sur Krishnamurti et le...
- Sur la dualité du « moi »
- Sur la fuite du « moi »
- Sur le « moi » d'un...

Chapitre X

La notion du temps 95
par Hervé Volkman
- Une leçon pour un temps réconcilié.
- Sommaire -
- Le dernier homme
- L'ambiguïté de sa position
- Révolution psychologique ou...
- La quête du possible
- L'infini joint tout

Chapitre XI

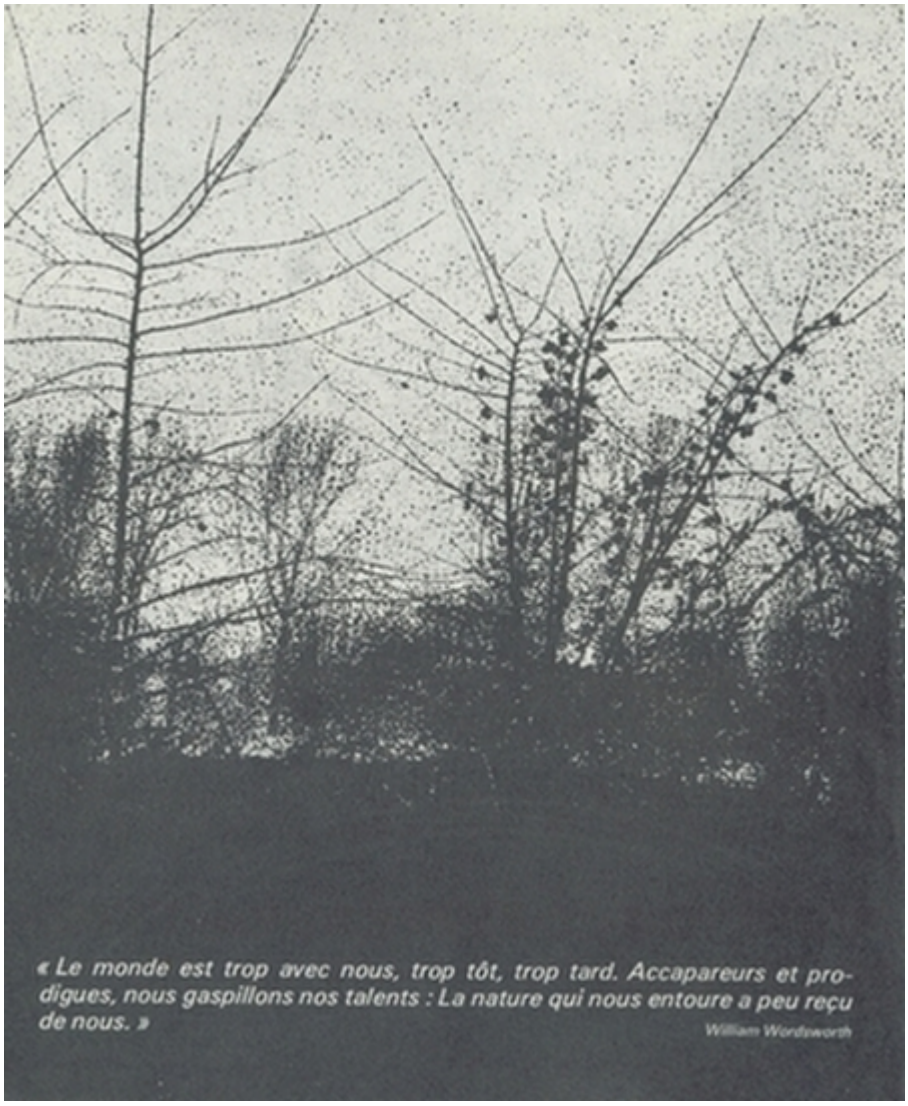
Krishnamurti et le zen 107
par Robert Linssen
- Similitudes et différences de deux messages.
- Sommaire -
- Un art de vivre
- Importance du Présent
- Inexistence du « moi »
- Mutation et vide
- Dieu, la « soi-nature » et...
- Qu'est-ce que la méditation ?

Chapitre XII

Le problème de l'immortalité 117
par René Fouéré
- Quel est le sens de ce problème ?
- Sommaire -
- L'épicier au paradis
- Vivre audacieusement
- Un parachèvement de...
- La vie intemporelle

Chapitre XIII

Analyse graphologique 125
par Jacques de Backere
- Sommaire -
- Une crainte de lâcher le fil
- Notre peu de sérieux ...
- La société



Krishnamurti

Parce que

par *Marc de Smedt*

Pourquoi Krishnamurti ?

Parce que l'homme vit mal, pense mal, n'est maître en aucune façon de sa destinée. Tout le monde sait aujourd'hui que Socrate, et bien d'autres, ont crié : « Connais-toi toi-même. » Mais personne ne sait plus ce que

cela veut dire. Personne ne sait plus ce que méditer veut dire. La vie intérieure ? Oh, quelques vagues pensées, à propos de tout et de rien, qui passent, phantasmes... Ceci n'est en aucun cas un appel à une vie monastique ou religieuse, mais plutôt un appel à l'éveil de ces « rêves du jour » qui nous empêchent complètement de voir ce qui se passe et où nous sommes vraiment. Il faut essayer d'exister, tout simplement et en pleine conscience. La réponse est là, certainement ici, partout.

Se remettre en cause soi-même, à chaque instant, ce qui entraîne d'ailleurs automatiquement la remise en cause d'une société de marionnettes, aux structures qui s'effritent car périmées, ridiculement inefficaces. Il s'agit de déboulonner le système et, avant tout, notre propre système, fait de ces mensonges qui amènent tout, sauf le bonheur et la plénitude d'être.

Le fruit est mûr. Partout ce mot : révolution.

Oui. Mais retrouvons la dynamique de la révolution primordiale : celle de notre propre évolution. Le reste s'écroulera tout seul, très simplement, Krishnamurti a parlé pendant une cinquantaine d'années face à des auditeurs qui pour la plupart n'ont jamais voulu comprendre son message mais ont voulu surtout l'ériger comme un autre dogme, comme un autre Sauveur, sans jamais se rendre compte qu'il faut se sauver soi-même.

Et tout seul.

« L'important n'est pas de se demander comment transformer la douleur, ou si la douleur peut se changer en bonheur, ou s'il faut souffrir de la souffrance des autres... L'important est de comprendre la douleur par vous-même et, de ce fait d'y mettre fin. »

Finalement, par des voies différentes, ils disent tous la même chose, tous : Ramakrishna, Guénon, Henry Miller, Mounier, Jung...

Il faut résoudre la crise de la conscience humaine !

Produire une mutation fondamentale en chacun de nous sinon nous finirons tous par crever dans notre « village planétaire » sans savoir pourquoi et l'homme alors, n'aura été en effet qu'un simple accident dans le cours des choses.

« Nous avons nos croyances, nos dogmes, la résurrection, la réincarnation, et mille autres façons de fuir la réalité, puis lorsque de pauvres diables se font tuer à la guerre, nous plantons des croix. Sous une forme ou l'autre cette façon de se comporter dure depuis des millénaires.

Et bien… Assez ! »

par *Marc de Smedt*.

PARCOURS

Bachelard disait :
" *Tout ce qui est grand se fait contre* ".
Voilà une vie
fertile en parfait accord avec cette phrase.

par *Yvon Achard*

C'est vraisemblablement en mai 1895 que naquit dans le Sud des Indes, près de Madras, le huitième enfant d'une famille de Brahmanes que ses parents, en hommage au dieu Krishna, prénommèrent Krishnamurti.

La nature douce et spirituelle de sa mère contribua à développer très tôt le caractère méditatif de l'enfant et, comme il le précisera plus tard, alors que ses petits camarades d'école rêvaient d'avoir un jour une boutique et d'être marchands, « son cœur se serrait à cette idée, car il voulait entrer dans le domaine spirituel ». Ainsi, bien que sa mère mourut alors qu'il n'était âgé que de six ans, elle avait eu le temps de lui enseigner une quête spirituelle qu'il n'oubliera jamais.

Voici donc un enfant qui, très jeune, aspire à « autre chose » qu'à la vie matérielle, une nature assez exceptionnelle et naturellement portée vers la recherche intérieure. L'enfant possédait vraisemblablement cette base dès la naissance, elle fut développée par la mère et, dès l'âge de six ans, elle était très ferme.

Vers 1904. alors que Krishnamurti et son plus jeune frère Nityananda jouaient, l'un des chefs de la Société Théosophique de Adyar les remarqua et les présenta à Mme Annie Besant, présidente de la Société. Mme Besant, frappée par les qualités des deux enfants devint leur tutrice et dirigea leur éducation. C'est ainsi que vers 1910, ils furent envoyés à Londres où ils poursuivirent leurs études.

A la même époque, les chefs de la Société Théosophique fondèrent « L'Ordre de l'Étoile d'Orient », dont le but était de grouper les spiritualistes du monde entier attendant la venue d'un grand instructeur. Krishnamurti, âgé alors de 15 ans, est déclaré chef de l'Ordre. L'organe de liaison est un journal, « le journal de l'Étoile » qui va désormais transmettre des conseils aux milliers de membres, dispersés dans les

différents pays du monde. C'est à la même époque que Krishnamurti écrit son premier livre, dont l'élaboration n'est pas strictement personnelle, puisque c'est à la suite de l'enseignement oral délivré par son maître qu'il écrira le petit recueil « *Aux Pieds du Maître* ». Mme Besant précise dans une courte préface que ces pages constituent la « première offrande au monde » de Krishnamurti. C'est dans ce petit livre que nous pouvons lire cette phrase qui à elle seule, résume une partie de son enseignement futur :

> « La superstition est l'un des plus grands fléaux du monde, l'une des entraves dont il faut entièrement se libérer. »

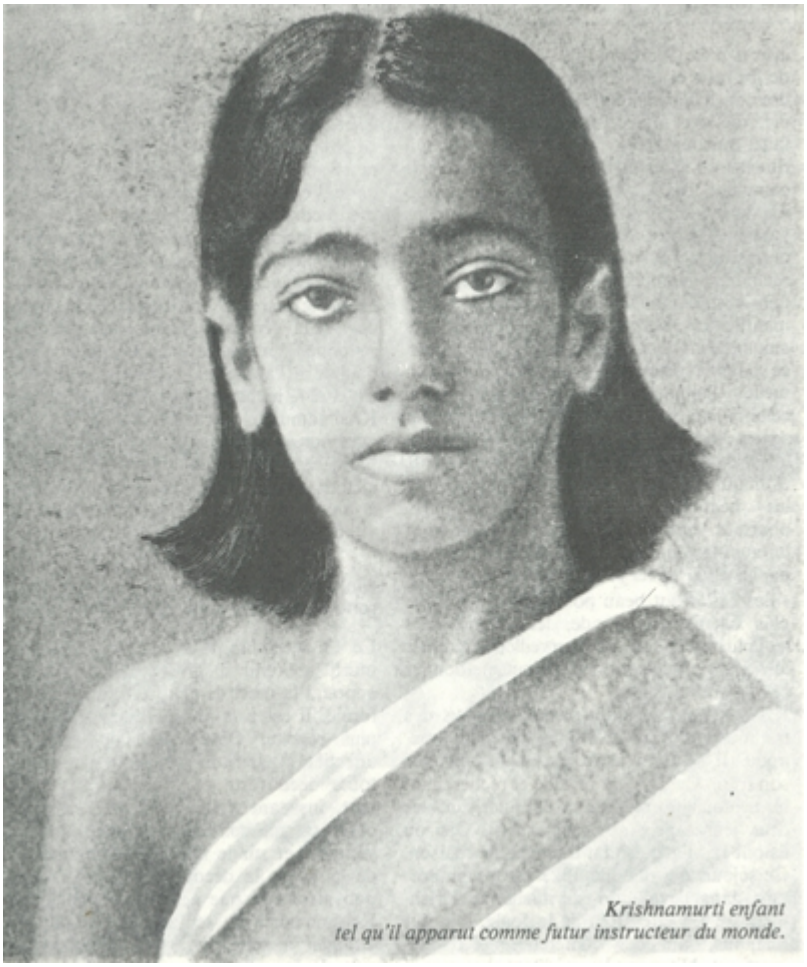
Rappelons qu'elle est écrite par un jeune garçon de quatorze ans, annonçant l'éducateur futur, il écrit aussi :

> « celui qui a oublié son enfance et perdu toute sympathie pour les enfants ne pourra les instruire et les aider ».

C'est également à la même époque, donc très jeune, que Krishnamurti commence à parler en public, et ses conférences deviendront très-vite de plus en plus nombreuses. L'organe de liaison de « l'Ordre de l'Étoile » relatera la plupart d'entre elles.

En 1911, âgé de 16 ans, Krishnamurti écrit un second petit livre, « *Le Service dans l'Éducation* » dont l'élaboration est cette fois personnelle. Il se trouve à Londres, les approches de la grande guerre créent une atmosphère de plus en plus tendue et Krishnamurti, conscient au plus haut point de la responsabilité individuelle de tout être écrit dans ce recueil :

> « Un crime ne cesse pas d'être un crime parce qu'il est commis par beaucoup de gens ».



Krishnamurti enfant
tel qu'il apparut comme futur instructeur du monde.

Les paroles de Krishnamurti ne furent pas celles qu'attendaient ses tuteurs

Mais, alors que les chefs de la Société Théosophique voyaient en lui le futur Instructeur, capable de regrouper les différents courants spirituels du monde et leurs adhérents en un grand courant commun, Krishnamurti se révèle bientôt comme un « révolté ». Il précisera plus tard les raisons de cette révolte permanente dans le recueil « *La vie libérée* » :

> « Je me suis révolté contre tout, contre l'autorité des autres, contre l'enseignement des autres, contre la connaissance des autres, ne voulant rien accepter pour vrai jusqu'à ce que j'eusse

> trouvé moi-même la vérité. Je ne m'opposais jamais aux idées des autres, mais ne voulais pas accepter leur autorité et leur théorie de la vie... Petit garçon, j'étais déjà dans un état de révolte. Rien ne me satisfaisait. J'écoutais, j'observais, je cherchais quelque chose au-delà de la maya des mots ».

Tel sera, en bref, l'état d'esprit constant de Krishnamurti tout au long de ses années de jeunesse : il ne « s'oppose » pas aux idées des autres, ni à l'éducation reçue, mais il « n'accepte » rien et, intérieurement, il remet tout en question. Parallèlement à l'acquisition des enseignements reçus et aux différentes lectures, le progrès intérieur consistera en un affranchissement de plus en plus fort, nous pouvons dire que plus l'acquisition extérieure se fera vaste, et plus elle l'incitera à l'affranchissement intérieur. Krishnamurti, voyant en effet avec lucidité les méfaits de la croyance aveugle s'en libère et découvre par lui-même. Très observateur, il perçoit les erreurs de ceux qui l'entourent et les souffrances qui en découlent. Son éducation fut variée et étendue mais, ne se bornant pas à apprendre, il pourra déclarer plus tard ne rien savoir des livres religieux ou philosophiques.

En 1919. Krishnamurti vient à Paris où il s'inscrit à la Sorbonne, il assiste aux cours de français et de sanscrit. Qu'il soit à Londres ou à Paris, il se mêle aux autres, étudie, observe, n'accepte aucune idée toute faite, surtout celles touchant à la vie spirituelle.

> « J'allais au théâtre, dit-il, je voyais comment les gens s'amusaient, essayant d'oublier qu'ils n'étaient pas heureux... j'assistais à des réunions socialistes, communistes et j'écoutais parler les chefs. Ces réunions m'intéressaient mais ne me satisfaisaient point. »

Mûri par cette observation minutieuse, Krishnamurti retourne alors aux Indes, son pays natal. De tout temps, ce pays a attiré l'homme en quête spirituelle. Dominant l'Inde de la misère, celui-ci ne voit de loin, que l'Inde des sages, le pays des Maîtres, qui possèdent les secrets de la vie et qui, après une lente et minutieuse initiation vous font atteindre les béatitudes célestes. Krishnamurti, pourtant Indien d'origine et recherchant lui aussi le bonheur ne se laisse pas séduire par les apparences :

> « Les Indes ont beau posséder les livres les plus sacrés du monde, les philosophies les plus grandes, de merveilleux temples anciens, rien de tout cela ne put me donner ce que je cherchais. »

Krishnamurti va alors passer du pays des traditions au pays neuf : des Indes à l'Amérique. Il se rend alors en Californie avec son frère. Celui-ci est malade et recherchant la tranquillité propice à la guérison, les deux jeunes gens vont séjourner à Ojaï où ils ont fait l'acquisition d'une petite maison. Ce séjour, qui date de 1922 est très important dans l'évolution spirituelle de Krishnamurti. En effet, loin de la foule, loin des réunions, loin des conférences, Krishnamurti et Nityananda méditent beaucoup.

« Le sens et la réalité de la vie nous ont été révélés dans cette vallée »,

écrit-il dans le journal américain de l'Ordre d'oct. 1926. Un événement important se produisit également en ces lieux : jusqu'à cette époque, Krishnamurti s'était donné pour but la découverte de la Vérité, or, c'est à Ojaï en 1922, qu'il prend conscience qu'il ne doit pas *connaître* ce but mais *être* ce but. A la « recherche » de la vérité, va succéder le « devenir » la Vérité.

> « Quand on recherche la Vérité, on en porte le reflet sur le visage. Quand on devient la Vérité, on ne la reflète plus, on la rayonne »,

écrira-t-il en 1930 dans l'introduction à l'admirable recueil « *Le Sentier* ». En 1924, le baron Van Pallandt donne à Krishnamurti le grand domaine de Eerde avec son château, situé à Ommen, dans le Nord-Est de la Hollande. C'est ici que chaque année, en été, Krishnamurti parlera à plusieurs milliers de personnes et, dès 1926, il y demeurera trois mois par an.

Krishnamurti jeune (à l'extrême gauche) avec les fondateurs de la société théosophique : à sa droite Annie Besant et Leadbater. Assis par terre son frère Nityananda.

Krishnamurti et Annie Besant.

Document Robert Lawson

Mort de Nityananda et renaissance de Krishnamurti

Le 13 décembre 1925, alors que Krishnamurti se rend à nouveau aux Indes, il apprend la mort de son frère, resté en Californie. Il est à la fois désemparé et encore plus révolté. Désemparé car leurs liens affectifs et spirituels étaient si forts que toute découverte était commune. D'autre part, insistant avec force sur l'erreur des organisations spirituelles, « marchandes de vérités », et sur le fait que la connaissance de la vie et la découverte de la Vérité ne pouvaient être que personnelles et directes, Krishnamurti se sentait de plus en plus étranger à cette Société Théosophique au sein de laquelle il vivait, qui ne voyait le monde qu'aux travers de croyances et de complications initiatiques. D'une nature timide et réservée, Krishnamurti n'avait pour réel compagnon que Nityananda, et celui-ci jouait souvent le rôle d'intermédiaire entre son frère et les théosophes. Quelques années plus tard, Krishnamurti écrira dans un poème :

> « Mon frère est mort, nous étions comme deux étoiles dans un ciel nu »,

transmettant en quelques mots à la fois leur communion intime et leur profonde solitude. Le 13 décembre 1925 il se retrouva donc très seul, dans un monde beaucoup plus prompt à le vénérer qu'à tenter de comprendre ce qu'il disait. Parallèlement à sa douleur, Krishnamurti fut encore plus révolté spirituellement. Sa nature réservée l'avait en effet poussé à croire les théosophes qui lui avaient affirmé qu'il pouvait partir pour les Indes car son frère ne mourrait pas, puisqu'il devait seconder Krishnamurti dans sa mission future. Or, tandis que le bateau qui le transportait traversait la mer Rouge, il apprit que Nityananda venait de mourir. Dès lors, parallèlement à sa souffrance intérieure, ce fut le rejet de toutes les influences que la Société Théosophique avait exercées sur lui. Le reflet matériel de cette libération intérieure sera bientôt la dissolution de l'Ordre de l'Étoile, à la tête duquel les théosophes l'avaient placé. N'ayant plus son frère pour le comprendre et pour l'aider, il sentit la nécessité de tout comprendre par lui-même. Dans son immense douleur, il cherchait à retrouver son frère dans la nature entière et « dans le visage de chaque passant ». C'est alors qu'il comprit que tant que l'individu Krishnamurti aurait une entité propre et serait différent des autres, la séparation entre son frère et lui demeurerait.

> « Quand mon frère mourut, on me dit qu'il était parfaitement heureux sur le plan astral, que tout pour lui était beau et couleur de rose. Pensez-vous que ma douleur fut apaisée ? Je compris que tant qu'il existait une séparation entre les individus, tant que Krishnamurti serait plus important pour moi, comme individu, que les autres, la douleur subsisterait et mon frère me manquerait. Lorsque je fus capable de m'identifier avec tous et de sentir, non pas seulement d'une manière intellectuelle, mais aussi à travers mon cœur qu'il n'existe pas de séparation réelle, je trouvais mon bonheur.»

Cette découverte fut capitale, et c'est ainsi que la mort de Nityananda constitua un tournant décisif dans la libération intérieure de Krishnamurti. A partir de cette découverte, la mort de son frère ne fut plus pour lui un arrêt, ne fut plus subie, mais devint un enrichissement, un prétexte à la découverte intérieure et une véritable révélation de sa nature irréelle. Cette nature irréelle, c'était Krishnamurti en tant qu'individu séparé des autres et, lorsqu'elle disparut dans la révélation

de son irréalité, Krishnamurti « mourut ». Étant mort à lui-même, il devint tous les autres, car il n'en était plus séparé par cette nature irréelle. Il n'eut plus à chercher son frère dans la nature et « le visage de chaque passant » car il était alors son frère, comme il était tous les autres. C'est la raison pour laquelle il précisera un jour,

« je suis toutes choses car je suis la Vie ».

La « Vie », il la nomme aussi « le Maître » et encore « Le Bien-Aimé ». Dans le dix-septième poème du recueil « *L'Immortel Ami* », il écrit :

> *« Oui, j'ai cherché mon Bien-Aimé*
> *Et je l'ai découvert établi dans mon cœur.*
> *Mon Bien-Aimé regarde par mes yeux,*
> *Car maintenant mon Bien-Aimé et moi nous sommes un.*
> *Je ris avec Lui,*
> *Avec Lui je joue.*
> *Cette ombre n'est point la mienne,*
> *C'est l'ombre du cœur de mon Bien-Aimé,*
> *Car maintenant, mon Bien-Aimé et moi nous sommes un. »*

Dans le *Bulletin International de l'Étoile* de février 1930, Krishnamurti indiquera ce qu'il entend par le « Bien-Aimé ». « Pour moi, le Bien-Aimé est chacun de vous, le brin d'herbe, le pauvre et le riche, le chien malheureux et les montagnes grandioses, les arbres magnifiques... » En janvier 1927, la libération intérieure devint totale. Il a un peu plus de trente ans et déclare :

« J'ai été fait simple. »

La dissolution de l'Ordre de l'Étoile et le refus d'avoir des disciples

A la lumière de sa propre existence, Krishnamurti secoue alors la torpeur de ceux qui l'entourent, torpeur qui les fait adhérer à des croyances et suivre des guides. Il sait que l'erreur consiste à accepter au lieu de comprendre, il sait

« qu'il est beaucoup plus facile de suivre aveuglément que de comprendre et de devenir ainsi vraiment libre ».

Alors couronnant tout cela, il déclare à ses adorateurs :

> « Je ne veux pas de spectateurs, je ne veux pas de disciples, je ne veux ni Louanges ni admirations d'aucune sorte... je veux être le compagnon non le maître.»

Et, lorsque le 3 août 1929. à Ommen, il dissout « l'Ordre de l'Étoile », créé autour de lui en 1911 à Bénarès, c'est pour éviter la formation d'une secte supplémentaire, et donner à chacun l'entière responsabilité de sa vie. « L'Ordre de l'Étoile » risquait en effet de dévitaliser l'enseignement de Krishnamurti. Trop de gens n'adoraient que sa propre personne et risquaient ainsi de créer en eux un esclavage supplémentaire. Les journaux l'appelaient déjà le « Messie des Théosophes », et c'est après avoir constaté lucidement ces faits qu'il déclara :

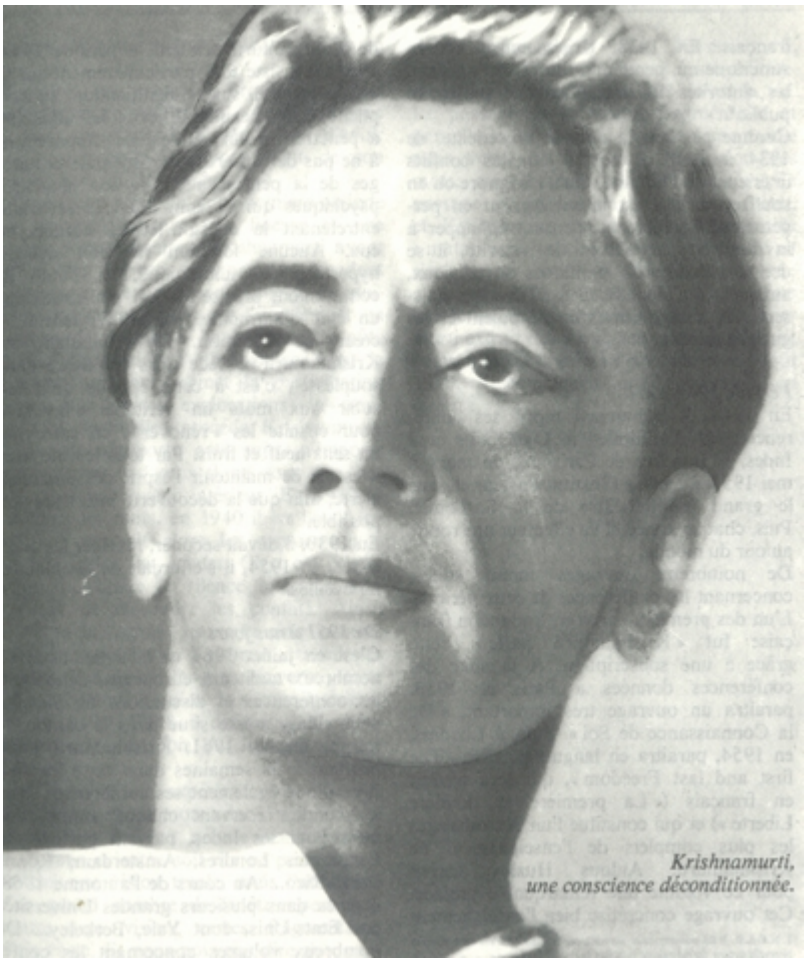
> « La vérité est un pays sans chemin... étant illimitée, inconditionnée, inapprochable par quelque sentier que ce soit, elle ne peut être organisée »,

et il dissout l'organisation créée autour de lui, puis restitua les biens qui lui avaient été donnés. Si, en dissolvant « L'Ordre de l'Étoile », il refusa d'avoir des disciples parmi les Théosophes en particulier, c'est parce que d'une manière générale, il refusait tout disciple. Il est bien évident que l'influence que put avoir la Société Théosophique sur Krishnamurti ne fut pas négligeable, mais, comme nous venons de le voir, ni son pays d'origine, ni sa religion d'origine, ni la Société Théosophique, ni l'éducation reçue, ni ses lectures, ni ses voyages ne purent lui imposer une forme de pensée particulière. Et c'est en dépassant les systèmes et les structures particulières qu'il atteignit la liberté.

La formation spirituelle de Krishnamurti est donc terminée. Depuis, son enseignement n'a subi aucun revirement, aucune cassure. Les années qui se sont écoulées, avec leurs événements et leurs changements n'ont pu faire varier la réalité dont il parle car, dit-il, cette réalité est en dehors du temps et des circonstances.

Libéré de toute organisation, de tout disciple, Krishnamurti va alors tenter d'éveiller chez les hommes indépendants le désir de parvenir à l'unité qu'il connut en janvier 1927 :

« Et depuis, j'ai vécu dans ce jardin aux mille roses, aux mille parfums... Avec cette force en moi, il faut que je donne, je ne puis rien retenir ». « Je désire que ceux qui cherchent à me comprendre soient libres. Et non pas qu'ils me suivent, non pas qu'ils fassent de moi une cage, qui deviendrait une religion, une secte... Je veux délivrer l'homme, et qu'il se réjouisse comme un oiseau dans le ciel clair, sans fardeau, indépendant, extatique au milieu de cette liberté. »


Krishnamurti,
une conscience déconditionnée.

Krishnamurti parle

Période 1929-1933
C'est en 1930 que Krishnamurti commença à parler régulièrement dans différentes parties du monde. Au début, les réunions eurent lieu en trois

points : à Ojaï (Californie), à Ommen (Hollande) et à Bénarès. Les conférences de cette période furent éditées par le « Bulletin de l'Étoile ».

Pendant cette période, il parle du « moi » : il détaille le processus suivant lequel l'homme se fabrique un « moi », comment celui-ci arrive à prendre conscience et créer en nous un état de conflit pratiquement permanent.

Il doit insister longuement sur la nécessité de se séparer de toutes les organisations, « marchandes de vérités », afin de commencer à assumer la responsabilité de son existence, condition de base pour que l'homme devienne libre. Constamment, il ramène les auditeurs à l'essentiel, qui n'est pas la croyance aveugle, mais la connaissance intime et profonde de ce qu'ils pensent, de ce qu'ils font, de ce qu'ils sont. Krishnamurti n'essaie jamais de leur arracher leurs croyances, car il sait qu'ils les remplaceraient par d'autres, mais il s'efforce, grâce à la prise de conscience, de les hisser spirituellement plus haut, là où, naturellement, les croyances aveugles fondent d'elles-mêmes, comme fond la neige lorsque le soleil chaud perce les nuages. Certains auditeurs ont l'esprit occupé et accaparé par de grandes théories initiatiques et souvent, Krishnamurti leur rappelle d'une manière émouvante que ces divagations leur masquent la beauté du réel simple et quotidienne :

> « Vous aspirez tous au moment où vous serez dans la sixième race, mais en attendant, ne laissez pas passer la splendeur du jour... Vous regardez la vie par le mauvais côté du télescope... il ne vous suffit pas de voir un beau coucher de soleil, il vous faut, en plus, un ange assis sur le sommet ».

Période 1934-1938

En 1934, après le camp des Indes, Krishnamurti parla à Auckland, en Nouvelle-Zélande. Ces conférences furent éditées et constituèrent le premier volume complet. Il fut traduit en français.

Au cours des années 1935-1936, il parle en Amérique du Sud devant des foules considérables, si bien que les organisateurs durent louer des stades pour contenir tous les auditeurs.

A la suite de ses conférences annuelles à Ommen de 1936, 1937 et 1938, un nouveau volume parut et fut traduit également en français. En 1938,

Krishnamurti est en Amérique où, pendant la durée de la guerre, les autorités lui interdisent de parler en public (N.D.L.R. Il fut constamment surveillé par la C.I.A. durant cette période. Nouvelle preuve du ridicule de la police !).

Comme pendant la période précédente, de 1934 à 1938, il mit à jour les conflits intérieurs de l'homme. Qu'il les ignore ou en souffre, celui-ci est intérieurement en perpétuel déséquilibre et, pensant échapper à la douleur, par besoin de sécurité, il se donne à des partis, politiques ou religieux, auxquels il s'identifie. Les différences naissent, les antagonismes en découlent et les guerres suivent.

Période 1944-1961

En 1944, Krishnamurti reprit ses conférences en Californie, à Ojaï, puis aux Indes, à Londres et Paris où, de mars à mai 1950, il parla à l'Institut Pasteur et dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne. Puis, chaque année, il va effectuer une ronde autour du monde.

De nombreux ouvrages furent édités, concernant les conférences de cette période. L'un des premiers parus en traduction française fut « *Krishnamurti parle* », édité grâce à une souscription. A la suite des conférences données à Paris en 1953, paraîtra un ouvrage très important, « *De la Connaissance de Soi* ». Puis, à Londres, en 1954, paraîtra en langue anglaise « *The first and last Freedom* », qui sera traduit en français (« *La première et dernière Liberté* ») et qui constitue l'un des ouvrages les plus complets de l'enseignement de Krishnamurti. Aldous Huxley écrivit pour ce volume une remarquable préface. Cet ouvrage concrétise bien l'enseignement de Krishnamurti pendant la période 1944-1961. Il insiste tout particulièrement sur la vie en général, sur sa signification, sa simplicité et sa beauté. Il invite les auditeurs à pénétrer en eux au-delà des apparences, à ne pas demeurer hypnotisés par les mirages de la pensée, à crever ces structures psychiques qui ne sont que des sécurités, entretenant la division et les conflits en eux. Aucune fonction ne doit devenir hypertrophiée, anarchique, et l'état de communion, précise-t-il, est par excellence un état d'harmonie, unifiant l'intellect, le cœur, et l'intuition. Le vocabulaire de Krishnamurti possède alors une très grande souplesse; c'est à cette époque qu'il fait subir aux mots un véritable « lavage », pour ensuite les « rénover », en extrayant un sens neuf et frais. Par tous les moyens, il essaie de maintenir l'esprit des auditeurs alerte, afin que la découverte intérieure soit possible.

En 1930, il devait secouer, réveiller les auditoires, en 1954, il s'efforçait de les maintenir éveillés.

De 1961 à nos jours

C'est en juillet 1961 qu'à la demande de nombreux auditeurs européens, débutèrent les conférences et discussions de Saanen, petit village suisse situé dans le canton de Berne. Depuis 1961, Krishnamurti parle pendant trois semaines dans cette localité. Il continue également ses conférences dans le monde, réservant chaque année trois mois pour les Indes, passant parfois par Paris puis Londres, Amsterdam, Rome, Porto-Rico... Au cours de l'automne 1968, il parla dans plusieurs grandes Universités des États-Unis, dont Yale, Berkeley... De nombreux volumes concernant les conférences de cette période furent traduits en français.

En 1969. une propriété, Brockwood Park, fut achetée en Angleterre,

> « en accord avec le désir pressant de Krishnamurti d'avoir un centre pour le rayonnement de son œuvre à travers le monde ».

D'une façon générale, cette dernière période est caractérisée par une finesse et une poésie extraordinaires. Krishnamurti ayant affiné ses moyens d'expression pendant quarante ans est parvenu à une réelle maîtrise du langage qu'il est littéralement en mesure de méditer à haute voix. Du côté public, l'adoration a été remplacée par le respect, qui seul permet la participation active aux vastes explorations du cœur humain auxquelles procède Krishnamurti. Il aborde n'importe quel sujet, n'importe quel thème, car ceux-ci ne sont que des prétextes au voyage intérieur. En 1930, il réveillait les mots, en 1940 il les lavait, en 1950 il pouvait alors les explorer et à Saanen, il les fait éclater. C'est cet éclatement qui libère le silence intérieur, seul capable de dissoudre les conflits. Ainsi, à Saanen, après quarante-cinq années passées à enseigner, Krishnamurti unit les auditeurs dans ce langage universel, cette langue commune qu'est le silence intérieur. Le 19 juillet 1929, il définissait synthétiquement la fonction du langage en ces mots :

> « La vie est une expérience, c'est le ciel tout entier, et les mots sont des fenêtres ».

Il est bien évident qu'une seule fenêtre, aussi bien orientée soit-elle ne peut donner du ciel une vision totale, mais l'utilisation d'un grand nombre de fenêtres peut permettre une vision, certes fragmentaire, mais vaste. Et nous pouvons dire que, pendant quarante-cinq ans, Krishnamurti, redécouvrant les mots, ouvrit systématiquement des fenêtres sur ce ciel qu'est la vie. Le passage de la vision fragmentaire et partielle à la totalité, non seulement vue mais vécue se fait dans

l'explosion des mots, qui libère le silence intérieur. Ce passage est en fait un changement d'état, et Krishnamurti lui a donné le nom de « mutation », précisant ainsi qu'il n'avait rien à voir avec un élargissement, une expansion de la conscience. C'est ce parfum indescriptible que, depuis 1961, Krishnamurti extrait des mots. Ses conférences sont souvent de la poésie à l'état pur et, en août 1970, il commença une conférence en disant :

« ÉCOUTEZ NOTRE CHANT »

La rupture

La rupture eu lieu le 3 août au camp d'Ommen. Krishnamurti décida de renoncer à cette autorité que des milliers de personnes utilisaient comme des béquilles pour parer à leur incapacité spirituelle. M. Théodore Bestermann décrivit l'événement dans sa biographie d'Annie Besant :

« Un matin, M. Krishnamurti s'adressa aux campeurs assemblés. On comprit tout de suite qu'il parlait maintenant en son nom, et non plus comme porte-parole, et ses mots appuyaient indubitablement cette impression... Il annonça la dissolution de l'Ordre de l'Étoile et d'un seul coup abattit l'édifice que Mme Besant avait mis dix huit ans à construire.

> Je maintiens, dit Krishnamurti, que la Vérité est un pays sans voies, et que l'on ne peut y accéder par aucun chemin, par aucune religion, par aucune secte. C'est là mon point de vue, je m'y tiens absolument et inconditionnellement... Toute foi est matière individuelle. Elle ne peut ni ne doit être organisée.

Il déclara ne point vouloir d'adeptes... Il établit clairement que ses paroles étaient dirigées contre ceux qui, depuis dix-huit ans avaient cherché à lui bâtir une doctrine. Krishnamurti ajouta :

> Vous vous êtes préparés à cet événement, à cette venue d'un Instructeur du Monde. Pendant dix-huit ans vous avez organisé, vous avez cherché quelqu'un qui donnerait à vos cœurs une nouvelle joie... qui vous libérerait... Dans quelle mesure une telle croyance a-t-elle balayé en vous toutes les

> choses inutiles de la vie ? Dans quelle mesure êtes vous plus libres, plus grands ?

M. Krishnamurti continua :

> Vous pourrez former de nouvelles organisations et attendre quelqu'un d'autre. Cela ne me regarde pas, ni de créer de nouvelles cages... Mon seul souci est de rendre les hommes libres, absolument et sans condition.

Après cela, M. Krishnamurti se défit de tous les biens dont on l'avait accablé et, peu à peu, s'éloigna de toute organisation.

Il est facile d'envisager l'immense courage qu'il fallait pour en arriver à une telle décision. Pour en bien comprendre la portée il faut se souvenir de ce à quoi Krishnamurti renonçait. L'organisation comprenait des milliers d'adhérents, des lieux de conférences aux quatre coins du globe; une affaire commerciale indépendante, avec ses livres et ses publications en douze langues différentes; des aides parmi toutes les classes de la société, prêts à tous les sacrifices, matériels ou moraux; en fait, un tout puissant appareil pour la propagation d'un message spirituel. Pour bien comprendre ce que signifiait l'abandon de tout cela, il faut penser à l'argent, aux efforts, au temps consacrés à l'établissement d'un organisme semblable, dont le but était la propagation d'un idéal non-commercial, quel que fût l'ordre religieux, social, politique ou intellectuel dont il S'agit.

ROM LANDAU
Dieu est mon aventure

BILAN

« ***Avant de se pencher plus précisément sur le message laissé par Krishnamurti, en voilà une vue d'ensemble*** ».

par Daniel Oldier

Krishnamurti commence par le début : la souffrance, la misère, la désintégration de tout ce que notre esprit a créé pour nous libérer; l'échec de l'homme à tous les niveaux de l'existence. Il n'était pas question pour lui de raser les constructions anciennes pour les remplacer par d'autres qui parviendraient inévitablement à leur fin. C'est en cela que son action se situe à un niveau différent de celles d'autres hommes qui n'ont pas résisté à combler l'espace vide de leurs théories. Ces

dernières paraissent parfois résister au temps, elles n'en sont pas moins un poids qui nous retient solidement en nous.

Krishnamurti ne propose pas d'analyse des faits, des causes, des conséquences. Il ne nous promet pas de nous tirer plus haut, ni de nous donner un enseignement qui nous libérera de notre misère. Il ne nous invite pas à le suivre sur la voie libératrice d'une pensée ou d'une pratique quelconque. Il essaye simplement par le mensonge à la puissance 1, la parole, de nous révéler à nous-même afin que nous puissions voir ce qui « *est* », puis nous oublier. Sortir de 1'ego, accéder à la créativité par la cessation non contrainte de nos processus de pensée, par la vision de notre vacuité et la découverte simultanée de l'amour.

> « Ainsi donc en vue de comprendre la nature d'une société en voie de désintégration, n'est-il pas important de nous demander si vous et moi, si l'individu peut être créatif ? Nous pouvons voir que là où est l'imitation, il y a certainement désintégration; là où est l'autorité, il y a nécessairement copie. Et puisque toute notre structure mentale et psychologique est basée sur l'autorité, il faut nous affranchir de l'autorité afin d'être créatifs. »

S'affranchir de l'autorité est une chose difficile. Nous avons conscience de notre propre faiblesse, nous avons conscience de notre peur face à la réalité. Nous ne voulons pas être seul car nous n'avons pas la force d'affronter ce qui est. C'est alors que nous donnons notre liberté à une cause qui doit remplacer notre progression individuelle. Nous vendons notre liberté contre un paquet de mots vides. Une fois notre liberté vendue, nous avons le privilège de n'être plus directement concernés par les faillites des systèmes, lesquels ne sont que la projection de notre lâcheté. Tout au plus, en cas de désillusion, changerons-nous de système, mais cette épicerie ne nous rendra jamais ce que nous avons perdu, la liberté.

> « Un système ne peut pas modifier l'homme, c'est l'homme qui altère toujours le système. »

Chacun veut la révolution, la liberté pour les hommes, et autres sornettes de même acabit. Chacun détient l'élixir de bonheur, de liberté, mais personne ne songerait à l'essayer. Notre seule vision est de forcer les autres à en boire un bon coup, quitte à leur casser les dents pour que ça descende mieux. Nous ne sommes que des réduits à propagande passant

leur temps à coasser. Les arbres sur lesquels nous nous posons s'enlisent si vite que nous passons indéfiniment sur le suivant.

> « Les idées sont toujours une source d'inimitié, de confusion, de conflits. Il nous faut d'abord nous affranchir de toutes les propagandes. Les croyances divisent les hommes. »

La transformation par l'amour

Krishnamurti ne nous propose pas de nouveau refuge. Par la vision des faits il tente de nous faire découvrir la vraie liberté.

> « Nos problèmes sont si complexes que nous ne pouvons les résoudre qu'en étant simples. Nos esprits sont si encombrés que nous sommes devenus incapables d'être simples et d'avoir des expériences directes. Si l'on n'est pas simple on ne peut pas être sensible aux signes intérieurs des choses. »

Pour prévenir de notre part une éventuelle recherche de la simplicité, il précise ce qu'il entend par là :

« Un esprit habile n'est pas simple. Un esprit qui a un but en vue pour lequel il travaille, une récompense, une crainte, n'est pas un esprit simple. Un esprit surchargé de connaissances n'est pas un esprit simple. Un esprit mutilé par des croyances, un esprit qui s'est identifié à ce qui est plus grand que lui et qui lutte pour maintenir cette identité n'est pas un esprit simple. La simplicité est *action sans idée*. Mais c'est une chose très rare : elle implique un état créatif. »

Il ne s'agit pas de réduire le nombre de ses possessions extérieures (chaussettes, poissons rouges, surfaces molles, etc.) mais plutôt de dissoudre celles qui à l'intérieur de nous-mêmes, sont plus tenaces.

> « La simplicité fondamentale, réelle, ne peut naître que de l'intérieur : et de là se produit l'expression extérieure. La simplicité nous rend de plus en plus sensibles. Un esprit sensitif (un cœur sensitif) est essentiel, car il est susceptible de perception rapide. »

La simplicité dont parle Krishnamurti n'est pas un moyen de parvenir quelque part mais uniquement l'aboutissement de notre libération. Les mots sont un des principaux obstacles à notre liberté. Leur importance est si grande dans notre vie consciente et inconsciente qu'ils sont devenus notre principale nourriture. Le fait de nommer chaque perception supprime les contacts directs que nous pourrions avoir avec l'univers. Le contact devient de plus en plus rapide, sec, inexistant. Nous croyons atteindre par le mot ce qui est en relation avec nous, mais nous nous imposons des limites qu'il est difficile de franchir ensuite. Nous mutilons nos perceptions et nos contacts en les nommant consciemment et inconsciemment.

> « Si je ne nomme pas un sentiment, c'est-à-dire si la pensée cesse d'être une activité verbale, ou une manipulation d'images et de symboles (comme pour la plupart d'entre nous) qu'arrive-t-il ? L'esprit devient autre chose qu'un simple observateur, car, ne pensant plus en termes de mots, de symboles, d'images, le penseur n'est plus séparé de la pensée, c'est-à-dire du mot. Et l'esprit est alors silencieux. »

Le silence de l'esprit est amour; parfois ce que nous appelons l'amour nous dévoile un fragment de ce silence. L'amour que nous éprouvons nous porte au-delà de l'ego. Il est un des instants où nous échappons aux mots, aux idées, aux concepts qui nous enferment. Nous ne pouvions donc pas faire autrement que d'en créer un de nos problèmes les plus importants. L'amour est l'écharde qui nous donne ce que nous fuyons : la liberté.

La meilleure façon de créer un problème important est évidemment de le diviser en plusieurs petits problèmes : l'amour, l'érotisme, la sexualité, le désir, la chasteté sur lesquels nous ajoutons en surimpression les grands mots clé, encore plus dépourvus de sens : liberté, droit, morale. Après cette double opération, le problème a atteint toute son ampleur. Impossible de le résoudre. Nous pouvons donc nous en repaître à loisir, le surcharger, écrire des livres, réaliser des films, interviewer des gens, avoir des avis; en parler, à la radio, à la télévision, dans la presse, aborder le problème en famille, autour d'un steak frites, à l'église, à l'université ou dans le métro.

> « L'esprit ne peut que corrompre l'amour, il ne peut pas l'engendrer, il ne peut pas conférer de la beauté. L'amour n'est ni du monde de la pensée, ni du monde des objets de la pensée. On ne peut pas penser à l'amour, on ne peut pas le cultiver, on ne peut pas s'y exercer. L'amour seul peut transformer la folie actuelle, la démence du monde. »

La vision de ce qui est

> « Plus l'on se connaît, plus il y a de clarté. La connaissance de soi n'a pas de limite; elle ne mène pas à un accomplissement, à une conclusion. C'est un fleuve sans fin. Plus on y plonge, plus grande est la paix que l'on y trouve. Ce n'est que lorsque l'esprit est tranquille grâce à la connaissance de soi (et non par l'imposition d'une discipline) qu'en cette tranquillité, en ce silence, la réalité surgit. Alors seulement est la félicité, l'action créatrice. »

La connaissance de soi est donc un état sans but, sans conclusion, sans cesse mouvant. L'homme qui se connaît voit ce qui « *est* » sans intermédiaire, sans déformation. Il ne juge pas, il ne condamne pas, il n'interprète pas. Il n'est plus celui qui regarde ni ce qui est regardé. Il « *est* » simplement.

Cette réalité nous échappe car lorsque nous la voulons, en raison justement de cet effort, elle se dérobe. Elle n'entre dans aucun moule préfabriqué et nous sommes incapables de nous ouvrir à quelque chose sans avoir défini et par conséquent, tué d'avance, la venue de ce quelque chose. Nous cherchons le vide, la béatitude, la félicité, nous n'en trouvons que l'image. L'accomplissement ne sera que projection de notre moi et nous n'aurons pas de peine à l'atteindre si notre volonté est suffisante. C'est la différence subtile qui trompe plus d'un candidat à la libération. On n'atteint que l'idée de la libération. Lorsqu'il y a réellement libération, il n'y a plus cheminement vers quelque chose ni quelque chose qui soit atteint.

Mais cette réalité, cette vérité, où la saisir ? Est-ce un état lointain ? Et si celui qui la recherche ne peut l'atteindre que faire ? Krishnamurti répond :

> « Le réel est tout près de vous. La réalité est en ce qui *est* — c'est cela sa beauté. Tout mouvement de l'esprit, positif ou négatif, est une expérience, laquelle en fait, renforce le moi. L'état de création n'est pas du tout dans le champ d'expérience du moi, car la création n'est pas un produit de l'intellect, n'est pas du monde de la pensée, n'est pas une projection de l'esprit, mais est au-delà de toute expérience. »

Cet état créatif signifie état neuf, état non souillé par l'esprit. Il signifie que nos murs, servant à la fois de remparts contre la réalité et de soutiens, s'écroulent sous la poussée lumineuse. Il ne s'agit pas de détruire nos murs psychologiques et spirituels, ni de tenter de réduire notre moi au silence, notre mémoire et notre pensée à néant. C'est le chemin suivi par de nombreux adeptes à la réalisation, mais on n'arrache pas le moi par la force. Une quête spirituelle procédant ainsi se heurterait sans cesse aux éléments indestructibles de la volonté. A peine arrachés, ils resurgiraient plus puissants. C'est uniquement la poussée lumineuse de la réalité vécue avec « *simplicité* » qui découvre en nous l'état paisible, le vide créatif. C'est la mort à ce que nous appelons la vie qui est le passage de la réalité. Au delà, le temps, l'espace, le moi et la perception ont subi la désintégration spirituelle.

> « Il y a un hiatus entre ce que je suis et ce que je devrais être, et nous essayons constamment de jeter un pont entre les deux. C'est cela notre créativité. Qu'arriverait-il si l'idée n'existait pas ? D'un seul coup vous auriez éliminé l'intervalle. Vous *seriez* ce que vous êtes. » « Se connaître tel que l'on est exige une extraordinaire rapidité de pensée, car ce qui *est* subit de perpétuels changements, et si l'esprit adhère à cette course il ne doit évidemment pas commencer par s'attacher, par se fixer à un dogme ou à une croyance. » « L'état créatif est discontinu; il est neuf d'instant en instant; c'est un mouvement en lequel le *moi*, le *mien*, n'est pas là, en lequel la pensée n'est pas fixée sur un but à atteindre, une réussite, un mobile, une ambition. En cet état seul est la réalité, le créateur de toute chose. Mais cet état ne peut être conçu ou imaginé, formulé ou copié; on ne peut l'atteindre par aucun système, aucune philosophie, aucune discipline; au contraire, il ne naît que par compréhension du processus total de nous-mêmes. »

Le devenir est la principale infirmité de l'homme, l'obstacle qui le situe toujours par rapport au passé. Il passe ainsi son existence entre le passé et le futur qui se rejoignent sans qu'il vive le présent immédiat. Il y a parfois quelques exceptions, quelques secondes d'extase pendant lesquelles l'homme, dans l'amour ou la création artistique, échappe au temps et vit un présent immédiat, mais elles sont extrêmement rares. Nous sommes toujours prisonniers de notre mémoire affective qui nous retranche de la réalité et coupe toute communication avec le monde.

> « Une nouvelle pensée, un nouveau sentiment ne se produisent que lorsque l'esprit n'est pas pris dans le filet de la mémoire. vous comprenez une chose complètement, c'est-à-dire si vous voyez complètement la vérité d'une chose, cela ne comporte aucune mémoire. »

C'est en observant et en devenant conscient de nos mécanismes internes que nous pouvons saisir la différence entre le temporel qui nous paralyse et l'intemporel, libre de la mémoire et du temps.

> « Observez-vous et vous verrez qu'il y a un intervalle entre deux pensées, entre deux émotions. Dans ce hiatus qui n'est pas le produit de la mémoire il y a une extraordinaire liberté par rapport au *moi* et au *mien* et cet intervalle est intemporel. » « Examinez-vous sans identification, sans comparaisons, sans condamnation, sans justification, observez simplement et vous verrez une chose extraordinaire se produire : non seulement vous mettez fin à une activité qui est inconsciente (et la plupart de nos activités le sont) mais vous devenez conscient des mobiles de cette action, sans enquête, sans analyse. »

Une autre difficulté, imposée elle aussi par la pensée, est l'impression que nous avons sans cesse de la nécessité de choisir. La volonté de parvenir à un état de libération, nous l'avons vu, mène à l'illusion. Le choix, lui, engendre le conflit.

> « C'est lorsque mon esprit est confus que je choisis; s'il n'y a pas de confusion, il n'y a pas de choix. Une personne simple et claire ne choisit pas entre faire ceci ou cela : ce qui est, est. Une action basée sur une idée est évidemment issue d'un choix; une

> telle action n'est pas libératrice; au contraire, elle n'engendre que de nouvelles résistances, de nouveaux conflits, conditionnés par l'idée. »

Les connaissances enfin sont un obstacle à la vision de ce qui est intemporel. Les actes et les pensées sont les produits morts-nés de la mémoire.

> « Un homme riche de liens terrestres ou riche de connaissances et de croyances ne connaîtra jamais que les ténèbres et sera un centre de désordre et de misère.» — « Seul l'homme pleinement conscient est en état de méditation. Lorsqu'il y a cessation de soi, l'éternité peut entrer en existence. »

L'action sans devenir et l'effort

> « L'action sans devenir est un état expérimental vécu, dans lequel il n'y a ni objet d'expérience, ni sujet subissant l'expérience. »

L'action telle que nous la concevons n'est que le résidu de l'idée dont elle est toujours dépendante. D'autre part l'expansion de l'intellectualisme qui nous étouffe supprime de plus en plus la possibilité de nous ouvrir à la réalité. Plus l'intellectualisme s'étend, plus la possibilité d'action diminue. Le pouvoir des mots est avant tout un pouvoir paralysant qui nous retranche à jamais de la réalité.

> « L'idée n'est qu'une cristallisation de la pensée en un symbole et l'effort de se conformer au symbole engendre une contradiction. Ainsi, tant qu'existe un moule dans lequel vient se couler la pensée, la contradiction continuera; et pour briser ce moule et dissiper la contradiction, la connaissance de soi est nécessaire. »

Nous avons vu que la volonté de parvenir à un but n'engendre que l'atteinte de la projection de notre pensée. La pensée à l'aide de laquelle nous essayons d'échapper à tout, de résoudre nos contradictions et nos

problèmes se révèle être au contraire l'instrument qui nous paralyse et nous confine en nous-même, coupant tous les rapports que nous pourrions avoir avec l'univers et nous laissant nous heurter aux limites infranchissables que nous avons choisies. L'isolement, la vie en vase clos dans le vacarme de sons que nous croyons pourvus de sens, nous paralyse ainsi physiquement et nos actes ne sont plus que de pâles images de nos idées. L'odeur de la mort plane sur les cités de l'homme esclave et pour survivre, nous ne trouvons que d'autres mots à rajouter à ceux qui sont cause de notre dégénérescence.

L'absence d'acte sans devenir engendre l'effort ridicule qui nous secoue et nous propulse au sommet de nous-même, sans plus. Nous voulons faire quelque chose, nous voulons changer l'échec en réussite mais sans arrêt nous nous encombrons dans nos propres jambes. Nous avançons nos barrières comme une planche de salut, nous cherchons partout au point que le moindre résidu de pensée nous paraît être digne de confiance et que nous suivons en troupeau les croque-morts de l'illusion.

> « Par la connaissance de soi, par la constante lucidité, l'on voit que la lutte, que les efforts en vue de devenir, ne mènent qu'à la déception, à la douleur, à l'ignorance. Mais vivre en état de connaissance en ce qui concerne ce vide intérieur et vivre avec lui en l'acceptant totalement, c'est découvrir une extraordinaire tranquillité, un calme qui n'est pas expliqué, construit, mais qui résulte de la compréhension de ce qui est. Seul cet état de paix est un état d'être créateur. »

Liberté et création

Krishnamurti essaye simplement de déclencher « *maintenant* », à l'instant où les sons vous parviennent, l'élan qui vous propulsera sans plus attendre vers la vision de la réalité. Pour la première fois, vous avez l'occasion d'agir, de laisser les mots morts à ceux qui s'en repaissent : les jugements, les appréciations, les subtilités se perdre dans l'espace.

> « Lorsque je vous vois, je réagis. Le fait de nommer cette réaction, ce n'est pas une expérience. »

Ici commence la vision de la réalité. La réalité dépasse la fiction pour autant que l'on soit ouvert à l'action sans devenir.

> « Si votre action a pour point de départ le centre du moi. elle doit produire, inévitablement encore plus de conflits, plus de confusion, plus de souffrance. »

Nous arrivons maintenant à l'effort qui nous pousse à rechercher tel ou tel acte. Il se pourrait que nous ayons l'impression qu'un effort soit absolument nécessaire même si nous n'avons pas l'idée d'un but à atteindre. Nous pourrions penser que l'acte sans devenir est le résultat de l'effort.

> « Le bonheur se réalise-t-il par l'effort ? Avez-vous jamais *essayé* d'être heureux ? C'est impossible, n'est-ce pas ? Vous luttez pour être heureux et il n'y a pas de bonheur. La joie ne vient ni par la répression ou la domination ni par un laisser-aller, car celui-ci finit dans l'amertume. »

Là non plus, la pensée ne parait être d'aucun secours ni pour provoquer, ni pour réaliser l'acte pur. Elle dérobe par la tension qu'elle crée ce que nous recherchons.

> « L'effort nous éloigne de ce qui est. » « On ne peut pas *rendre* calme un lac, Il est calme lorsque la brise s'arrête. »

Il nous faut d'abord être libres pour voir que la joie et le bonheur ne se produisent pas par un effort. Y a-t-il création par exercice de la volonté, ou au contraire lorsque cesse l'effort ? C'est alors que l'on crée, n'est-ce pas, que l'on écrit, peint ou chante, lorsqu'on est complètement ouvert, lorsque à tous les niveaux on est en communication. lorsqu'on est intégré. C'est alors qu'il y a de la joie, que l'on exprime ou façonne un objet. Cet instant de création n'est pas le produit d'une lutte.

A l'image de la création artistique qui se produit lorsque l'effort cesse, lorsqu'il y a non présence à soi-même, en laquelle il n'y a aucune agitation ni même la perception du mouvement de la pensée, l'état créateur surgit lorsqu'il y a perception de la réalité. Ce vide créatif seul est bonheur intemporel.

Vers 1928, excédé par des questions inopportunes d'auditeurs trop attachés à des idées anciennes, Krishnamurti s'exclama soudain : « *Vous êtes beaucoup trop nombreux... j'espère que la fois prochaine il y aura moins de monde...* »

Lors d'une conférence admirablement bien organisée en 1935, le comité Krishnamurti en Urugway parvint à une salle comble.

Les reporters des grands quotidiens de Montevideo demandaient à Krishnamurti s'il était heureux de son grand succès.

Il leur répondit : « *Le succès ne m'intéresse pas. Il est utile pour les clowns au cirque ...* »

A Paris, 1961, une riche Américaine tend un chèque de 5 000 dollars à Krishnamurti dans l'espoir d'obtenir une série d'entretiens privés.
« *Je ne suis pas à vendre dit Krishnamurti en refusant le chèque.* »

par Daniel Oldier.

LES RÉUNIONS DE SAANEN

Depuis de nombreuses années Krishnamurti parle chaque été à Saanen. Quelle est l'ambiance de ces causeries.

par Henry Villard

Sous la tente polyédrique qui finalement est seule habilitée en ce lieu à recevoir le millier de personnes qui défile chaque été, se pressent des visages de toutes sortes; des pâles secrètement extasiés, des moins pâles que les lieux environnants rendent moins attachés à l'événement que constitue la parole du « maître ». A vrai dire, on comprend mal ce qui

unit les gens sérieux de la société théosophique, les dames pleines de vertiges et les jeunes curieux de passage, les problèmes micro-psychologiques des riches vieillards et les petites questions des pauvres gens. On ne comprend pas davantage pourquoi tout cela se passe ici, bien près de Gstaad, station réputée depuis le début du siècle, petit amas de passions luxueuses qui survivent mal à la démocratisation du site. Ici, c'est aussi la Suisse, l'ombre de l'argent et de la bienveillante neutralité. On a beau se dire que l'air est pur, que l'altitude de onze cents mètres est à peu près l'idéal qu'exige la santé devenue fragile de Krishnamurti, on arrive difficilement à se faire, de ces arguments fragiles, de quoi se raccrocher à l'image un peu désincarnée et pleine d'une aura de sérénité, qui ne manque pas d'accompagner l'écho de sa parole.

Il y a les petits problèmes, les cabinets, les trous dans la toile, les questions idiotes, la fatigue, les vieux contre les jeunes, les jeunes contre les vieux, les pieuses attentes trop mêlées aux questions agressives, les fausses discussions qui finissent en faux prêche et la vraie absence d'un auditoire à demi-présent, les riches qui habitent trop bien pour écouter, et les pauvres, trop mal.

Il y a toute cette chasse aux moustiques, en fait il s'agit de taons très sévères que l'imagination helvétique conjura par un feu de broussailles, enfin je parle des moustiques spirituels, engendrés par les croisements quotidiens des campeurs et de sérieux disciples venus avec l'époque de 1'« ordre de l'Étoile d'Orient ». Il y a les petites rancœurs de courtisans, les grands combats de Don Quichotte, et la terrible sottise des sujets à la mode, et démodes. « Dois-je porter des bijoux ? », « Comment résolvez-vous le problème sexuel ? » etc, etc.

La misère en tout cas, sous des formes diverses, venue tranquillement à lui, en petits paquets de curieux, de « révolutionnaires ». d'idolâtres. Misère de la vie quotidienne, de l'absence, de l'oubli.

C'est une chose.

Lorsque Linssen, à qui l'on ne peut rien apprendre. ici au moins, sur le Zen. le Ch'an ou le Védanta, découvre Gstaad et songe à proposer le site à Krishnamurti, il est cependant question d'autre chose, quelque chose qui fera plus tard souhaiter au maître d'en faire un promontoire définitif, au moins jusqu'à sa mort. Rien de très mystérieux en vérité, mais une combinaison d'éléments simples attelés à un projet précis. La montagne,

et ce qu'elle supporte d'une certaine recherche, la bienveillance du contexte, voire la situation géographique sans ambiguïté, ont suffi à écarter ce qui pouvait en ternir l'acheminement.

Tout se passe un peu comme si, ayant jugé suffisante l'énergie dépensée jusque-là, moins à semer un évangile qu'à laisser entendre une disponibilité et entrevoir des possibles simples et merveilleux, Krishnamurti avait décidé de venir ici écouter davantage le silence et les questions des hommes. Se récrier du décalage entre la sereine parole et l'impromptu plus ou moins innocent des chercheurs de solutions hâtives paraît même déplacé. Ce qui se passe en réalité dans les entretiens de Saanen est double; d'une part, il y a l'abondance naïve des misères angoissées, manifestées parfois sous forme de questions pointues, ainsi que l'adoration inconditionnelle privée définitivement d'entendre : C'est le témoignage d'une agonie collective qui ne laisse pas sensible celui qui a consacré sa vie à tenter d'y semer une lumière; il engendre une fatigue qui s'arme bientôt de patience et de douceur, parfois de tendresse et aussi l'effort inépuisable d'une fécondation fondée le plus simplement du monde sur le renvoi aux simples fondements :

Sois celui que tu es, connais-toi, dépasse-toi.

D'autre part il y a la relève d'une complicité dans la recherche authentique, plus rare, mais qui soulève la parole du maître, la fait glisser et rebondir comme au gré des proches montagnes et enlève sa reconnaissance car, dit-il, il est aussi là pour apprendre.

En 1950, à la Salle Pleyel, Krishnamurti tenait encore des propos vagues; les conférences d'Oakland en 34 lui donnaient comme l'autonomie de son expression, à Omen en 36 les contours de la « mutation psychologique » se précisaient, mais ce n'est qu'après la guerre que la tactique presque farouche du dénuement de l'esprit prend pied, qui se donne les moyens de déloger la certitude, le sommeil, au-delà des contradictions.

Un peu partout soutenue, elle engendre une petite armée qui la propage et l'assume de façon plus ou moins autonome; il reste alors à Krishnamurti à écouter le monde. On vient avec lui le faire à Saanen. Et l'on écoute, ce faisant, celui qui tente presque naturellement d'être les mots qu'il prononce.

Et que se passerait-il si l'on tentait de voir le phénomène en oubliant volontairement ce qui en est l'objet, la présence de Krishnamurti lui-même ? Comment comprendre, autrement que par l'existence d'une parole doublée d'une question, la présence de ce millier annuel qui se range chaque matin de l'été pour deux heures environ, avec l'idée qu'il se passe ici quelque chose de mêlé de l'Orient et de l'Occident, des profondeurs de l'être et de la conquête matérielle ? Comment interpréter cette quête diverse dans sa singularité ?

Comme la pensée de Krishnamurti rappelle une psychologie des niveaux dans laquelle on observerait un mouvement incessant de passage d'une crise à un niveau plus profond, prémices d'une autre vision du monde, on peut saisir les différents niveaux de la quête : De celui-ci, qui, se voulant préservé dans son ignorance, cherche à combler le casier vide de sa machine à survivre, à celui-là qui ponctue d'un silence médité, la gamme des contradicteurs et des contredits : Sauver la religion en abandonnant la politique, la vengeance en abandonnant la domination ... Ces gens ont parfois des yeux étonnés qu'on ne vit pas autrefois chez ceux qui disaient reconnaître une divine incarnation. Des hommes et des femmes à qui il n'a que deux ou trois choses à dire.

Un regard, dirait René Fouéré; et encore quelques autres, dans l'air frais de Saanen.

NÉ LIBRE

— « *...J'aimearis mieux être assis sur un potiron, et m'y trouver seul, que sur un coussin de velours, écrasé au milieu de beaucoup d'autres. J'aimerais mieux voyager sur terre dans un char à boeufs que de monter au ciel dans le wagon luxueux d'un train de plaisir... La simplicité même et le dénuement de la vie de l'homme primitif présentaient au moins l'avantage de n'en faire encore qu'un hôte de passage dans la nature. Lorsqu'il s'était restauré et avait pris du repos, il reprenait son voyage. Il campait pour ainsi dire en ce monde, suivant les détours des vallées, traversant les plaines et escaladant les montagnes. Mais voyez ! Les hommes sont devenus les instruments de leurs instruments. L'homme qui cueillait librement les fruits lorsqu'il avait faim est devenu fermier, et celui qui s'abritait sous un arbre concierge. Nous ne campons plus maintenant pour la nuit, mais nous sommes installés sur terre et nous avons oublié le ciel. Nous avons*

adopté le christianisme simplement parce qu'il représentait une meilleure méthode d'agriculture. Nous avons construit pour ce monde un château familial et, pour l'autre, un caveau de famille... Il n'est ni beau ni utile de mettre la charrue avant les boeufs. Avant de pouvoir décorer la maison, il faut dépouiller nos murs et nos vies et construire sur les restes du bel intérieur et du bien vivre : aujourd'hui, le goût du beau est le plus souvent mieux cultivé à l'extérieur... »

par Henry David Thoreau
(extrait de « Walden, or Life in the Woods » 1854)

LES TEXTES

Communiquer

Communiquer l'un avec l'autre, même si l'on se connaît très bien, est extrêmement difficile. Nous voici ici; vous ne me connaissez pas, et je ne vous connais pas. Nous parlons à des niveaux différents. Je puis employer des mots qui ont pour vous un sens différent du mien. La compréhension ne se produit que lorsque nous — vous et moi — nous rencontrons au même niveau, au même instant et cela n'arrive que lorsqu'il y a une réelle affection entre personnes, entre mari et femme, entre amis intimes. C'est la vraie communion. La compréhension instantanée survient lorsque l'on se rencontre au même niveau au même instant.

Il est difficile, dans une réunion comme celle-ci, de communier l'un avec l'autre spontanément, effectivement, et avec une action définie. J'emploie des mots qui sont simple, qui ne sont pas techniques, parce que je pense qu'aucun type technique d'expression ne nous aidera à résoudre nos problèmes. Je n'emploierai donc aucun terme technique, soit de psychologie, soit scientifiques. Je n'ai lu aucun livre de psychologie, ni aucun livre religieux, heureusement. Je voudrais transmettre, avec les très simples mots que nous employons dans notre vie quotidienne, une signification plus profonde; mais cela est très difficile, si vous ne savez pas écouter.
Il y a un art d'écouter. Pour écouter réellement, on devrait abandonner — ou mettre de côté — tous les préjugés, les idées que l'on se fait d'avance

sur les choses et les activités quotidiennes. Lorsqu'on est dans un état d'esprit réceptif, les choses peuvent être facilement comprise; vous êtes en train d'écouter lorsque votre réelle attention est donnée à ce qui se dit. Mais malheureusement, la plupart d'entre nous écoutent à travers des écrans de résistance. Nous nous entourons de ces écrans que sont nos préjugés (religieux, spirituels, psychologiques ou scientifiques), nos tracas, nos angoisses, nos désirs quotidiens. Et, avec cela comme écrans, nous écoutons. Par conséquent, nous écoutons en fait notre propre bruit, notre propre son et non se qui se dit. Il est extrêmement difficile de mettre de côté notre savoir, nos préjugés, nos inclinations, notre résistance, et, dépassant l'expression verbale, d'écouter de façon à comprendre instantanément. Ce sera là une de nos difficultés.

J'expliquerai tout à l'heure que la vérité peut être comprise instantanément. Ce n'est pas une affaire de temps, ni de développement personnel, ni d'habitude. La vérité ne peut être comprise que directement, immédiatement, maintenant, dans le présent, non dans le futur; et elle peut être comprise, sentie, réalisée, lorsqu'on est capable d'écouter directement, d'une façon ouverte, et avec un coeur ouvert. Mais si nos esprits sont absorbés, si nos coeurs sont las, il n'y a pas la possibilité de recevoir ce qui est la vérité. Ainsi, notre difficulté est d'avoir cette capacité instantanée de percevoir directement, par nous-mêmes, et de ne pas attendre le concours du temps. Le temps et la vie deviennent un processus de destruction lorsque nous sommes incapables de comprendre directement; donc la raison pour laquelle je suggère que vous écoutiez sans résistance est évidente.

Si, pendant ce discours, quoi que ce soit se dise qui est opposé à votre façon de penser et à vos croyances, écoutez simplement : ne résistez pas. Vous pourriez avoir raison et je pourrais avoir tort; mais en écoutant et en considérant ensemble, nous découvrirons ce qu'est la vérité. La vérité ne peut pas vous êtes donnée par quelqu'un. Il vous faut la découvrir. Et pour découvrir, il faut un état d'esprit qui comporte une perception directe. Il n'y a pas de perception directe lorsqu'il y a une résistance, une sauvegarde, une protection. La compréhension est engendrée du fait que l'on est conscient de ce qui *est*. Savoir exactement ce qui *est*, le réel, l'actuel, sans l'interpréter, sans le condamner ou le justifier, est le commencement de la sagesse. Ce n'est que lorsque nous commençons à interpréter, à traduire selon notre conditionnement, selon nos préjugés, que nous passons à côté de la vérité. En somme, c'est comme pour toute recherche : pour savoir ce qu'est une chose, ce qu'elle est réellement, il

faut procéder à des recherches; vous ne pouvez pas vous contenter de traduire cette chose selon votre humeur. De même, si nous pouvons regarder, observer, écouter ce qui *est*, et en être conscients avec exactitude, le problème est résolu. Et c'est ce que nous essayons de faire dans ces discours. Je vous montrerai ce qui *est* et ne le traduirai pas selon ma fantaisie; il ne faudra pas non plus que vous le traduisiez et l'interprétiez selon le monde qui vous a formés ou que vous vous êtes créé.

Une pensée sans langage

Nous savons ce qu'est la mort, ainsi que la peur extraordinaire qu'elle suscite. C'est un fait que nous mourrons tous, que cela nous plaise ou non. Alors nous rationalisons la mort ou nous nous évadons dans des croyances, karma, réincarnation, résurrection ou autre chose, qui ne font qu'alimenter la peur au cours de notre fuite. Et la question est de savoir si nous sommes résolus à aller jusqu'au bout et à voir s'il est possible d'être complètement libre de la douleur, non pas dans l'avenir, mais maintenant, dans le présent.

Pouvons-nous, chacun de nous, voir la réalité en face, d'une façon intelligente et saine ? Puis-je voir en face le fait que mon fils est mort (ou mon frère, ma sœur, mon mari, ma femme, un ami) et que je suis dans la solitude ? Puis-je voir ma solitude face à face et ne pas fuir au moyen d'explications, de croyances, de théories, etc. ? Puis-je regarder un fait, quel qu'il soit ? Voir que je n'ai aucun talent, que je suis obtus, inintelligent, que je souffre de ma solitude, et que mes croyances, mes structures religieuses, mes valeurs spirituelles, sont autant de systèmes de protection ? Puis-je voir en réalité et ne pas chercher des voies et des moyens d'évasion ? Est-ce possible ?

Je crois que cela n'est possible que si l'on ne fait pas intervenir la notion du temps, l'idée d'un demain. Nos esprits sont paresseux et c'est pourquoi nous demandons du temps : du temps pour surmonter notre douleur, du temps pour acquérir des qualités. Le temps n'efface pas la douleur; il peut nous permettre d'oublier une souffrance particulière, mais la douleur est toujours là, dans les profondeurs. Et je pense qu'il est possible de balayer la douleur dans sa totalité, non pas demain, non pas au cours du temps, mais de voir la réalité dans le présent et d'aller au-delà.

Après tout, pourquoi devrions-nous souffrir ? La souffrance est une maladie. Nous allons chez le médecin pour nous débarrasser de nos maladies, mais pourquoi nous croyons-nous obligés de demeurer dans une affliction, quelle qu'elle soit ?.. Veuillez croire que je ne parle pas théoriquement, ce serait trop superficiel. Pourquoi devrions-nous être dans un état psychique douloureux, et pouvons-nous nous débarrasser complètement de la douleur ?

Cette question revient à nous demander : « Pourquoi devrions-nous vivre dans un état de conflit ? » Car la douleur est un état de conflit. On pense que cet état de contradiction est nécessaire, qu'il fait partie de la vie, que dans la nature, que partout autour de nous, cette lutte existe, bref, qu'il est impossible de vivre sans conflits. On accepte donc cet état comme étant inévitable, à la fois en nous-mêmes et dans le monde.

A mon sens, aucun conflit d'aucune sorte n'est nécessaire. Vous pouvez me répondre : « C'est une idée bizarre, qui vous est toute personnelle : vous êtes seul, vous n'êtes pas marié, et il est peut-être facile pour vous de vivre sans conflits; mais nous devons lutter contre nos voisins, lutter dans notre travail : tout ce que nous touchons engendre de l'opposition. »

Je crois qu'ici intervient une question d'éducation. Celle qu'on nous a donnée est défectueuse; nous avons été entraînés à penser en termes de compétitions, en termes de comparaisons. Je me demande si l'on peut comprendre, si l'on peut voir quoi que ce soit, par comparaison. Ou ne voit-on clairement, simplement, que lorsque toute comparaison a cessé ? Il est évident que l'on ne peut voir avec clarté que lorsqu'on n'est plus ambitieux, qu'on n'essaye plus d'être ou de devenir quelque chose. Je ne veux pas dire qu'il faut se satisfaire de ce que l'on est, mais que l'on peut vivre sans se comparer aux autres, et sans comparer ce que l'on est à ce que l'on « devrait être ». Voir à tout instant « ce qui est » élimine toute évaluation comparative et, je pense, peut par conséquent aussi éliminer la douleur. Je crois qu'il est très important que l'esprit se débarrasse de la douleur, car alors la vie acquiert une signification toute nouvelle.

Ce qu'il y a aussi de malheureux, voyez-vous, c'est que nous recherchons le confort : non seulement physique, mais aussi psychologique. Nous voulons nous réfugier dans une idée, et lorsqu'elle fait faillite, nous sommes dans le désespoir, ce qui engendre encore de la douleur. La question est donc : « l'esprit peut-il vivre, fonctionner, sans abri

psychique, sans refuge ? » Peut-on vivre de jour en jour, en faisant face à chaque fait, au fur et à mesure qu'il surgit, et ne jamais chercher une évasion ? Affronter « ce qui est » chaque minute de la journée ? Je pense que nous découvrirons alors, que non seulement la douleur prend fin, mais que l'esprit devient étonnamment simple, clair, capable de perception directe, sans mots, sans symboles.

Je ne sais pas si vous avez jamais pensé aux mots. Existe-t-il une pensée sans langage ? Ou toute la pensée est-elle uniquement des mots, des symboles, de l'imagination ? Je pense que tous les mots, tous les symboles, toutes les idées sont préjudiciables à la clarté de la vision. Pour parvenir jusqu'à l'extrême fin de la douleur et savoir s'il est possible d'être libre immédiatement, de vivre chaque journée en étant affranchi de la douleur, on doit pénétrer très profondément en soi-même et se débarrasser de toutes ces explications, de ces mots, de ces idées, de ces croyances, de sorte que l'esprit soit réellement purifié et capable de voir « ce qui est ».

Les fausses questions

Qu'est-ce qui nous empêche de pénétrer profondément un problème ?

Qu'est-ce qui nous retient ? Bien des choses, n'est-ce pas ? Voulez-vous réellement pénétrer à fond le problème de la peur ? Savez-vous ce que cela veut dire ? Cela veut dire fouiller chaque recoin de la conscience, démolir chaque abri, mettre en pièces toutes les formes d'évasion où nous avons cherché à nous réfugier. Est-ce cela que vous voulez ? Vous exposer ainsi ? ... Je vous en prie, ne dites pas « oui » si facilement. Cela veut dire renoncer à tant de choses auxquelles on s'accroche. Cela peut vouloir dire abandonner votre famille, quitter votre emploi, vos églises, vos dieux et tout le reste. Très peu de personnes acceptent cela. Alors elles posent des questions superficielles comme : « Comment nous débarrasser de la peur ? » et s'imaginent avoir résolu le problème. Ou encore elles demandent si Dieu existe ! Songez à la stupidité d'une telle question ! Pour savoir si Dieu existe, il faut renoncer à toutes les divinités, n'est-ce pas ? Il faut être complètement dénudé pour savoir, et les bêtises que l'homme a échafaudées au sujet de Dieu doivent être brûlées. Cela veut dire être sans peur, errer, et rares sont ceux qui le font.

Une lutte continuelle

Nous avons souvent dû nous demander avec étonnement pourquoi la vie, de la naissance à la mort, est un processus de lutte continuelle. Pourquoi la vie, l'existence quotidienne, est-elle une telle lutte, une incessante bataille contre soi-même, contre les autres, contre les idées que l'on a ? Pourquoi cet éternel conflit ? Cette lutte sans arrêt est-elle nécessaire, ou existe-t-il un processus différent ? Ce conflit, ce combat, cet effort, cette bataille contre soi-même et contre le voisin, est-ce nécessaire pour exister, pour vivre ? Nous voyons que la vie, telle que nous la connaissons, est le processus d'un devenir sans fin, qui se meut de cela-qui-est à cela-qui-n'est-pas, de la colère à la non-colère, de la violence à la paix, de la haine à l'amour. Il est manifeste que le processus du devenir est une répétition en laquelle il y a toujours un effort douloureux. Nous voyons que, quoi que nous fassions dans la vie, la lutte pour devenir se répète toujours. Ce devenir est la cultivation de la mémoire, n'est-ce pas ? Et cette cultivation de la mémoire passe pour la vertu même. L'homme qui, à ses propres yeux, personnifie la justice et le droit s'enferme en lui-même. (Righteousness is a process of self-enclosure). Ce continuel devenir — l'employé qui devient directeur, l'ignoble qui devient noble — cette continuelle lutte est une forme d'auto-perpétuation. Nous connaissons cette bataille en vue de devenir quelque chose : étant attachés, nous voulons être détachés; étant pauvres, nous voulons devenir riches; étant petits, nous voulons devenir importants; étant mesquins, nous cherchons à être profonds, à avoir du fond, de la valeur. Il y a cette perpétuelle bataille du devenir, et devenir comporte évidemment la cultivation de la mémoire. Sans mémoire il n'y a pas de devenir. Je suis en colère et je veux être en état de non-colère; je veux posséder cet état de non-colère, et je lutte. Cette lutte est considérée bonne, juste, vertueuse. Et c'est ainsi que l'on se confine en soi-même. Dès l'instant que je désire devenir quelque chose, ou être quelque chose, l'accent est mis sur le devenir, sur le fait que l'on est quelque chose; de là provient cette lutte. Et nous avons donné de la valeur à cette lutte; nous disons qu'elle est juste, vertueuse et noble. Ainsi, de la naissance à la mort nous sommes engagés dans un incessant effort et nous avons accepté cette bataille en vue de devenir, comme valable et noble, comme une partie essentielle de l'existence.

Mais la vie, l'existence, est-elle inévitablement un processus de lutte, de douleur, d'affliction, une bataille continuelle ? Il y a certainement quelque chose de faux dans cette action qui consiste à devenir. Il doit y avoir une approche différente, une différente façon d'exister. Je crois

qu'il y en a une; mais elle ne peut être comprise que lorsque nous comprenons la pleine signification du devenir. Devenir comporte toujours une répétition, donc la cultivation de la mémoire, qui met l'accent sur le soi; et le soi, en sa nature même est labeur douloureux, conflit, bataille. Or la vertu ne peut jamais être un devenir. La vertu est un état d'être, dans lequel il n'y a pas de lutte. Vous ne pouvez pas devenir vertueux : vous êtes vertueux ou vous ne l'êtes pas. Vous pouvez toujours devenir une personnification du droit et de la justice (You can always become righteous), mais vous ne pouvez jamais devenir vertueux, parce que la vertu engendre la liberté, et vous remarquerez que l'homme aux principes rigides (Righteous) n'est jamais libre. Cela ne veut pas dire que l'homme vertueux soit celui qui se laisse aller, mais que la vertu de par sa nature même, engendre la liberté. Si vous essayez de devenir vertueux, qu'arrive-t-il ? Vous devenez une personnification de principes (Righteous). Mais la vertu engendre nécessairement la liberté, car dès que vous comprenez le processus, la lutte pour devenir, il y a être et, par conséquent, vertu. Considérez, par exemple, la clémence. Vous ne pouvez pas devenir charitable, n'est-ce pas ? Si vous le faites, qu'arrive-t-il ? Si vous luttez pour devenir bienfaisant, si vous essayez de devenir généreux, bienveillant, qu'arrive-t-il ? Dans le fait de s'efforcer de devenir charitable, l'accent est fortement mis sur le devenir, ce qui veut dire que l'importance est donnée au soi; c'est le « moi » qui devient quelque chose et le « moi » ne peut jamais être clément, n'est-ce pas ? Il peut se draper de vertu, mais il ne peut jamais être vertueux. Ainsi, la vertu n'est pas la rigidité de l'homme qui se sent sans reproche (Virtue is not Righteousness); l'homme strict dans ses principes (The righteous man) ne peut jamais être un homme vertueux; il ne fait que s'enfermer en lui-même; tandis que la vertu, en laquelle il n'y a pas de devenir, mais un être, est toujours libre, ouverte, ordonnée. Faites l'expérience sur vous-mêmes et vous verrez que dès l'instant que vous vous efforcez de devenir vertueux, charitable, généreux, vous ne faites que construire une résistance; tandis que si vous comprenez réellement le processus du devenir, qui consiste à mettre l'accent sur le moi, vous verrez alors naître une assurance, une liberté, un être en lequel sera la vertu.

Mais comment peut-on se transformer, engendrer ce changement radical du devenir à l'être ? Une personne qui devient et qui, par conséquent, fait un effort, soutient une lutte, une bataille contre elle-même, comment une telle personne peut-elle connaître cet état d'être, qui est la vertu, qui est la liberté ? J'espère que j'ai posé la question clairement. Voici : j'ai lutté pendant des années pour devenir quelque chose, pour n'être pas

envieux, pour devenir non-envieux; et comment puis-je laisser tomber cette lutte, l'abandonner et simplement être ? Car, tant que je lutte pour acquérir ce que j'appelle la droiture et la vertu, je ne fais, manifestement, que mettre en œuvre un processus qui m'enferme en moi-même; et il n'y a pas de liberté dans le confinement. Donc, tout ce que je peux faire c'est être conscient, passivement lucide de mon processus de devenir. Si je suis creux, je puis être passivement conscient du fait que je suis creux, je n'ai pas à lutter pour devenir quelque chose. Si je suis coléreux, si je suis jaloux, envieux, si je manque de charité, je puis être simplement conscient de cela et ne pas m'y opposer. Dès l'instant que nous nous opposons à une qualité, nous donnons l'importance à la lutte, et par conséquent, renforçons le mur de résistance. Ce mur de résistance est censé être la vertu même, mais il empêche la vérité de naître. Ce n'est qu'à l'homme libre que la vérité peut apparaître, et pour être libre, il ne faut pas cultiver la mémoire qui est l'armature des morales conventionnelles.

En résumé, l'on doit être conscient de cette lutte, de cette perpétuelle bataille. Soyez-en simplement conscients, sans opposition, sans condamnation; et si vous êtes réellement en état passif d'observation et pourtant lucidement sur le qui-vive, vous verrez que l'envie, la jalousie, l'avidité, la violence, vous verrez que tout cela tombe et que survient l'ordre. Tranquillement, rapidement un ordre s'établit qui n'est pas l'armature de ceux qui se disent vertueux, un ordre qui n'enferme pas l'individu en lui-même. Je répète que la vertu est liberté et non un processus de confinement. Ce n'est qu'en la liberté que la vérité peut naître. Il est donc essentiel d'être vertueux et non rigide, car la vertu engendre l'ordre. Seul est confus l'homme qui se pare de sa respectabilité; c'est lui qui est dans la confusion, lui qui est en état de conflit, lui qui met en œuvre sa volonté comme moyen de résistance; et l'homme de volonté ne peut jamais trouver la vérité, parce qu'il n'est jamais libre. Être, qui veut dire reconnaître ce qui <*est*, accepter ce qui est et vivre avec — sans essayer de le transformer, sans le condamner — engendre la vertu; et en cela est la liberté. Ce n'est que lorsque l'esprit ne cultive pas la mémoire, lorsqu'il ne cherche pas à incarner la vertu comme moyen de résistance, qu'il y a liberté; et en cette liberté surgit la réalité, cette félicité que l'on ne peut connaître qu'en la vivant.

Dieu existe-t-il ?

Pouvons-nous vous prier de déclarer clairement si Dieu existe ou non ?

Monsieur, pourquoi voulez-vous le savoir ? Quelle différence cela vous ferait-il que je le déclare clairement ou non ? Je vous confirmerais dans votre croyance, ou je vous ébranlerais dans votre croyance. Si je confirmais votre croyance, vous seriez content, et vous continueriez à vivre selon vos habitudes, aimables et hideuses. Si je vous troublais, vous diriez : « Oh! cela n'est pas important », et malheureusement vous continueriez aussi à être tel que vous êtes. Mais pour quelle raison voulez-vous savoir ? Voilà qui est plus important que de découvrir si Dieu existe ou non. Pour connaître Dieu, Monsieur, pour connaître le réel, il ne faut pas le chercher. Si vous le cherchez, c'est que vous fuyez ce qui *est*; et c'est pour cela que vous demandez si Dieu existe ou non. Vous voulez échapper à votre souffrance, fuir dans une illusion. Vos livres sont pleins de divinités, chaque temple est plein d'images faites par la main; mais il n'y a pas de Dieu, parce que ce ne sont là que des évasions hors de votre souffrance. Pour trouver la réalité, ou plutôt, pour que la réalité entre en existence, la souffrance doit cesser; et simplement chercher Dieu, la vérité, l'immortalité, c'est fuir la souffrance. Mais il est plus agréable de discuter si Dieu existe ou non que de dissoudre les causes de la souffrance, et c'est pour cela que vous avez des livres innombrables traitant de la nature de Dieu. L'homme qui discute sur la nature de Dieu ne connaît pas Dieu, parce que cette réalité ne peut pas être mesurée, elle ne peut pas être captée dans des guirlandes de mots. Vous ne pouvez pas saisir le vent dans votre poing; vous ne pouvez pas capturer la réalité dans un temple, ni en faisant *puja*, ni au cours d'innombrables cérémonies. Ce ne sont là que des évasions, comme boire de l'alcool. Vous buvez, vous vous enivrez parce que vous voulez vous évader; de même, vous allez dans un temple, vous faites *puja*, vous suivez des rituels ou ce que c'est que vous suivez — et c'est afin de vous évader de ce qui *est*. Ce qui est, est la souffrance, cette perpétuelle bataille contre soi-même, donc contre un autre; et tant que vous ne comprenez pas et ne transcendez pas cette souffrance, la réalité ne peut pas entrer en vie. Donc votre interrogation au sujet de l'existence ou de la non-existence de Dieu est vaine, n'a aucun sens, ne peut mener qu'à une illusion. Comment un esprit qui est prisonnier de l'agitation quotidienne, de l'affliction et de la souffrance, qui est ignorant et limité peut-il connaître ce qui est sans limites, indicible ? Comment ce qui est le produit du temps peut-il connaître l'intemporel ? Il ne le peut pas. Il ne peut même pas y penser. Penser à la vérité, penser à Dieu est encore une forme

d'évasion; car Dieu, la vérité, ne peut pas être saisi par la pensée. La pensée est le résultat du temps, d'hier, du passé; et étant le résultat du temps, du passé, étant un produit de la mémoire, comment la pensée peut-elle trouver ce qui est éternel, intemporel, immesurable ? Comme elle ne le peut pas, tout ce que vous pouvez faire c'est libérer l'esprit du processus de pensée; et pour libérer l'esprit du processus de pensée, vous devriez comprendre la souffrance et ne pas la fuir — la souffrance non seulement sur le plan physique, mais sur tous les plans de la conscience. Cela veut dire être ouvert, vulnérable à la souffrance, ne pas se défendre contre la souffrance, mais vivre avec elle, l'embrasser, la regarder. Car vous souffrez maintenant. Vous souffrez du matin au soir, avec un rayon de soleil occasionnel, avec une éclaircie occasionnelle dans le ciel nuageux. Or, puisque vous souffrez, pourquoi ne pas considérer cela, pourquoi ne pas y entrer pleinement, profondément, complètement et le résoudre ? Cela n'est pas difficile. La recherche de Dieu est beaucoup plus difficile, parce que c'est l'inconnu, et vous ne pouvez pas aller à la recherche de l'inconnu. Mais vous pouvez rechercher la cause de la souffrance et la déraciner en la comprenant, en en étant conscient, non en la fuyant. Puisque vous avez fui la souffrance au moyen de différentes évasions, examinez toutes ces évasions, mettez-les de côté, et arrivez face à face devant la souffrance. En comprenant cette souffrance, il y a un affranchissement.

La réincarnation

Qu'y a-t-il de vrai et qu'y a-t-il de faux dans les théories de la réincarnation ?

J'espère qu'après avoir écouté deux heures et dix minutes, vos esprits sont encore frais. Le sont-ils, Messieurs et Mesdames ? oui ? Très bien. Ce que nous essayons de faire ici c'est de penser à un problème ensemble, vous n'êtes pas en train d'écouter un gramophone. Je refuse d'être un gramophone; mais vous êtes habitués à simplement écouter, ce qui veut dire, en fait, que vous ne suivez pas du tout. Vous écoutez superficiellement, étant captés par des mots, et par conséquent, vous n'êtes pas les régénérateurs, ou créateurs, d'une nouvelle société. Vous êtes le facteur désintégrant, Messieurs, et c'est cela la calamité; mais vous n'en voyez pas la tragédie. Le monde, y compris l'Inde, est au bord d'un précipice, il brûle et se désintègre rapidement; et l'homme qui se contente d'écouter un chef, s'habituant à des mots et demeurant un spectateur, contribue au désastre. Donc, si je puis le suggérer, ne

commencez pas à vous habituer à ce que je dis. Et ne répétez pas; je pense à nouveau, chaque fois que je réponds à une question. Si je ne faisais que répéter, ce serait effroyablement ennuyeux pour moi. Et comme je ne veux pas m'assommer avec des répétitions, je repense à neuf — et ainsi devez-vous faire, si vous avez la curiosité et l'intensité qu'il faut pour découvrir.

Qu'est-ce qui est impliqué dans cette question de réincarnation ? C'est un problème énorme, et nous ne pouvons pas le régler en quelques minutes. En examinant cette question, regardons-la sans aucune déformation — ce qui ne veut pas dire avoir soi-disant l'esprit ouvert. Cela n'existe pas, un esprit ouvert : ce qu'il faut, c'est un esprit investigateur. Il nous faut, vous et moi, investiguer cette question. Or, lorsque nous poursuivons notre enquête, que cherchons-nous ? Nous sommes à la recherche de la vérité, non selon votre croyance ou ma croyance; car, pour trouver la vérité en ce qui concerne n'importe quelle affaire, je ne dois pas avoir de croyance. Je veux trouver la vérité; donc j'enquête. je mets à nu tout ce qui se rapporte à cette question, ne m'abritant derrière aucune forme de préjugé. C'est-à-dire que j'enquête honnêtement. Mon esprit est très honnête, en essayant de comprendre, donc je ne me laisserai entraîner ni par la Bhagavad-Gîta, ni par la *Bible*, ni par mon *gourou* favori. Je veux savoir; et pour savoir, je dois avoir 1'intensité qu'il faut pour poursuivre ma tâche; et l'homme qui est attaché à une croyance, quelque longue que soit la corde qui l'attache, est retenu, et par conséquent, ne peut pas explorer. Il ne peut explorer que dans le rayon de sa servitude et, par conséquent, ne trouvera jamais la vérité.

Donc, quelle est la chose qui est impliquée dans la réincarnation ? Quelle est la chose qui se réincarne ? Vous comprenez ce que l'on entend par réincarnation; revenir maintes et maintes fois, sous des formes différentes, à différentes époques. Quelle est cette qualité continue qui renaît ? Il n'y a que deux possibilités : ou cette chose appelée âme, le « je », est une entité spirituelle, ou elle n'est qu'un paquet de mes souvenirs, de mes caractéristiques, de mes tendances, de mes désirs inassouvis, de mes succès, etc. Nous sommes en train d'examiner le problème, nous ne prenons pas parti; donc nous ne prenons la défense de rien. L'homme qui est sur la défensive ne connaîtra jamais la vérité. Il trouvera ce qu'il est en train de protéger, et ce qu'il protège n'est plus la vérité, mais sa propre inclination, sa propre déformation, son propre préjugé.

Examinons maintenant ce que nous appelons l'entité spirituelle. L'entité spirituelle ne peut évidemment pas être créée par moi. Elle n'est pas le produit de mon esprit, de ma pensée, de ma projection. L'entité spirituelle, si elle est spirituelle, ne peut pas être créée par moi. Elle doit être autre que moi. Or, si elle est autre que moi, elle doit être intemporelle, elle doit être éternelle, elle doit être le réel; et ce qui est le réel, ce qui est intemporel, ce qui est immesurable, ne peut pas évoluer, se développer. Cela ne peut pas revenir. Si c'est au-delà des temps, c'est immortel. Et si c'est immortel, si c'est au-delà de moi, alors je n'ai aucun contrôle sur cela; ce n'est pas dans le champ de ma conscience, donc je ne peux pas y appliquer ma pensée, je ne peux pas chercher à savoir si cela peut ou si cela ne peut pas se réincarner. Car, évidemment, je ne peux pas investiguer ce qui est au-delà de ma portée. Je ne peux faire de recherches qu'en ce que je connais, qui est ma propre projection; et si l'entité spirituelle que j'appelle Krishnamurti me transcende, elle est intemporelle, et je ne peux donc pas y appliquer ma pensée; et ce à quoi je ne peux pas penser n'a pas de réalité pour moi. Puisqu'elle est intemporelle et immortelle et puisque c'est la mort, le temps, qui sont l'objet de ma pensée, je ne peux pas l'étudier. Et je n'ai donc pas à m'en préoccuper. Mais cela nous préoccupe. Ce qui nous préoccupe n'est pas la continuation d'une entité spirituelle, mais si le « je » continue, le « je » de tous les jours, avec mes œuvres et mes échecs, mes frustrations, mon compte en banque, mes caractéristiques et idiosyncrasies, ma propriété, ma famille, mes croyances... tout cela continuera-t-il ? C'est cela que nous voulons savoir, non si l'entité spirituelle continue, ce qui, ainsi que je l'ai montré, est une question absurde. Car le réel, l'être intemporel, ne peut pas être connu par une personne qui est prise dans le filet du temps. Étant donné que la pensée est le processus du temps, que la pensée est fondée sur le passé, cela n'a aucun sens que la pensée spécule sur l'intemporel. C'est une évasion. Ce qui est le résultat du temps ne peut connaître que soi-même, ne peut investiguer qu'en soi-même.

Je veux savoir si le « je » continue. Le « je », qui est un processus total, un processus psychologique et physiologique à la fois, qui est avec le corps et aussi distinct du corps — je veux savoir si le « je » continue, s'il entre en existence après que cette existence physique s'est terminée. Or, qu'entendons-nous par continuité ? Nous avons examiné plus ou moins ce que nous entendons par le « je » : mon nom, mes caractéristiques, mes frustrations, mes œuvres vous savez, toutes les variétés de pensées et de sentiments à différents niveaux de la conscience. Nous savons cela.

Et alors, qu'entendons-nous par continuité ? Continuer, qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'est-ce que c'est, qui donne la continuité ? Qu'est-ce que c'est, qui dit : « je continuerai », ou « je ne continuerai pas » ? Qu'est-ce que c'est qui s'accroche à la continuité, à la permanence, qui est sécurité ? Après tout, je cherche la sécurité ici dans des possessions, dans des choses, dans la famille, dans des croyances : et lorsque le corps meurt, la permanence des choses, la permanence de la famille a disparu, mais la permanence de l'idée continue. Ainsi, c'est l'idée que nous voulons voir continuer. Nous voyons que la propriété va disparaître, qu'il n'y aura pas de famille; mais nous voulons savoir si l'idée continue, si l'idée du « je », la pensée « je suis » est continue. Je vous prie, il est important de voir la différence. Je sais que je serai incinéré, que le corps sera détruit. Je sais que je ne vous verrai pas, que je ne verrai pas ma famille, mais est-ce que l'idée du « moi » continuera à exister ? L'idée du « moi » n'est-elle pas continue — la continuité signifiant devenir, se déplacer dans le temps, passer d'une période à une autre période, d'expérience en expérience ? C'est cela, la vraie question que l'on se pose; si le « je », l'idée ou formulation du « moi » continuera. N'êtes-vous pas fatigués ? Très bien, Messieurs.

Donc, qu'est-ce que le « je » ? Nous avons investigué cela, et vous savez ce que c'est. Manifestement, la pensée s'identifie à une croyance, et cette croyance continue, comme une vague électrique. La pensée, identifiée à une croyance, à une continuité, à une substance; cette pensée est nommée, reçoit une dénomination, elle reçoit une recognition en tant que « je », et ce « je », manifestement, à un mouvement, il continue, il devient. Or, qu'arrive-t-il à une chose qui est continuelle, qui est en constant devenir ? Ce qui continue n'a pas de renouveau; cela ne fait que se répéter sous différentes formes, mais cela n'a pas de renouveau. La pensée, identifiée à une idée, a une continuité en tant que « je », mais une chose qui continue est constamment en voie de décomposition, elle ne connaît ni naissance ni mort. En ce sens elle continue, mais la chose qui continue ne peut jamais se renouveler. Il n'y a de renouvellement que lorsqu'il y a une fin. Il est très important de découvrir et de comprendre cela. Supposez, par exemple, que je sois tracassé par un problème que j'essaye de résoudre, et que je ne cesse de me tracasser. Qu'arrive-t-il ? Il n'y a pas de renouveau, n'est-ce pas ? Le problème continue jour après jour, une semaine après l'autre, d'année en année. Mais lorsque le tracas a cessé, il y a un renouveau et alors le problème a un sens différent. Ce n'est qu'en une fin qu'il y a un renouveau, ce n'est qu'en la mort qu'il y a une nouvelle naissance — ce qui veut dire mourir au jour qui passe, à l'instant qui passe. Mais lorsqu'il y a simplement le désir de continuer,

par conséquent l'identification à une croyance, ou à une mémoire, qui est le « je », dans une telle continuité il n'y a pas de renouveau, c'est un fait bien évident. Un homme qui a un problème, qui est continuellement tracassé pendant des années, est mort, pour lui il n'y a pas de renouveau; il appartient aux morts vivants, il ne fait que continuer. Mais dès l'instant que le problème prend fin, il y a un renouvellement. De même, où il y a une fin il y a une nouvelle naissance, il y a création; mais où il y a continuité, il n'y a pas de création. Messieurs, voyez la beauté, la vérité du fait qu'en une fin il y a l'amour. L'amour est de moment en moment, il n'est pas continu, il n'est pas à répétition. C'est sa grandeur, c'est sa vérité. L'homme qui recherche la continuité la trouvera évidemment, parce qu'il s'identifie à une idée, et l'idée ou la mémoire continue; mais dans une continuité il n'y a pas de renouveau. Ce n'est qu'en une mort, en une fin, qu'il y a un renouveau, non en une continuité. Et vous direz maintenant que je n 'ai pas répondu à la question : « y a-t-il ou non réincarnation ? » J'y ai certainement répondu. Monsieur, les problèmes de la vie ne sont pas des « oui » ou des « non » catégoriques. La vie est si vaste. Ce n'est que la personne frivole qui cherche une réponse catégorique. Mais en analysant cette question, nous avons découvert un grand nombre de choses. Il y a de la beauté dans une fin, il n'y a de renouvellement, de création, de commencement qu'en la mort, qu'en mourant chaque minute — ce qui veut dire ne pas stocker, ne pas entasser, physiquement ou psychologiquement. Ainsi, la vie et la mort sont un, et l'homme qui sait qu'elles sont un, meurt chaque minute. Ceci veut dire ne pas nommer, ne pas permettre à l'enregistreur de faire tourner encore et encore son disque, qui est sa conscience particulière. L'immortalité n'est pas la continuation d'une idée, qui est le « je », L'immortalité est ce qui, mourant constamment, constamment se renouvelle.

Un esprit libre ?

Passons au sentiment religieux. L'homme moderne, qui vit consciemment dans l'univers d'Einstein et non plus dans celui d'Euclide, ne peut-il pas mieux communier avec la réalité de l'univers grâce à une conscience avertie et élargie d'une façon adéquate ?

Celui qui veut élargir sa conscience peut aussi bien choisir, parmi les psycho-drogues, celle qui lui conviendra le mieux. Quant à mieux communier avec l'univers grâce à une accumulation d'informations et de

connaissances scientifiques au sujet de l'atome ou des galaxies, autant dire qu'une immense érudition livresque, au sujet de l'amour, nous fait connaître l'amour. Et d'ailleurs votre homme ultra-moderne, si au courant des dernières découvertes scientifiques, aura-t-il pour autant mis le feu à son univers inconscient ? Tant qu'une seule parcelle inconsciente subsistera en lui, il projettera une irréalité de symboles et de mots au moyen de laquelle il aura l'illusion de communier avec quelque chose de supérieur.

(Entretien avec *Carlos Suarès*)

Voir l'ensemble du conflit

Est-il possible de voir la totalité, l'ensemble de ce conflit et d'être en contact avec cette totalité ? Cela ne veut pas dire être en contact avec l'idée de totalité, ni s'identifier aux mots que j'emploie mais cela veut dire être en contact avec ce fait qu'est la totalité de l'existence humaine, avec tous ses combats, sa douleur, sa misère, ses aspirations, ses efforts. Cela veut dire affronter ce fait, vivre avec lui.

Or, vivre avec le fait est extraordinairement difficile. Vivre avec ces montagnes qui nous entourent, avec la beauté des arbres, avec les ombres et la lumière du matin, et la neige, réellement vivre avec cela, est ardu. Nous acceptons un paysage, n'est-ce pas ? Le voir jour après jour nous rend insensibles, à la façon de certains paysans, et nous ne le regardons plus jamais réellement. Mais vivre avec lui, avec toute notre sensibilité, avec amour, cela exige une très grande énergie. Et de même, vivre avec quelque chose de laid sans que cette laideur pervertisse ou corrompe l'esprit, cela aussi exige une grande énergie. Vivre avec, à la fois, de la beauté et de la laideur — ainsi qu'on est obligé de le faire, dans la vie requiert une énergie énorme; et cette énergie nous est refusée, elle est détruite lorsque nous sommes dans un perpétuel état de contradiction.

Exploitation à tous les niveaux :

Jusqu'à quel point un gouvernement doit intervenir dans l'éducation, et les enfant devraient-ils recevoir un entraînement militaire ?

— Ceci soulève une question des plus importantes. Qu'entendez-vous par gouvernement ? Des personnes en autorité, quelques bureaucrates, les membres du cabinet, le premier ministre, etc. Est-ce cela un gouvernement ? Qui les élit ? Vous, n'est-ce pas ? Vous en êtes responsables, n'est-ce pas ? Vous avez le gouvernement que vous voulez, alors à quoi objectez-vous ? votre gouvernement, qui est vous-même, veut imposer un entraînement militaire, pourquoi objectez-vous ? Parce que vous êtes pleins de préjugés de races et de classes, parce que vous avez des frontières économiques, il vous faut un gouvernement militaire. Vous êtes responsables et non le gouvernement, parce que le gouvernement est la projection, l'extension de vous-même — ses valeurs sont vos valeurs. Puisque vous voulez une Inde nationaliste, vous devez inévitablement avoir la machinerie qui protège un gouvernement national souverain, avec l'orgueil pompeux de sa puissance et de ses possessions; donc il vous faut une machine militaire dont la fonction est de préparer la guerre — ce qui veut dire que vous voulez la guerre. Vous pouvez secouer la tête, mais tout ce que vous faites prépare la guerre. L'existence même d'un état souverain, avec ses points de vue nationalistes, doit causer une préparation à la guerre; chaque général doit faire les plans d'une guerre future, car c'est son devoir, sa fonction, son métier. Naturellement, si vous avez un tel gouvernement, qui est vous-même, il doit protéger votre nationalisme, vos frontières économiques, il faut qu'il y ait une machine militaire. Donc si vous acceptez tout cela, l'entraînement militaire est inévitable. C'est exactement ce qui se produit dans le monde entier. L'Angleterre, qui avait toujours combattu la conscription, aujourd'hui l'a adoptée. Heureusement, dans ce pays-ci qui est si vaste, vous ne pouvez, pour le moment, forcer personne à servir. Vous êtes désorganisés, mais que l'on vous donne quelques années, vous arriverez à vous organiser, et alors vous aurez probablement la plus grande armée du monde, parce que c'est cela que vous voulez. Vous voulez une armée parce que vous voulez un gouvernement séparé, souverain, une race séparée, une religion séparée, une classe séparée avec ses exploiteurs; je vous assure, vous voulez devenir un exploiteur à votre tour, et alors vous faites durer ce jeu. Puis vous demandez si le gouvernement devrait intervenir dans l'éducation.

Messieurs, il devrait y avoir une classe de personnes qui seraient en dehors du gouvernement, qui n'appartiendraient pas à la société, qui en seraient en dehors, de sorte qu'elles puissent agir comme guides. Ce sont ceux qui châtient, ce sont les prophètes qui vous disent combien vous

avez tort. Mais un tel groupe n'existe pas, parce que le gouvernement dans le monde moderne n'appuierait pas un tel groupe qui n'appartiendrait pas au gouvernement, un groupe qui n'appartiendrait à aucune religion, caste ou nation. Ce n'est qu'un tel groupe qui pourrait agir comme frein sur les gouvernements. Parce que les gouvernements deviennent de plus en plus puissants, employant de plus en plus d'êtres humains, il y a de plus en plus de citoyens incapables de penser par eux-mêmes. Ils sont enrégimentés et on leur dit quoi faire. Donc, ce n'est que lorsqu'il y aura un tel groupe, un groupe actif, vital, intelligent, ce n'est qu'alors qu'il y aura de l'espoir et le salut. Autrement, chacun de nous deviendra un employé du gouvernement, et de plus en plus le gouvernement nous dira quoi faire et quoi penser — non *comment* penser. Nécessairement un tel gouvernement, avec son nationalisme, son orgueil, ses jalousies et ses haines — conduisant inévitablement à la guerre — doit avoir une machine militaire, donc dans chaque école on doit enseigner le culte du drapeau. Si vous êtes fiers de votre nationalisme, de vos frontières économiques, de votre État souverain, de votre préparation à la guerre, il vous faut avoir un gouvernement qui se mêle d'éducation, qui intervienne dans vos vies, qui vous enrégimente, qui contrôle vos actes. C'est exactement ce que vous voulez. Si vous ne le vouliez pas, vous rompriez intelligemment, vous vous libéreriez du nationalisme, de l'avidité, de l'envie, du pouvoir que donne l'autorité; et alors, étant intelligents, vous seriez capables de regarder la situation mondiale et de contribuer à l'établissement d'une nouvelle éducation et d'une nouvelle culture.

Quel est le rôle de l'art et de la religion dans l'éducation ?

Qu'appelez-vous art et qu'appelez-vous religion ? L'art consiste-t-il à accrocher quelques images dans une classe, à dessiner quelques lignes ? Qu'appelez-vous art ? Qu'appelez-vous religion ? La religion est-elle la diffusion d'une croyance organisée ? L'art consiste-t-il à imiter ? Ou à copier un arbre ? L'art est sûrement plus que cela. L'art implique l'appréciation de la beauté; bien qu'il puisse s'exprimer dans l'écriture d'un poème, dans la peinture d'un tableau, dans une composition, l'art est cette appréciation de la beauté, cette richesse créatrice, ce sentiment de joie qui proviennent de ce qu'on regarde un arbre, les étoiles, un clair de lune sur des eaux immobiles. L'art ne consiste sûrement pas à acquérir quelques tableaux et à les accrocher dans une chambre. S'il vous arrive d'avoir de l'argent et de sentir qu'il est plus sûr de l'investir dans

des œuvres d'art que dans des titres en bourse, vous ne devenez pas artistes pour cela, n'est-ce pas ? Parce qu'il se trouve que vous avez de l'argent et que vous l'investissez dans les bijoux, cela ne veut évidemment pas dire que vous appréciez la beauté. La beauté est autre chose que la sécurité, n'est-ce pas ? Vous êtes-vous jamais assis pour regarder les eaux qui courent, vous êtes-vous jamais assis immobiles à observer la lune ? Avez-vous jamais remarqué un sourire sur un visage ? Avez-vous jamais observé un enfant qui rit ou un homme qui pleure ? Il est évident que vous ne l'avez pas fait. Vous êtes trop occupés à penser à l'action, répétant vos mantrams, faisant de l'argent, emportés par vos désirs sensuels. N'ayant pas l'appréciation de la beauté, nous nous entourons de choses soi-disant belles. Ne savez-vous pas comment le riche s'entoure de belles choses ? Il vit dans une atmosphère de beauté extérieure, mais intérieurement il est vide comme un tambour (*Rires*). Ne riez pas aux dépens du riche, Messieurs, il est un reflet de la vie dans son ensemble, et vous voulez être, vous aussi, dans cette situation. Donc l'appréciation de la beauté ne provient pas du simple attachement à des expressions extérieures de la beauté. Vous pouvez vous habiller d'un ravissant sari, poudrer votre visage peindre vos lèvres; mais il est évident, n'est ce pas, que ce n'est pas cela la beauté. Cela n'en est qu'une partie. La beauté vient lorsqu'il y a une beauté intérieure; et il n'y a de beauté intérieure que lorsqu'il n'y a pas de conflit, lorsqu'il y a de l'amour, lorsqu'il a de la compassion, de la générosité. Alors vos yeux ont une signification, vos lèvres on des richesses et vos mots ont du poids. Parce que ces choses nous font défaut, nous nous complaisons en une représentation extérieure de la beauté, nous achetons des bijoux, des tableaux. Mais ce ne sont pas les actions de la beauté. Parce que la plupart de nos vies sont hideuses, laides, mornes et vides au-delà de toute expression, nous nous entourons de choses que nous appelons belles. Nous faisons collection de chose lorsque nos cœurs sont vides; nous créons un monde de laideur autour de nous parce que, pour nous, les choses comptent énormément. Et comme la plupart d'entre nous sont dans cet état, comment pouvons-nous avoir de l'art, de la beauté à l'école ou dans l'éducation ? Lorsqu'il n'y a ni art, ni beauté dans votre cœur, comment pouvez-vous éduquer votre enfant ? Ce qui arrive aujourd'hui c'est que l'éducateur est surchargé d'une centaine de garçons ou de filles méchants et malicieux comme il faut qu'ils soient. Alors vous accrochez une image au mur et vous parlez d'art. Vos écoles indiquent un esprit vide, un cœur vide. Dans une telle école, dans une telle éducation, il n'y à certainement pas de beauté. La lumière d'un sourire, l'expression d'un visage : l'art consiste à voir que cela est beau, et non à simplement

admirer un tableau peint par quelqu'un d'autre. Parce que nous avons oublié comment être bienveillant, comment regarder les étoiles, les arbres, les reflets dans l'eau, nous avons besoin de peintures; par suite, l'art n'a aucun sens dans nos vies, si ce n'est comme sujet de discussion au club.

Conditionnement de l'enfance ?

Comment peut-on éviter de conditionner les enfants ?

Tout d'abord, si vous êtes parent ou éducateur, vous devez être conscient de votre propre conditionnement: c'est évident. Mais même alors, pouvez-vous éviter que l'enfant se conditionne ? La Société insiste sur ce conditionnement. Les gouvernements avec leur propagande, les religions organisées avec leurs dogmes, leurs croyances, codes de morale, la structure psychologique de ce que nous appelons le social — tout cet ensemble fait constamment pression non seulement sur l'esprit de l'enfant, mais sur nous tous. La Société moderne étant ce qu'elle est, vous ne pouvez pas éviter d'envoyer l'enfant à l'école, et l'école n'a aucun intérêt à ne pas le conditionner. Au contraire, elle tient à le former d'une façon particulière. Ainsi a lieu une bataille entre le désir de parents intelligents et la Société qui est bien résolue à marquer son emprise. Les religions interviennent pour imposer leurs croyances. A coup de propagande, les religions organisées, protestante, catholique, hindouiste et autres, ont pour but de conditionner dès l'enfance. Et l'enfant « veut » se conformer, il ne veut pas être différent des autres, car appartenir à un groupe, scout ou autre, être en bande, est bien plus amusant qu'être seul. Vous savez tout cela. Et qu'y pouvez-vous ?

Vous pouvez, à la maison, commencer à montrer à l'enfant que se conformer est une stupidité. Vous pouvez discuter avec lui, argumenter, lui expliquer combien il est important de ne pas se contenter d'accepter tout ce que la Société impose, de mettre plutôt en doute, de transpercer des valeurs manifestement fausses, de ne pas réagir dans un sens qui, poussé à l'extrême, pourrait le conduire à la délinquance. La délinquance est une révolte à l'intérieur d'un cadre établi, et il est facile d'y tomber. Se révolter réellement c'est comprendre, ce n'est pas se laisser emporter par les innombrables influences qui font pression sur les esprits. Vous pouvez expliquer ces influences à l'enfant, de sorte qu'il puisse les discerner, dans ses « comics », à la radio ou à la télévision, et qu'il puisse éviter de se laisser détruire par elles. Mais il vous faut être très vigilant,

c'est-à-dire qu'il vous faut travailler à briser votre propre conditionnement, car alors, seulement vous pourrez aider votre enfant.

(Saanen 1962)

Le mensonge des propagandes

Je voudrais vous aider en faisant de la propagande pour votre enseignement. Pouvez-vous me donner un conseil sur la meilleure façon de m'y prendre ?

Être un propagandiste c'est être un menteur (*Rires*). Ne riez pas, Messieurs. Car la propagande n'est que de la répétition, et la répétition d'une vérité est un mensonge. Lorsque vous répétez ce que vous considérez être la vérité, cela cesse d'être la vérité. Supposez, par exemple, que vous répétiez la vérité concernant les rapports de l'homme et de la propriété, la vérité que vous n'avez pas découverte par vous-même; de quelle valeur est-elle ? La répétition n'a aucune valeur; elle ne fait qu'émousser l'esprit, et vous ne pouvez répéter qu'un mensonge. Vous ne pouvez pas répéter la vérité, car la vérité n'est jamais constante. La vérité est un état d'expérience, et ce que vous pouvez répéter est un état statique, donc n'est pas la vérité. Je vous prie, voyez l'importance de cela. Nous sommes si habitués à être des propagandistes, à lire les journaux, à parler de tous les sujets. La propagande étant une répétition n'expose pas la vérité; elle fait donc un mal infini dans le monde. Le conférencier qui fait des tournées de propagande pour une idée, est en réalité un destructeur de la pensée, car il ne fait que redire sa propre expérience ou l'expérience d'un autre. Mais la vérité ne peut pas être redite, la vérité doit être l'expérience vécue, de moment en moment, par chacun. Donc, avec cette compréhension, que pouvez-vous faire pour aider à cet enseignement, pour diffuser cet enseignement ? Tout ce que vous pouvez faire c'est le vivre; même si vous ne comprenez que peu, même si ce n'est qu'une parcelle infime, vivez-la complètement, pas superficiellement, mais profondément, pleinement, aussi vitalement, aussi intrinsèquement avec autant d'enthousiasme que possible. Alors, comme une fleur dans un jardin, le simple fait de la vivre répandra son parfum. Vous n'avez pas à faire de la propagande pour le jasmin. Le jasmin lui-même fait sa propagande; sa beauté, son parfum, sa grâce, racontent l'histoire. Lorsque vous n'avez pas cette beauté, vous faites de la propagande pour elle. Mais dès que vous avez compris un peu, vous en parlez, vous le prêchez, vous le criez; à cause de votre propre compréhension, vous aidez un autre à comprendre, et alors la

compréhension s'étend de plus en plus, elle se meut vers des régions de plus en plus éloignées. C'est la seule façon dont vous puissiez faire ce que vous appelez de la propagande — qui est un mot très laid. Monsieur, comment se répand une nouvelle pensée, une pensée vivante, non une pensée morte ? Certainement pas par la propagande. Les systèmes se répandent par la propagande, mais non une pensée vivante. Une pensée vivante, est diffusée par une personne vivante, par celui qui vit cette pensée. Sans la vivre, vous ne pouvez pas diffuser cette pensée vivante; mais dès que vous la vivez, vous verrez.

La soif de conquérir

Donc, la question fondamentale est de savoir si des êtres humains peuvent exister en isolement par identification; et l'Histoire a montré maintes et maintes fois que c'est une destruction pour l'homme. Lorsque vous dites être un Hindou, un Musulman, un Parsi ou Dieu sait quoi encore, cela produit fatalement un conflit dans le monde. Si vous observez une soi-disant religion, une religion organisée, vous verrez qu'elle est essentiellement basée sur l'isolement, sur une séparation : le Chrétien, l'Hindou, le Musulman, le Bouddhiste; et lorsque vous rendez un culte à une image ou à des images, lorsque vous interdisez à quelqu'un d'entrer dans vos temples (comme si la réalité résidait dans un temple!) en vérité, vous êtes le responsable du conflit et de la violence. Ne l'êtes-vous pas ? Je vous en prie, ceci n'est pas une harangue, je ne tiens pas du tout à vous convaincre; mais il nous importe, à vous et à moi, de trouver la vérité en cette question : ceci n'est pas une harangue politique, elle n'aurait aucun sens. Pour trouver la vérité, pour voir que nous sommes responsables de ce qui arrive, nous devons penser de très près, directement. Lorsque vous avez une religion, à laquelle vous appartenez, une religion organisée, ce seul fait crée un conflit entre l'homme et l'homme; et lorsque la croyance devient plus forte que l'affection, plus forte que l'amour, lorsque la croyance est plus importante que l'humanité et que toute notre structure est faite de croyance — croyance en Dieu ou en idéologie, au communisme ou au nationalisme — manifestement, vous êtes la vraie cause des destructions.

Je ne sais pas si vous sentez l'extraordinaire importance de tout cela — de penser tout cela très clairement et de ne pas se cacher derrière des mots.

Ensuite, il y a le fait flagrant de la division par la propriété, par le sens d'acquisition. La propriété en soi a très peu de sens : l'on ne peut dormir que dans une chambre, dans un seul lit : mais le désir d'une position, la soif d'acquérir, de trouver une sécurité pour vous lorsque le monde entier autour de vous est dans l'insécurité, ce sens de la propriété, ce sens de la possession est une des causes de l'effroyable misère de ce monde. Je ne vous dis pas qu'il vous faut abandonner toute propriété, mais soyons conscients de sa signification, de son sens dans l'action; et lorsqu'on en est conscient, on abandonne avec naturel toutes ces choses. Cela n'est pas difficile de renoncer, cela n'est pas un labeur d'abandonner des possessions, lorsque l'on voit directement que les rapports que l'on a avec la propriété mènent à la misère, non pour une personne, mais pour des millions, et que l'on se bat pour des possessions.

Prolonger lâchement le connu

Nous voulons une continuité sans jamais nous être demandé quelle est l'origine de ce désir, de cette chaîne, de ce mouvement perpétuel. Si vous cherchez bien, vous verrez que cette origine n'est autre que la pensée. C'est par la pensée que nous nous identifions à notre famille, à notre maison, à nos œuvres écrites ou peintes, à notre caractère, à nos déceptions, à nos joies. Et plus nous pensons à quelque problème humain, plus nous l'enracinons dans une continuité. Penser à ce que l'on aime, c'est engendrer au sein du Temps un sens de durée. Mais ne peut-on pas faire aboutir une pensée en un instant ? Elle cesserait aussitôt. Si l'on ne s'attachait pas à « mon œuvre », « mon » expression, « mon » Dieu, « ma » femme, « ma » vertu, on n'aurait pas ce sens de durée. Nous ne pensons pas clairement, nous n'allons pas jusqu'au bout de chaque problème. Nous voulons toujours prolonger quelque plaisir et fuir quelque douleur. Nous pensons aux deux à la fois, de sorte que notre pensée les fait durer tous les deux. C'est ainsi que nous voulons prolonger notre existence, bien que malheureuse, parce que nous ne la connaissons pas. En séparant la vie de la mort, nous nous contentons, jusqu'à la mort, d'avoir à son sujet des croyances et des dogmes.

Je ne sais rien du tout

Je cherche à m'accomplir, mais il y a toujours quelqu'un qui est plus fort que moi, qui est plus connu, un plus grand écrivain, un meilleur musicien. Et dans tout cela il y a concurrence, souffrance; il me faut flatter les gens; être hypocrite; il me faut faire toutes sortes de choses qui

sont laides. Tout ceci entraîne de la souffrance. Je veux réussir et dans cette réussite, il y a plaisir, et en même temps je veux éviter la souffrance. Je dois me demander quelle est cette réussite, ce que je fais.

Le monde entier rampe devant le succès. Si j'ai de l'argent, un certain *standing*, un certain prestige, une certaine célébrité, si je suis quelqu'un, si je suis connu de ceux qui lisent les journaux, tout cela est très agréable; cela me donne un sentiment des plus satisfaisants. Mais enfin qu'est-ce que cela signifie ? La réussite, est-ce que cela existe ? L'accomplissement, et qu'est-ce que j'accomplis, et pourquoi est-ce que je veux m'accomplir ? J'ai le désir de m'accomplir, d'être célèbre parce que, intérieurement, je ne suis *rien du tout*; je suis vide; je suis seul; je suis une pauvre créature et je me revêts des plumes de la célébrité parce qu'il se trouve que je possède une technique, un talent, je joue bien du violon, du piano, je sais manier la plume. Je m'évade de ce vide, de cette solitude, de cette éternelle activité égocentrique, de cet ennui, dans mes efforts pour m'accomplir parce que je me trouve posséder une petite technique. Cet accomplissement de soi est une évasion du fait de ce que je suis. Puis-je résoudre ce problème, le problème de ce que je suis, cette laideur, ce vide, cette activité égocentrique comportant des exigences et des névroses ? Cette question résolue, cela m'est tout à fait égal d'être célèbre ou non, de m'accomplir ou non, je suis au-delà de toutes ces pauvretés. Et alors le plaisir, la pensée et la souffrance ont un sens tout différent, je les ai dépassés.

Pas de disciples

« Je ne veux pas de disciples. Je parle sérieusement. »
« Un reporter, qui m'interviewait, trouvait que, dissoudre une organisation comptant des milliers et des milliers de membres, était un acte grandiose. Il disait : « Que ferez-vous ensuite, comment vivrez-vous ? Personne ne vous suivra, les gens ne vous écouteront plus. » S'il y a seulement cinq personnes qui veuillent écouter, qui veuillent vivre, qui aient leurs faces tournées vers l'éternité, ce sera suffisant. A quoi cela peut-il servir d'avoir des milliers de gens qui ne comprennent pas, qui sont totalement embaumés dans leurs préjugés, qui ne veulent pas la chose neuve mais voudraient plutôt la traduire pour l'adapter à leurs stériles individualités ? Parce que je suis libre, inconditionné, intégral, parce que je ne suis pas la vérité partielle, relative, mais la vérité totale qui est éternelle, je désire que ceux qui cherchent à me comprendre soient libres, et non qu'ils me suivent; qu'ils fassent de moi une cage qui

deviendrait une religion, une secte. Ils devraient plutôt se libérer de toutes les peurs; de la peur de la religion; de la peur du salut; de la peur de la spiritualité; de la peur de l'amour; de la peur de la mort; de la peur même de la vie. » (*Candies in the sun*.)

Entretien : Dois-je tout lâcher ?

- J'ai quitté le monde de l'écrivain professionnel dont je faisais partie, dans le désir de mener une vie spirituelle. J'ai renoncé à tous mes appétits et à mes ambitions d'être célèbre, bien que j'eusse le talent nécessaire, et je suis venu vers vous espérant trouver, réaliser le principe suprême. J'ai vécu sous ce grand arbre, ce banyan, pendant cinq années maintenant et tout d'un coup je me sens morne, vidé, intérieurement seul et assez malheureux. Je m'éveille le matin pour m'apercevoir que je n'ai rien réalisé du tout, et que j'étais peut-être plus heureux il y a deux ans quand je nourrissais encore une forte ferveur religieuse. Maintenant il ne me reste aucune ferveur; ayant fait le sacrifice des choses de ce monde dans le but de trouver Dieu, je me trouve privé et de l'un et de l'autre. Je suis comme un fruit vidé. Qui blâmer — enseignements, vous, votre entourage — ou bien serait-ce que je ne suis pas doué pour tout ceci, que je n'ai pas trouvé la fissure dans le mur qui me permettra d'apercevoir le ciel ? Ou bien toute ma recherche du commencement à la fin ne serait-elle qu'un mirage ? Aurais-je mieux fait de n'avoir jamais pensé à la religion et d'en être resté aux aboutissements tangibles et quotidiens de ma vie d'autrefois ? Ou me suis-je trompé, et quoi faire maintenant ? Dois-je tout lâcher ? Et si oui, pourquoi ?

- Avez-vous le sentiment que de vivre sous ce banyan, ou sous n'importe quel autre arbre, est en train de vous détruire, de vous empêcher de voir, de comprendre. Vous laissez-vous détruire par cet environnement ? Et si vous quittiez ce monde pour retourner à vos occupations d'avant — le monde des hommes de lettres, des choses courantes et quotidiennes de la vie — ne seriez-vous pas détruit, émoussé, vidé dans cet environnement-là et par les objets de cette vie-là ? Ce processus de destruction vous pouvez l'observer partout, chez des gens qui sont à la poursuite du succès, quels que soient leurs occupations et leurs mobiles; vous le voyez détruisant le docteur, le politicien, le savant et l'artiste, mais existe-t-il un homme qui échappe à cette destruction ?

- Oui. Je vois bien que tous sont vidés de leur substance. Ils ont peut-être atteint la célébrité et la richesse, mais s'ils se regardent objectivement ils sont forcés de reconnaître qu'ils ne sont en fait qu'une façade prétentieuse d'actions, de paroles, de formules, de concepts, d'attitudes, de lieux communs, d'espoirs et de peurs. Sous tout cela, il n y a que confusion, vide, vieillesse et l'amertume de l'échec.
- Et voyez-vous aussi que les gens religieux qui ont censément renoncé au monde s'y trouvent encore en réalité, parce que leur conduite est orientée par les mêmes ambitions, la même soif de s'accomplir, de devenir, de réaliser, d'atteindre, de saisir et de conserver ? Les objets de cette pulsion sont dits spirituels et paraissent se distinguer des buts poursuivis par ceux qui sont attirés par le monde, mais ils ne s'en distinguent pas du tout parce que le sens, la pulsion se fait exactement selon le même mouvement. Ces gens religieux eux aussi sont pris au piège des formules, des idéaux, de leur imagination, de leurs expériences, de certitudes vagues qui ne sont que des croyances — et eux aussi sont superficiels, eux aussi vieillissent et s'enlaidissent. Donc le monde A qu'ils ont quitté est exactement le même que le monde B, le monde soi-disant spirituel. A est B, et B est A. Dans ce monde soi-disant spirituel vous vous laissez détruire exactement comme c'est le cas dans le monde de tous les jours. Eh bien, croyez-vous que cette destruction, que cette mort sont le fait de votre environnement ou de vous-même ? Est-ce quelque chose qui vous est fait ou quelque chose que vous vous faites à vous-même ?

- J'ai pensé jusqu'ici que cette mort, cette destruction était due à mon entourage, mais maintenant que vous m'avez indiqué comment elle se produit dans tous les entourages, partout, et persiste même quand on change d'environnement, de A à B ou que l'on revienne de B à A, je commence à percevoir que cette destruction ne naît sûrement pas de l'environnement. Cette mort est de l'autodestruction. C'est quelque chose que je m'inflige à moi-même. C'est moi qui en suis l'auteur, qui en suis responsable, et cela n'est dû en rien aux gens ni a mon milieu.

C'est là la chose la plus importante à réaliser. Cette destruction vient de vous-même et de nul autre, ni de votre entourage, ni des gens, ni des événements ou des circonstances. Vous êtes responsable de votre propre destruction, de votre propre souffrance de votre propre solitude, de vos humeurs, de votre superficialité et de votre vide. Quand vous vous en rendez compte ou bien vous tombez dans l'amertume ou l'insensibilité, vous disant à vous-même que tout va bien; ou bien encore vous tombez

dans la névrose, oscillant sans cesse entre A et B, vous figurant qu'il existe une différence entre eux, ou bien encore vous vous mettez à boire ou à vous droguer comme le font tant de gens.

- *Tout cela maintenant je le comprends.*

- Si c'est le cas vous allez renoncer à tout espoir de trouver une solution simplement en modifiant votre entourage extérieur, en allant de B à A, car vous comprendrez que A et B sont une seule et même chose; dans les deux cas il y a ce désir de réussir, d'atteindre, d'obtenir un plaisir ultime, qu'on lui donne le nom d'illumination, de Dieu, de vérité, d'amour, ou tout simplement un compte en banque fourni ou tout autre forme de sécurité.

- *Tout ceci je le vois, mais que faire ? Je suis encore en train de mourir, de me détruire, je me sens encore vide, desséché, inutile. J'ai perdu tout ce que j'avais et je n'ai rien gagné en échange.*

- Alors vous n'avez pas compris. En disant cela, en le sentant, vous parcourez encore la même route dont nous parlions — cette route d'accomplissement de soi, dans le monde A ou le monde B. Cette route est faite d'autodestruction, elle est le chemin même de la mort. Avoir le sentiment que vous avez tout perdu et rien gagné en échange c'est le fait même de parcourir cette route, cette route est la destruction; elle est sa propre destination qui est suicide, frustration, solitude, immaturité. La question est donc maintenant : avez-vous véritablement tourné le dos à cette route ?

- *Comment savoir si je lui ai tourné le dos ou non ?*

- Vous ne savez pas. Mais si vous voyez ce qu'elle est véritablement, cette route, non seulement à sa terminaison mais dès son commencement, terminaison et commencement qui sont une seule et même chose, alors il vous est impossible de la suivre. Il se peut que tout en voyant le danger qu'elle comporte vous vous y égariez passagèrement dans un moment d'inattention et que vous preniez conscience subitement de vous y trouver — mais voir la route et la désolation qui l'entoure c'est lui tourner le dos, et c'est la seule et unique action véritable. Ne dites pas : « Je ne comprends pas, il va falloir que je réfléchisse, il faut que je me mette au travail, que je m'exerce à la lucidité, que je découvre ce que c'est que d'être attentif, il me faut méditer, il me faut approfondir tout ceci »,

mais voyez que chaque mouvement en vue de réussite ou d'accomplissement ou de dépassement ou de dépendance dans la vie, c'est cette route même. Voir cette route c'est l'abandonner. Quand vous voyez un danger vous ne faites pas beaucoup d'histoires pour vous décider et savoir que faire. Si devant un danger immédiat et pressant vous dites : « Il faut méditer là-dessus, en prendre conscience, l'approfondir, le comprendre, vous êtes perdu, il est trop tard. Donc ce que vous avez à faire est simplement de voir cette route, ce qu'elle est, où elle conduit, quelle impression elle vous fait — et déjà vous allez prendre une autre direction.

C'est là ce que nous entendons quand nous parlons de prise de conscience, de lucidité. Nous entendons que l'on prenne conscience de la route, que l'on voie avec lucidité sa signification profonde, les milliers de mouvements différents de la vie qui tous font partie de cette route. Si vous faites des efforts pour voir où vous diriger sur « l'autre route », vous êtes tout de même encore sur la même vieille route.

- *Mais comment être sûr de voir ce qu'il convient de faire ?*

- Vous ne pouvez pas voir ce qu'il y a lieu de faire, vous pouvez seulement voir ce qu'il n'y a pas lieu de faire. La négation totale de cette voie c'est un nouveau commencement, une autre voie. Cette autre voie n'existe sur aucune carte, elle ne peut jamais être tracée sur aucune carte. Toute carte existante est une carte de la voie mauvaise, de la voie ancienne.

Tous ces extraits sont tirés des ouvrages de Krishnamurti parus aux éditions « Courrier du Livre », et plus spécialement des : « *Entretiens de Saanen* ».

LEXIQUE

Précisions et propos du langage de Krishnamurti et de certains termes de son vocabulaire.

Par Yvon Achard

Si Krishnamurti a déjà passé quarante-cinq ans à instruire ses auditeurs, cette instruction a porté seulement sur la découverte et la compréhension de leurs illusions, mais il n'a jamais parlé de la vérité, si ce n'est pour dire ce qu'elle n'est pas. La fonction du langage

krishnamurtien est donc de montrer ce qui n'est pas, car la révélation de ce qui n'est pas libère ce qui est. Krishnamurti n'a jamais tenté de structurer le « ce qui est » dans les mots, car ceux-ci ne peuvent le faire, ils trahissent, ils déforment.

> « La vérité est indescriptible, disait-il en 1932. Si quelqu'un vous la décrit, ce n'est pas la vérité. Si quelqu'un vous explique cette extase, ce parfum, méfiez-vous de cette personne car elle ment.»

La fonction du langage krishnamurtien est donc de dépouiller l'homme, et c'est grâce à ce dépouillement qu'il parviendra, au plus profond de lui-même, à la vie pure et spontanée qui était, jusque-là, retenue prisonnière. Cette vie pure et spontanée est innommable, c'est-à-dire qu'elle ne peut être enfermée dans les mots, qui structurent et fossilisent. Si les « mots-fenêtres » peuvent donner de ce « ciel-vie » une impression juste et largwww.bookmooch.fr
e, par l'accumulation et la synthèse des clichés séparés, ils ne peuvent en aucune façon rendre la totalité du ciel : ils conduisent à la totalité du ciel, mais s'arrêtent à la porte, ils élargissent la vision, mais lorsqu'ils ont apporté leur expansion, ils sont impuissants, et, seul le silence intérieur peut engendrer la mutation. C'est ainsi que Krishnamurti a restitué à la fois la grandeur et l'impuissance du langage : grandeur, car c'est par sa compréhension juste et totale que l'homme découvre ses illusions, en découvrant les mots, et parvient au silence intérieur; impuissance, car le langage ne peut amener que l'expansion, non la mutation.

Comme nous l'avons déjà mentionné, le fond de l'enseignement de Krishnamurti n'a jamais changé. Par contre, au cours des quarante-cinq années passées à enseigner, il a transformé son expression verbale au contact des foules, en fonction de la compréhension ou de l'incompréhension du public, et en fonction de sa propre progression dans la maîtrise du langage. Il semblerait que lorsque Krishnamurti parle, toute sa conférence conduit à la découverte de certains mots. Utilisés en début de conférence, ils sont anodins, puisque compris dans leur sens habituel et superficiel. Mais, au bout d'une demi-heure. lorsque les auditeurs sont plus attentifs, l'esprit mieux concentré, Krishnamurti reprend ces mêmes mots et leur fait subir un lavage, afin de mettre à jour leur sens caché. Exposant le mauvais sens des mots, il extrait leur bon sens. De même, l'auditeur attentif se libère, dans la prise de conscience de son « mauvais sens » et peut retrouver son « bon sens », C'est la

raison pour laquelle Krishnamurti n'emploie que des mots simples et, apparemment, connus.

Le langage manipulé et travaillé par Krishnamurti devient donc source de résurrection puisqu'il redonne vie aux mots. Le langage retrouve ainsi sa véritable importance, qui n'est pas de figer les choses et les arrêter à une étape, mais, bien au contraire, grâce à lui, d'être constamment dans l'étape présente, qui n'est que le tremplin de l'éternelle étape future. Passé, présent et futur ne sont alors plus distincts et souvent contradictoires, mais deviennent une seule et même coulée, qui est la vie. L'homme qui a figé les mots et, de ce fait, sa vie, n'est jamais un créateur, car il n'évolue pas. Il est fossilisé, cristallisé et ne peut que pro-créer, imiter. Le créateur est libre, le pro-créateur esclave des agents extérieurs, le créateur agit. le pro-créateur ne peut que réagir.

- The Mind :

« Il englobe dans ce mot, à la fois la pensée, l'émotion, la volonté et, depuis quelques années, il semble en exclure la perception pure. Il lui arrive de préciser ce terme en
lui adjoignant le mot « heart » :

- The mind-beart :

Il veut, par là, indiquer qu'il parle aussi des émotions.

- To learn et leaming :

Krishnamurti fait une différence entre « apprendre », processus accumulatif lié à la mémoire, donc au temps, et une autre capacité, qu'il appelle « learning » qui n'est pas un processus accumulatif et ne dépend pas du temps.

- Right thinking et right tbought :

Comme précédement, lorsqu'il emploie l'un des deux termes, il le précise en évoquant aussi son contraire. Le « right thinking » serait le penser juste, pénétrant, lucide et direct. Le « right thought » serait le processus de pensée habituel, qui utilise la mémoire, le jugement, la comparaison, le moi...

***- Awarness* :**

Certains traducteurs ont traduit ce mot par lucidité. D'autres ont utilisé la périphrase « prendre conscience de ».

***- Uniqueness* :**

C'est l'état de l'individu qui a cessé de s'identifier à des éléments extérieurs. Il a alors retrouvé, à la fois ce qui fait son individualité propre et son caractère humain total.

***- Background* :**

Ce sont les éléments du passé, qui conditionnent l'état de conscience, les identifications... Le moi ainsi formé est un filtre à travers lequel la conscience voit le réel déformé.

***- To break tbrough* :**

C'est briser la coque psychique dans laquelle la conscience s'était enfermée pour découvrir le réel.

***- Self-knowing* :**

C'est un mouvement vivant, une auto-perception, une prise de conscience de ce que l'on est dans l'instant. Voici d'autres termes de vocabulaire auxquels krishnamurti fait subir tout d'abord un véritable lavage puis les rénove, leur donnant un sens inhabituel :

***- Action* :**

L'action telle qu'il l'entend est la perception directe, ne passant pas par l'idéation, l'aspiration, la comparaison, le jugement, la mémoire. « Si brusquement vous vous trouvez face à un tigre, votre action est directe » dit-il.

***- Discipline* :**

« Ce mot, dit-il, n'a rien à voir avec l'imitation, le conformisme, la contrainte, la suppression, la peur. Le sens de ce mot est en fait « apprendre ». Or vous êtes incapables d'apprendre si vous êtes disciplinés par avance mais le fait d'apprendre à connaître est discipline. Il marque une différence capitale entre « se discipliner » et « être discipliné ».

- Beauté :

Il fait une différence entre la vision de la beauté et l'état de beauté, précisant que l'état de beauté, c'est « l'action totale qui agit quand il y a inaction totale ».

- Amour :

Il précise que l'amour qui est lié au temps et aux circonstances n'est pas l'amour véritable. L'amour véritable est l'état d'unité dans lequel il n'y a plus de hiatus entre l'observateur et la chose observée.

- Pensée négative et pensée positive :

Krishnamurti précisa que « the negative thought » était la pensée juste, car c'est celle qui détruit, remettant en question le processus figé de la « pensée positive » qui accumule et, bientôt, étouffe l'homme. La « pensée négative », qui remet sans cesse en question dans l'état de lucidité a son achèvement dans le silence intérieur. Elle seule, dit Krishnamurti peut conduire à la vérité, qui n'est pas une chose pensée mais un état vécu.

- Esprit religieux :

L'esprit religieux, précise-t-il, n'a rien à voir avec le conformisme, les dogmes, les rites et les organisations spirituelles ou religieuses. C'est l'esprit qui est en perpétuel état de résurrection, c'est-à-dire qui meurt sans cesse à son passé. Figé dans son passé, incapable donc de vivre à chaque seconde cette résurrection, l'homme la projette constamment dans un avenir hypothétique, détériorant et congelant ce mot. Krishnamurti rend à tous ces mots leurs dimensions humaines, c'est-à-dire réelles, en déterminant et en exposant l'illusion placée sur eux, et en extrayant le parfum de leur essence véritable.

« *A l'écoute de Krishnamurti en 1966* »

Note. Yvon Achard introduisit l'enseignement de Krishnamurti à l'Universté en écrivant, en 1967. une étude intitulée « *Krishnamurti le miroir des hommes* ». En 1969. il écrivit une thèse pour le Doctorat de Lettres intitulée « *Le Langage de Krishnamurti* » qui fut reçue par l'université de Grenoble.

AMOUR ET SEXE

Dès que les gens parlent de mystique ou de sagesse ils ont tendance à passer sous silence des problèmes. Les maîtres, eux, n'oublient jamais d'en parler.

par Robert Linssen

Après la véritable vague de fond qui déferle sur le monde depuis la publication des œuvres de Wilhem Reich — surnommé le père de la révolution sexuelle du XXe siècle — il semble urgent d'étudier les problèmes de l'amour sous d'autres aspects non opposés mais complémentaires. Les mouvements d'émancipation sexuelle de certains pays nordiques, tel le Danemark suscitent des remous en sens divers dans le monde entier.

Les solutions équilibrées, originales et profondes que suggère Krishnamurti concernant les problèmes de l'amour et du sexe méritent toute notre attention.

Beaucoup de personnes ont eu, en écoutant Kishnamurti, une impression de dureté ou de sécheresse intérieure qui le rendraient inapte à traiter les problèmes de l'amour et du sexe dans un langage accessible à notre compréhension et notre sensibilité. Cette impression est dénuée de fondement.

Les problèmes de l'amour et du sexe sont fréquemment envisagés au cours des causeries et écrits de Krishnamurti. Il les approche d'une façon différente de la plupart des psychologues, sociologues ou religieux du monde actuel.

Les quelques extraits suivants donneront une idée du climat de son approche.

Dans les « Causeries d'Ojai 1944 »

> « C'est l'avidité et non l'amour qui crée la dépendance et ses tristes conséquences : l'instinct de possession, la jalousie, la peur. Vivre dans la dépendance de l'autre, ce n'est pas aimer, c'est être vide intérieurement et seul. La dépendance engendre la crainte et non l'amour ». « L'amour dépasse les sens. L'amour est en soi, éternel, il n'est pas conditionné, il n'est pas un résultat. Il contient la pitié, la générosité, le pardon et la compassion. Il fait naître l'humilité et la douceur ».

Dans « *Première et dernière liberté* » nous lisons :

> « L'intellect avec tous ses désirs, ses ambitions, ses poursuites doit parvenir à une fin pour que l'amour entre en existence. » « L'amour n'appartient pas au temps, vous ne pouvez pas apprendre à aimer. L'amour est la seule chose qui soit éternellement neuve... ...Dès que nous sommes conscients que nous aimons, l'activité égocentrique surgit et ce n'est plus l'amour. »

L'étude de ces fragments nous montre le point de vue très élevé auquel se place Krishnamurti. L'égoïsme, la conscience de soi, la pensée sont, pour lui, les principaux obstacles s'opposant à la réalisation de l'amour véritable.

Malgré l'évocation d'un climat qui peut sembler inaccessible à certains, Krishnamurti donne à l'amour une place de première importance. Mais cet amour est pour lui, infiniment plus qu'un ensemble d'activités psychologiques, d'émotions, de contacts et de sensations physiques. Privée de la richesse d'un tel amour, la vie humaine perd la plus essentielle de ses significations.

Ne rien rejeter !

Dès 1928, Krishnamurti déclarait :

> « Un cœur sans amour est comme une rivière qui n'a plus d'eau pour abreuver ses rives ».

Mais, dit-il plus tard,

> le mot « amour » est parmi ceux dont on a le plus abusé.

Nul terme n'a été plus bafoué, trahi. Au nom de l'amour de Dieu de nombreux fanatiques religieux ont commis, tout au long de l'histoire les crimes les plus odieux. Au nom de l'amour, l'homme et la femme s'engagent souvent dans des processus de possession et de domination psychologiques et sexuels étrangers au sens profond et à la beauté que Krishnamurti donne à l'amour véritable.

Il nous dit souvent que le mot « amour » devrait être purifié ... (en anglais : « love ... this word must be desinfected »). Et ceci n'implique aucun discrédit systématique de l'activité sexuelle.

La « purification » à laquelle Krishnamurti fait allusion ici est beaucoup plus mentale que physique.

Le problème pourrait s'éclaircir si nous prenons en considération les deux catégories de sexualité humaine.

En premier lieu, une sexualité objective : celle qui dépend de l'exigence purement biologique et de la richesse hormonale.

En second lieu, la sexualité subjective : celle qui résulte de l'ensemble des activités mentales se superposant à la première. C'est à l'existence de cette sexualité subjective que Krishnamurti se réfère lorsqu'il parle de la « purification ». Il évoque le cortège incessant des images érotiques qui se présente dans un grand nombre d'êtres humains.

D'une façon très imagée, Krishnamurti évoque fréquemment les deux aspects de l'amour : d'abord la pureté première d'une flamme mais ensuite les fumées : fumées de la possession, de la domination, des marchandages, des sensations, des jalousies, etc.

L'amour, dans la pureté première de son jaillissement spirituel est incorruptible. C'est la pensée qui tend à le corrompre en le rivant à des habitudes, à des sensations et aux exigences innombrables de l'égoïsme.

Il est important de rappeler ici que Krishnamurti ne rejette systématiquement aucune forme de l'amour ni des désirs. Il ne rejette rien et considère le rejet comme une évasion. Krishnamurti nous suggère l'affrontement des circonstances, non la fuite. « Le désir », dit-il est l'expression même de la vie. « Pour atteindre l'amour incorruptible, force

nous est de passer par les limites, les conflits, les épreuves douloureuses de l'amour corruptible. »

La tâche qui nous incombe consiste à nous orienter vers la source première d'où émane la flamme pure de l'amour en la dépouillant des fumées innombrables que tente d'y mêler notre pensée.

Si nous avons la sagesse de rester inébranlablement fidèles à la loi de l'amour, en nous soustrayant à la magie destructrice de nos opérations mentales nous pouvons franchir l'étape nous séparant de l'amour corruptible à l'amour incorruptible en passant soudain du désespoir à l'extase. Telle est, selon Krishnamurti, l'issue bien heureuse et totalement inattendue d'une dépossession lucide de l'amour. Il n'y a là, rien d'impossible ni d'extraordinaire, nous dit-il. Il s'agit d'une mutation psychologique s'inscrivant dans un vaste ensemble de phénomènes naturels. Mais la nature ne se limite pas au monde extérieur. Elle englobe les énergies physique, psychique et spirituelle. Krishnamurti évoque souvent l'existence de dimensions nouvelles et d'un « espace » spirituel. Il déclare à cet effet :

> « Nous ne savons pas ce qu'est l'amour parce que dans l'espace qu'engendre la pensée — et qui est le « moi » — l'amour (que nous connaissons), n'est que le conflit du « moi » et du « non-moi ». « Ce tourment n'est pas l'amour. La pensée est la négation même de l'amour... elle ne peut jamais pénétrer dans cet espace où le « moi » n'est pas »...

Pour Krishnamurti, l'amour véritable est un état d'être. (It is a state of being).

> « Pensez-vous » disait-il « que je dirige « mon » amour vers tel ou tel être : plus ou moins fort, dans telle « ou telle direction » suivant mes préférences ou mes répulsions « personnelles » ?.. Non ...l'amour est un état d'être ;... il est aussi inséparable de mon être que la couleur brune de ma peau...

Cet état d'amour se caractérise par une gratuité, une spontanéité dépassant les calculs et les conditionnements égoïstes qui nous sont familiers.

Krishnamurti en évoque parfois certains aspects dans des comparaisons d'une certaine poésie. Cet amour est semblable au parfum des fleurs qui charme également ceux qui les vénèrent et ceux qui les écrasent. »
C'est dans un tel climat qu'il aborde le problème sexuel.

Le problème sexuel

Parlant à un auditoire de jeunes préoccupés par les problèmes sexuels Krishnamurti déclarait :

> « Nier la vie sexuelle est une forme de brutalité. Elle existe. Le fait est là. Esclaves intellectuels, nous répétons sans cesse ce que d'autres ont dit, nous suivons, nous obéissons, nous imitons et toute une perspective de la vie nous est close. Quand l'action n'est qu'une répétition mécanique et non pas mouvement libre, il n'existe plus de libération. Quand demeure en nous, cet incessant besoin d'accomplir, nous sommes émotionnellement en échec, il y a blocage. C'est ainsi que la vie sexuelle devient notre seule issue, la seule qui ne nous vienne pas de seconde main. » « Dans l'acte sexuel nous trouvons l'oubli de nous-même, de nos problèmes, de nos peurs. En lui, est un oubli total de soi. Cet oubli de soi n'appartient d'ailleurs pas seulement à l'acte sexuel. La boisson, la drogue, la contemplation même de quelque jeu le procurent aussi. Or, cette évasion de nous-mêmes que nous recherchons, nous identifiant à certains actes, certaines idéologies, images et ainsi la sexualité devient un problème. La chasteté par ailleurs, devient quelque chose de très important, de même que le plaisir sexuel, les obsessions et les images sans fin qui l'accompagnent. « Les mots « chasteté » et « sexualité » sont des mots grossiers qui ne représentent pas la réalité. Tout mot est faux et l'amour n'est pas un mot. « Quand l'amour est synonyme de plaisir, il implique douleur et crainte : celles-ci font fuir l'amour et la vie devient un problème ». « Si nous voyons le tableau dans son ensemble, non comme une idée mais comme un fait réel, l'amour, la chasteté et la sexualité ne font plus qu'un. » « La sexualité peut être aussi chaste que le ciel bleu sans nuage mais avec la pensée survient le nuage qui assombrit tout. C'est la pensée qui est le poison et non pas l'amour, ni la chasteté, ni la sexualité. Ce qui est innocent est

> toujours chaste mais l'innocence n'est pas un produit de la pensée ».

Nous nous trouvons ici en présence d'une approche non-mentale de l'expérience sexuelle. Loin de la ternir elle lui donne une signification hautement révélatrice. Dans cette perspective l'orgasme physique est perçu en tant que sensation pure et non-mentale. Il permet une adhésion totale de l'être humain suspendu à l'acuité de l'instant. Il s'agit d'une présence dans laquelle la « félicité existentielle des profondeurs » et l'orgasme de « surface » s'expriment en parfaite simultanéité dans un couple. Les possibilités d'auto-révélation mutuelle d'une telle communion sont immenses.

Disons immédiatement qu'une telle expérience est plus une conséquence d'un certain éveil intérieur qu'un « moyen » en vue d'acquérir quoi que ce soit pour Krishnamurti, le caractère presque obsessionnel du problème sexuel provient de l'absence de toute vie créatrice dans la civilisation moderne. Les progrès prodigieux de la science et de la technique, réalisés sans une maturité psychologique parallèle, tendent à précipiter anormalement les rythmes de l'existence. Tout se mécanise, s'organise, se codifie, se contrôle.

La liberté s'éteint chaque jour davantage. L'homme se sépare de la Nature qu'il s'acharne à détruire. Toutes les issues d'une délivrance étant bloquées à tous les niveaux, il n'en reste plus qu'une : le sexe.

> « Le sexe, écrit Krishnamurti est un des moyens que l'on a de s'oublier soi-même... parce que nous vivons si superficiellement, d'une façon si imitative, le sexe est la seule chose qui nous reste et il devient un problème. »

A la lumière de la psychologie extraordinairement pénétrante de Krishnamurti l'amour et le sexe nous révèlent les richesses insoupçonnées que la Nature nous destine à la condition que nous respections ses lois.

La pulvérisation de nos consciences

Ce qui nous intéresse, par conséquent, c'est la pulvérisation de nos consciences de façon à permettre à du nouveau de surgir. Et c'est ce qui

fera l'objet de tous nos entretiens ici : comment provoquer une révolution dans nos esprits. Il y faut une révolution: une destruction totale de tous les passés; autrement, nous ne pourrons pas aborder le neuf. Et la vie est toujours neuve comme l'amour. L'amour n'a ni hiers ni demains; il est toujours neuf. Mais l'esprit qui a goûté à la satiété, à la satisfaction, entrepose cet amour en tant que mémoire et lui rend un culte, ou encore il place une photographie sur le piano ou la cheminée en tant que symbole d'amour.

L'habitude

L'important est de passer au travers du mur de ce conditionnement qu'est l'habitude. On cherche souvent à y parvenir au moyen d'une analyse faite par soi-même ou par un autre, mais cela ne peut pas se faire ainsi. Le mur des habitudes ne peut être transpercé que lorsqu'on est complètement et impartialement lucide, attentif négativement.

Monsieur, lorsque, soudain, vous voyez une montagne dans son immensité et sa splendeur, avec ses ombres, ses altitudes formidables et ses abîmes, qu'en faites-vous ? Vous ne pouvez rien en faire. Vous ne pouvez que regarder, n'est-ce pas ? Mais qu'arrive-t-il en général ? On jette un coup d'œil, on fait aussitôt remarquer la beauté de la montagne, et à cause de ces mots on a cessé de voir, on est déjà ailleurs. Mais si l'on regarde réellement quelque chose, la pensée se tait parce qu'on ne porte pas de jugements, on ne traduit pas cette vision en termes comparatifs. Le fait de simplement regarder est ce que j'appelle l'observation négative. Si l'on peut se voir ainsi, on constate que les habitudes inconscientes et les conditionnements sont transformés en un seul élément que l'on a pulvérisé en le comprenant directement. Ce n'est pas une assertion verbale : faites cette expérience, et vous la vérifierez vous-mêmes.

par Robert Linssen

LES DEUX LIBERTÉS

Une exploration critique pour un art de vivre : Que choisir entre faction sociale et l'action de vie

intérieure ?

par Roger Maria

Vous avez quelque chose à dire à vos semblables ? On vous écoute. Mais surtout ne demandez pas d'être écouté; encore moins d'être appelé « maître ». Semez, c'est déjà beaucoup. Ne cherchez pas à récolter. La moisson ne saurait vous appartenir. Pas plus qu'au soleil et à la pluie, dont l'apport est pourtant décisif pour les fructueuses germinations.

Voilà ce que l'on a envie de dire à Krishnamurti et à quelques autres dispensateurs de lumière de notre temps — et même du lointain passé. L'avantage, avec Krishnamurti, c'est que cette liberté d'esprit fait exactement partie de son enseignement (Je sais : Krishnamurti n'aime guère ce mot, qui ne correspond pas à ce qu'il fait. Pourtant, faute de mieux...), qu'il refuse d'avoir des disciples et de constituer une école.

Ni philosophe, ni penseur religieux, Krishnamurti ne saurait être considéré que comme l'occasion d'un éveil disponible, comme un ferment au plus secret de cette difficile préparation qu'est l'art de vivre. Il déconcerte en le faisant exprès et reste naturel comme le jour qui se lève, de façon à aider qui veut l'être sans se substituer jamais à l'effort que chacun de nous doit faire sur lui-même pour s'épanouir en toute saine réalité, alors que tant de voiles s'interposent entre nous et la vie authentique. Krishnamurti explique, depuis une quarantaine d'années, sa façon de comprendre nos problèmes. Il le fait en homme librement seul, volontairement sans attache d'organisation. On sait qu'à l'aube de sa jeunesse, toute une opération Barnum fut montée artificiellement pour faire de lui un nouveau Messie, le grand missionné du xxe siècle. Il eut le courage de balayer, sans la plus petite compromission, tout l'appareil truqué dressé pour le culte de sa personnalité et de proclamer, d'une voix douce et ferme, que dogmes, rituels et bureaucraties religieuses n'étaient propres qu'à forger de nouvelles chaînes s'ajoutant à tant d'autres déjà accablantes pour notre marche en avant, et que la secte que l'on voulait fonder autour de son nom ne serait qu'une entrave supplémentaire à la vraie libération.

Et Krishnamurti parcourut le monde jusqu'à maintenant pour dire et répéter des paroles dures et simples éclairant les voies de cette vraie libération.

Il ne prêche ni n'endoctrine : il ne demande pas que l'on s'incline devant ses messages : au terme de ses brefs exposés, il s'offre toujours aux questions de ses auditeurs; ses réponses semblent souvent prendre un biais plutôt que d'entrer dans les préoccupations de ses interlocuteurs; il tend le plus souvent à opposer une autre question à la question posée, du genre :

Mais pourquoi vous posez-vous, me posez-vous cette question ?

Et d'un mot vif, non sans humour, il détruit joyeusement, jusqu'à la racine, le mobile caché de l'interrogation, provoquant plus sûrement la réflexion utile que s'il eût apporté une réponse de style classique.

Mais Krishnamurti, s'il déploie une sorte d'offensive multiforme et très efficace pour permettre à l'homme de se libérer intérieurement, de se déconditionner par rapport aux déformations qui nous menacent surtout du fait de la vie sociale, veut ignorer qu'il appartient aux hommes, par leur action collective, d'intervenir consciemment pour se libérer aussi des aliénations qui découlent non pas de la vie sociale en tant que telle, mais de tel ou tel type de société dont l'existence ou la persistance n'est nullement fatale.

De plus, laisser penser qu'il y aurait contradiction entre la libération de soi et la libération de son pays ou de l'humanité relève d'un irréalisme qui mutile l'homme de notre époque.

C'est dans cet esprit que nous voudrions tenter de méditer comme à haute voix, en une exploration dialoguée de ce champ où se rejoignent les deux libertés, jamais séparées, jamais séparables.

Chemin faisant, nous serons amenés à confronter la pensée de Krishnamurti et divers aspects d'une recherche illimitée dont le caractère commun est que si recherche elle se veut exclusivement, elle se perd dans la spéculation intellectuelle stérile. Autrement dit, « le vent se lève, il faut tenter de vivre » (Paul Valéry), et c'est la fraîcheur même de la vie, ses exigences d'expérience indéfiniment renouvelée en elle-même, qui commandent l'intérêt que nous pouvons accorder à l'apport krishnamurtien.

(Nous aurions pu amorcer ce dialogue en partant de n'importe quelle causerie ou texte de Krishnamurti, et de n'importe quelle époque de son enseignement, car il fait preuve d'une très dynamique continuité, réserve

faite pour la coloration particulière — hindoue — de ses œuvres du début; mais nous avons préféré nous en tenir à la lecture critique de quelques dizaines de pages d'un ouvrage parmi tant d'autres, qui réunit le texte d'entretiens avec lui organisés à *Saanen en 1961 et 1962* et qui nous paraissent particulièrement stimulants.)

Ne pas chercher la sécurité

Que dit Krishnamurti ? Par exemple, ceci : « Voir les choses telles qu'elles sont libère l'esprit. »

Cette connaissance de la réalité telle qu'elle est, sans addition artificielle, est, en effet, la condition de tout comportement juste dans la vie. Mieux vaut une vérité douloureuse qu'un mensonge agréable, car il vient toujours un moment où les faits, qui sont têtus, comme a dit Lénine, prennent leur revanche et s'imposent de façon consciente, normale. Oui, la vérité en elle-même est déjà révolutionnaire (c'est le très important marxiste italien Antonio Gramsci, fondateur, avec Palmiro Togliatti, du Parti communiste italien, qui a formulé cette simple et explosive vérité et c'est à dessein que je me réfère à lui ainsi qu'à Lénine); oui, selon le propos de Krishnamurti, la vérité est l'exigence première de toute libération de l'esprit.

Krishnamurti a commencé le premier entretien de cette série en expliquant pourquoi et comment il fallait « être sérieux » :

> « *Si nous pouvons comprendre tous les événements extérieurs, non pas en détail, mais en saisissant leur totalité, en les regardant d'un œil non prévenu, sans éprouver de crainte, sans chercher une sécurité, sans nous abriter derrière nos théories préférées, nos espoirs et nos illusions, alors le mouvement intérieur acquiert une nouvelle signification. Être ce mouvement intérieur qui a compris l'extérieur, c'est cela que j'appelle être sérieux.* »

Il faudrait toute une vie pour méditer activement sur une parole aussi riche de substance. Nous sommes là devant un diamant de la pensée krishnamurtienne. Mais justement, il faut bien se garder de méditer au sens trop courant du terme sur un tel propos qui n'a rien de « contemplatif ».

« *Ne pas chercher une sécurité* », c'est aller à l'encontre de tout le courant de notre éducation qui nous voile la vision claire des choses en nous conditionnant par rapport à des nécessités qui peuvent nous être étrangères.

« *Au fond de tout cela, il y a la peur* », dit plus loin Krishnamurti. En réalité, il s'agit plus de la peur que nous fabriquent forces sociales hostiles et religions et morales correspondantes que de la peur admissible que l'on pourrait éprouver devant des manifestations redoutables. « On » veut nous faire peur. Mais nous sommes libres de dire non, de refuser notre peur à ceux qui guettent notre défaillance pour l'exploiter contre notre propre intérêt.

C'est parce que nous sommes séparés de la réalité extérieure, parce que la réalité extérieure précisément est extérieure, au lieu que nous la connaissions concrètement, au lieu que nous lui soyons comme intégré, c'est en raison de cette rupture d'équilibre, de cette rupture d'unité que nous nous sentons déchirés.

Loi sûre, toute simple, d'une richesse illimitée, « *être ce mouvement intérieur qui a compris l'extérieur* », il n'y a pas d'autre règle par laquelle faire passer le courant de sa propre vie. Il faut « *être Cela* », telle est la voie vivante, la suprême expérience. Le reste est creux, pauvre — et bavardage embrumé. La clarté de vivre tient à cette identification rigoureuse, palpable, proche comme un parfum d'été, c'est-à-dire naissant de plantes enracinées vibrant au soleil. C'est à la seconde d'or où il n'y a plus deux : cet air embaumé et moi-même, mais splendeur unique, que la vie réelle se vit à travers soi, par vous qui lisez ces lignes; et c'est possible.

Tout ce qui rompt l'unité d'être n'est que la mort au sens cadavérique du terme. Tout ce qui fait l'un sans partage accorde au suprême la splendeur d'être, en dehors de toute notion de mort vulgaire, car vie et mort ne sont que deux faces triomphantes de l'instant aigu, éternellement renouvelé, intensément intemporel.
Répétons ces neuf mots ordinaires : « *Être ce mouvement intérieur qui a compris l'extérieur* »; non pas le comprendre, mais l'être; alors il n'y a plus d'intérieur ni d'extérieur, le nœud des contradictions est tranché, la houle de vivre se déferle indéfiniment par l'océan cosmique...

... Cela dit, « *il faut tenter de vivre* » en ce monde rugueux, avec ses proches et pas seulement avec soi-même, avec les autres (— Mais toi qui dis cela, tu es aussi « l'autre » ...), dans une société donnée, à une époque nettement caractérisée, dans des rapports tissés par l'histoire non sacrée, mais transformables, — ou ce qu'alors tu ne fais pas, tu le fais pire. Donc sache ce qu'il faut savoir, deviens celui que tu dois être — avec les autres.

Ne pas chercher la sécurité

« *Ainsi, notre vrai problème est de démolir tout cela, non dans le monde extérieur, ce serait impossible, car le processus historique continue et nous ne pouvons pas empêcher les politiciens de déclencher des guerres. Il y aura probablement des guerres, si ce n'est ici, peut-être dans quelque pays pauvre et malheureux : nous ne pouvons pas les empêcher. Mais nous pouvons, je pense, démolir en nous-mêmes toutes les stupidités que la société a construites en nous. Cette destruction est un état de création. Ce qui est créateur est toujours destructeur.* »
Si nous devons détruire intérieurement « *toutes les stupidités que la société a construites en nous* » — et il faut procéder à cette joyeuse et dynamique démolition sans une seconde de retard, et même à chaque seconde qui naît et meurt — il n'y a pas de contradiction à tenter d'atteindre le mal à sa source, c'est-à-dire à travers les forces constitutives d'un certain type de société qui introduit insidieusement en nous des matériaux contraires à notre nature réelle, à notre intérêt. Par exemple (il faut toujours donner des exemples, on sort ainsi des jeux abstraits), si une société repose sur la propriété privée des biens sociaux, donc sur la course au profit, donc sur l'âpreté possessive (Toute l'œuvre de Balzac, avec quel génie, montre la destruction des êtres par « la toute-puissante pièce de cent sous » (*La Cousine Bette*). Qui a prêté attention, entre tant d'autres à ce jugement terrible, à longue portée, énoncée incidemment par Balzac dans « La duchesse de Langeais » : « La religion est le lien des principes conservateurs qui permettent aux riches de vivre tranquilles, la religion est intimement liée à la propriété » ?), comment veut-on qu'elle ne multiplie pas tout naturellement en des millions d'hommes, dès l'enfance, des notions et réflexes qu'on peut dire inhumains, créant et recréant sans cesse l'hypocrisie morale, le camouflage par les religions de la vérité nue : l'argent et le pouvoir de l'argent pèsent d'un poids énorme en définitive. Entendons-nous bien : lorsque l'argent s'identifie au travail, le mal est limité, mais lorsqu'il provient de l'exploitation du travail d'autrui et qu'il s'accumule et qu'il prend des proportions monstrueuses, les quelques hommes ou groupes

d'hommes qui ont le contrôle du système à un haut niveau ne doivent pas du tout être mis en cause parce qu'ils sont riches, facteur secondaire, mais parce qu'ils acquièrent, par la concentration des biens — de nos biens à tous — entre quelques mains, une puissance sociale démesurée. Or cette puissance n'est pas en dehors de nous et nous ne sommes pas en dehors d'elle : c'est elle qui fait, en fin de compte, qu'il y a des guerres, de la misère.

Un seul exemple, relativement récent : Cuba s'est libéré de l'emprise de la dictature non pas seulement de Batista, ce domestique soudoyé, mais des maîtres de ce domestique et de sa police : l'United Fruit, trust-roi de la canne à sucre, et plus généralement certains groupes financiers américains. Il va de soi que, lorsque ces trusts détenaient le pouvoir de fait, ils ne pouvaient s'y maintenir qu'en favorisant la diffusion dans l'esprit de chaque Cubain de tout un conditionnement psychologique et politique propre à le maintenir dans la passivité, dans l'acceptation de « l'ordre établi ». Il pouvait toujours y avoir là-bas des « krishnamurtistes » détruisant intelligemment en eux « *les stupidités que la société y avait construites* », mais ils n'ont plus à le faire, car la machine infernale à esclavagiser les gens a totalement été démolie.

Je sais, je sais ce que les beaux esprits ont l'habitude d'objecter alors :

— C'est vrai, mais ce qu'on a mis à la place ne vaut pas mieux et ce sont d'autres stupidités qu'une autre société fabrique dans les esprits.

C'est proprement... stupide.

On peut lire tous les témoignages d'hommes de toutes tendances sur Cuba avant la révolution castriste et après — seule comparaison équitable — et on ne peut qu'être frappé par les grands progrès accomplis en très peu de temps, et cela pour les neuf dixièmes de la population, pour les plus accablés par la misère, pour les plus humiliés.

Ce n'est pas dans cette revue — dont ce n'est pas l'objet — qu'il y a lieu d'entrer dans les détails sur ces questions; je cite seulement un exemple sensible à tout le monde pour montrer le solide pont qui traverse logiquement, sainement, le fleuve de la liberté entre ses deux rives dialectiques : la liberté intérieure et la liberté dans la société.

Non. « le processus historique » ne se déroule pas en dehors des hommes, en dehors de vous et de moi, en dehors de Krishnamurti lui-même, et si nous l'oublions, alors le mouvement de l'histoire se fait contre nous.

Non. il n'est pas juste de dire que « nous ne pouvons pas empêcher les politiciens de déclencher des guerres », car c'est, au contraire, une des grandes nouveautés de notre temps qu'un nombre grandissant d'hommes à travers le monde est désormais en mesure, soit spontanément, de faire de très efficaces pressions dans les périodes de crises pour empêcher les maniaques de la guerre froide, de la tension jusqu'au bord du gouffre, de nous conduire jusqu'à la catastrophe elle-même.

Là encore, un exemple, même rappelé schématiquement, vaut mieux qu'une vue générale : lors de la crise des Caraïbes, à l'automne 1962, chacun a compris que le monde a failli être entraîné dans l'apocalypse d'une guerre atomique. Le Pentagone et les services spéciaux américains y poussaient, appuyés, actionnés par les énormes intérêts financiers dont ils ne sont que les instruments. Pourtant, il n'y eut pas de guerre. Et ce retournement positif d'une situation tendue à craquer ne fut pas dû seulement à l'action convergente de trois hommes raisonnables et réalistes : le président Kennedy, Khrouchtchev et le pape Jean XXIII, mais au fait que chacun d'eux s'est trouvé devant une multitude d'informations en provenance des quatre coins du monde confirmant que les peuples ne comprenaient pas, n'approuvaient pas, rejetaient l'orientation des événements vers le conflit armé.

L'erreur serait de croire que cette pression mondiale s'est faite toute seule, « comme ça », par le simple jeu des bons sentiments. Non pas : en quelques jours furent collectés, en quelque sorte, et comme concentrés qualitativement, d'innombrables efforts obscurs additionnés dans toute la période antérieure dans chaque pays.
C'est reculer pour mieux sauter ? Au mieux, cette vue pessimiste (encore une de ces « stupidités » qu'on introduit artificiellement en nous pour nous rendre dociles aux desseins des bellicistes incorrigibles) ne peut être considérée, par tout esprit normalement constitué, que comme un stimulant :

— Vous voulez dire que certainement ils vont recommencer ? Sans aucun doute ! Mais nous aussi ! Et, s'il n'y avait qu'une chance sur cent

d'empêcher la prochaine crise mondiale de dégénérer en conflit armé, il resterait juste de ne pas s'avilir dans la résignation, de lutter pour la paix — tout en se voulant intemporel à l'instant de respirer un bouquet de jasmin ou d'entendre l'Adagio pour instruments à corde et orgue d'Albinoni ou d'offrir un jouet à un enfant.

Je « fais-de-la-politique » en m'exprimant comme je viens de le faire dans les réflexions qui précèdent ? Moi pas, mais Krishnamurti oui, lorsqu'il dit qu'« il y aura probablement des guerres... et que nous ne pourrons pas les empêcher ». Je dirai, en style familier, que « ce n'est pas moi qui ai commencé ». Ensuite que la politique ne m'intéresse pas. Si, si, je vous assure que je ne me force pas pour écrire cela. Je veux dire que ce qui m'intéresse, ce sont les hommes et leur dignité et leur liberté, et je me refuse à distinguer la mienne de la leur. N'êtes-vous pas ainsi faits, amis lecteurs, que si un homme est humilié, victime de l'injustice, vous en ressentez l'outrage ? Est-ce là de la politique ? Et si vous pouvez y faire quelque chose, avez-vous le devoir de le faire ? Et si ce qu'il faut faire ne peut l'être qu'en s'y mettant à plusieurs, allez-vous pleurnicher que c'est une atteinte à votre liberté ?
Encore une fois, d'une liberté à l'autre, la vie circule dans toute sa force exigeante et c'est très bien ainsi.

Recommencer l'opération destructrice

Encore de Krishnamurti, quelques pages plus loin :

> « *Il faut être complètement dénudé pour savoir, et les bêtises que l'homme a échafaudées au sujet de Dieu doivent être brûlées.* »

Ce propos équivaut à une fantastique et bienfaisante charge de dynamite. Si vous voulez construire un barrage, générateur de force au service de l'homme, il faut d'abord détruire l'obstacle. Comme le dit supérieurement et avec une simplicité offensive Krishnamurti dans le texte cité plus haut :

> « *Cette destruction est un état de création. Ce qui est créateur est toujours destructeur.* »

Il vient toujours un temps où, sur le plan disons intérieur aussi bien que dans la société, des accumulations de déchets empêchent tout pas en avant. Il faut donc éliminer aussi bien de vieilles institutions parasitaires que leur reflet en nous — ou le reflet en nous de ces reflets idéologiques des formes vétustes que sont des idéologies dépassées, des religions sclérosées.

Or, qu'y a-t-il de pire, dans ce bric-à-brac des choses mortes ou moribondes, qu'un dogme, une croyance ? Une connaissance scientifique, au contraire, relève d'un principe en perpétuel renouvellement, une connaissance meilleure : remplaçant, de génération en génération de savants, une connaissance qui se révèle à l'expérience, en laboratoire, comme erronée ou incomplète. C'est autre chose de savoir si les hommes de science se comportent tous, à l'égard de leur spécialité, selon cet esprit ouvert, mieux : honnêtement révolutionnaire.

Mais, avec un homme installé sur un dogme ou l'esprit barricadé dans une croyance, l'affaire est réglée : lui, il ne bouge plus, il sait. Un Louis de Broglie est capable, avec une invincible jeunesse d'esprit, lui qui sait tout dans sa discipline, de se montrer modeste et de rectifier ses théories passées, parce qu'il ne cesse de soumettre ses recherches et ses théories au crible du travail expérimental, l'esprit critique toujours en éveil. Il avance tranquillement sur la part de chemin qui lui est impartie et « passe le flambeau » aux équipes suivantes, à de jeunes chercheurs qui prolongent ses efforts. Mais les hommes qui se réfèrent à des dogmes, à des croyances sont bloqués, ce qui ne serait pas grave si, par-dessus le marché, comme le montre l'histoire de toutes les religions et sectes, ils n'entreprenaient pas de bloquer les autres, des sociétés entières par le fer et par le bûcher. si on les laisse faire.

Et c'est vrai que la première opération a accomplir pour « ne pas se laisser faire » par les forcenés du dogme et de la croyance consiste à s'examiner pour déceler en soi tout dépôt frauduleux, toute trace d'influence de ce poison paralysant. Mais attention, il y a péril, car il ne faut pas oublier que les pires inepties peuvent s'être introduites dans l'esprit sous des dehors impressionnants d'élévation spirituelle apparente, d'émotion poétique ou de grandeur d'âme. Raison de plus — revenons à Krishnamurti pour se « dénuder » complètement — strip-tease psychologique mêlé de passion et de sérénité — et se rendre ainsi tout autre, libre, transparent, disponible pour devenir adéquat à ce qui est dans sa totalité et dans son incessant mouvement. Et si l'on peut

comparer le réel-un à quelque « train d'ondes », alors la métamorphose créatrice équivaut à se sentir un récepteur tellement enrichi intérieurement qu'il ne reste plus qu'à se vérifier en émetteur. Mais, là encore, il y faut le contrôle des autres, car on peut se mystifier soi-même sur son état. Être émetteur ? Bon. Mais si personne ne reçoit ?

Quant aux « *bêtises qui doivent être brûlées* », la notion de Dieu, qui certes bat tous les records (si je puis me permettre cette expression), n'en a pas l'exclusivité. Nous vivons dans un monde qui nous impose, sans même qu'on y prenne garde, un écrasant encombrement mental dans tous les domaines (Particulièrement : conformisme social, harcelernent quotidien de la grande presse, publicité commerciale mensongère, vieilles coutumes tribales (par exemple : les grotesques enterrement « bien de chez nous »), tabous sexuels, respect du corps médical (ou des guérisseurs, sic). mauvaises habitudes alimentaires, magie puérile du vocabulaire spiritualiste, gémissements de pleureuses devant les progrès scientifiques et techniques, snobisme devant les formes d'art nouvelles (parce qu'elles sont « nouvelles »), préjugés racistes, etc.). Il faut « brûler» tout cela, tantôt d'un seul coup — cependant nous ne sommes pas ouverts qu'à la réalité, mais aussi « à tous les vents » —, tantôt à petit feu, car la tendance à « l'échafaudage des bêtises » est d'une puissance extraordinaire. Autrement dit, ça recommence. Alors, il faut continuellement recommencer l'opération destructrice, armé de hardiesse, avec une patience souriante, disons même : à chaque seconde qui passe.

Et si les choses sérieuses se faisaient pour ainsi dire seconde après seconde, sans fin ? Et s'il n'y avait rien de décourageant dans cet incessant mouvement ? N'est-ce pas plutôt exaltant ?

LE « MOI »

Se pencher sur soi-même : que cela signifie-t-il ?

par Van Geirt

> « Communiquer l'un avec l'autre, même si l'on se connaît très bien, est extrêmement difficile. Nous voici ici; vous ne me connaissez pas, et je ne vous connais pas. Nous parlons à des niveaux différents. Je puis employer des mots qui ont pour vous un sens différent du mien. »

C'est, pour Krishnamurti, la raison essentielle des maux journaliers de l'existence, de la plus simple à la plus élaborée des valeurs humaines connues et/ou reconnues comme telles. Elle tient de l'absence totale de la connaissance raisonnable du « moi ». Or, c'est précisément cette inexpérience qui justifie, de la part du philosophe, ce second avertissement, à savoir :

> « Qu'entendez-vous lorsque vous employez le mot « moi-même » (myself) ? Étant donné qu'il y a de nombreux « moi », en vous, en changement perpétuel, existe-t-il un « moi » permanent ? C'est l'entité multiple, le paquet de « mémoires » qui doit être compris et non l'apparente entité unique qui s'intitule le « moi ». Ce n'est qu'en comprenant le processus dans sa totalité, que la pensée ainsi rendue correcte, ouvre la porte à l'Éternel. »

Le bilan de cette trame mentale amenant logiquement l'être à

> « cet art de vivre consistant à mettre une fin au processus du « moi »,

dit encore Krishnamurti, sommant ainsi sa pensée.
Et, si chez ce dernier, on trouve plus qu'auprès de n'importe quel autre philosophe une quête aussi assidue de vérité acceptable en philosophie moderne qu'en ami de la sagesse, cela est dû primordialement au choc profond causé par le décès de son frère Nityananda, à la fin de 1925. Résumant ainsi son état d'âme en cette époque décisive, Krishnamurti écrit :

> « Je souffris, mais je commençais à me délivrer de tout ce qui me limitait, jusqu'à ce qu'enfin je m'unis au Bien-Aimé, j'entrai dans l'océan de libération et l'établis au dedans de moi. »

Sur la révolution du « Moi »

Krishnamurti assure que le mécanisme du « moi » est un « changement perpétuel » impliquant de par ce fait le phénomène cyclique qu'il faut approfondir, par conséquent, dans une première phase ? En prenant comme point de départ, le « moi » conscient, ce dernier engendrant les frayeurs primaires, la hantise de la sécurité, nous abordons d'autorité ce que Krishnamurti appelle le « processus du moi » (I process) le qualifiant « d'auto-actif »,

> « Vous voyez, dit-il, quelque chose qui vous attire, vous le désirez et vous le possédez. Ainsi se trouve établi ce processus de perception, désir et acquisition. Ce processus se maintient de lui-même indéfiniment. Il est auto-actif, La flamme se maintient elle-même par sa propre chaleur, et la chaleur elle-même est la flamme (cf. *Krishnamurti et le « moi » tibétain*).

Exactement de la même manière le moi se maintient lui-même par le besoin, les tendances et l'ignorance. » Le « soi » venant, cycliquement, impressionner le « moi » suggérant sans aucun doute que la conscience du « soi-en-sa-qualité-de-« moi » survient dès cet instant pareil à un tourbillon éphémère, auto-créateur et auto-sustentateur. Mais créant également entre le sujet et le milieu une apparition simultanée dans le sens du « moi » et la notion d'un non-moi conçu comme opposant à ce moi. René Fouéré, dans son ouvrage « *Krishnamurti ou la révolution du réel* » explique ainsi cette étape dans le processus du moi chez Krishnamurti.

> Supposons que je me torde le pied à tel point qu'il va en résulter une entorse. Tout d'abord, je ressens une douleur violente. Cette douleur, née de surtensions musculaires va engendrer elle-même de nouvelles surtensions, dues à des causes externes, et génératrices de douleurs, vont succéder des surtensions d'origine interne qui, créées par cette douleur, la perpétuent. Ainsi une sorte de circuit va s'instituer entre surtensions musculaires et douleurs. Les unes faisant surgir l'autre, et réciproquement. Au départ la douleur avait une cause objective, indépendante du sujet en ce sens qu'elle supposait des rapports entre ce sujet et un milieu, qu'elle ne s'expliquait pas sans l'intervention de ce milieu. Elle est résultat d'une déformation anormale infligée à la musculature du pied par un mouvement malheureux sur un profil inspiré

> par le milieu. Mais à partir du moment où la douleur surgit et devient fulgurante, on voit apparaître un état de choses qui se maintient de lui-même, qui ne cesse de renaître de ses propres conséquences. La douleur devient la cause même des états qui la produisent. C'est-à-dire qu'à travers les sur-tensions musculaires qu'elle entraîne, elle devient sa propre cause. Dès lors elle n'a plus de cause distincte, n'étant plus causée par rien d'autre qu'elle-même. On chercherait vainement hors d'elle une cause qui, dotée d'une existence propre et autonome, serait responsable de sa perpétration.

Ainsi, bien que la douleur envisagée soit un fait, elle n'en est pas moins une illusion, en ce sens qu'elle n'a pas de fondement réel, pas de cause véritable, permanente, extérieure à elle-même. Elle crée, à chaque instant, sa propre continuité, sa propre durée. Et M. Fouéré de continuer sur plusieurs pages encore l'explication imagée certes, de la relation sujet-milieu, auto-création, moi-soi. Par trop imagée cette présentation de l'écrivain peut entraîner une mécompréhension des relations profondes entre le moi « connu » et le moi « profond ».

Sur Krishnamurti et le « moi » tibétain

C'est pour cela que je préfère l'approche similaire à prime abord du « moi » krishnamurtien et du « moi » bouddhiste. L'« awareness » (lucidité) des bouddhistes tibétains et la « vue juste » de Krishnamurti incitent à pousser, plus loin encore, les similitudes entre les « ego » cités ici. « Personne n'accomplit l'action, personne n'en goûte les fruits, seule la succession des actes et de leurs fruits tourne en une ronde continuelle, tout comme la ronde de l'arbre et de la graine, sans que nul ne puisse dire où elle a commencé. Ceux qui ne discernent pas cet enchaînement croient à l'existence d'un « ego » révèlent les textes Mahâyânistes et Hinâyânistes, lorsqu'il s'agit d'infirmer l'hypothèse du « moi », du moins telle que nous la concevons. Les livres tibétains expriment ainsi la même pensée, dans un autre vocabulaire, que Krishnamurti. On trouve également dans ces livres, la théorie cyclique du « moi », comparant ce dernier à une flamme.

> « Si nous regardons distraitement une flamme de bougie située dans une pièce privée de courant d'air, nous aurons l'impression de voir une forme brillante, immobile, continue.

> Or, nous savons fort bien que la flamme n'est pas immobile. Elle se recrée à chaque instant. Elle est dans un flux continuel. Elle s'alimente des milliards de molécules qui fondent et se consument en se combinant à l'oxygène de l'air et donnent la chaleur à la flamme. La notion que nous avons d'une apparente immobilité de la flamme provient essentiellement de notre inattention. Le « moi » est semblable à cette flamme. C'est par ignorance et absence de vue juste, que nous avons de notre soi-conscience et de nos pensées une vue continue. Ce sentiment de continuité nous incite à nous considérer comme une « entité » toujours identique à elle-même. La réalité est autre. Notre « moi » n'est que révolution. »

Sur la dualité du « moi »

Le moi étant révolution permanente, par conséquent en opposition constante, cela étant d'ailleurs la base des grands conflits intérieurs qui régit l'être, Krishnamurti dit encore :

> « Quand vous avez peur, vous cherchez le courage et ce courage, nous l'appelons vertu, mais que faites-vous en réalité ? Vous fuyez la peur. Vous essayez de recouvrir la peur d'une autre idée, que vous appelez courage; vous pouvez le faire momentanément, mais la peur continue d'exister et se manifestera sous d'autres formes; tandis que si vous essayez de comprendre la cause fondamentale de la peur, l'esprit n'est plus captif du conflit entre les opposés. »

La conscience de soi crée la dualité et vous avez ainsi la conscience cosmique et la conscience individuelle, toutes deux étant des conceptions fausses qui surgissent à l'intérieur des limitations de l'individualité. Il résulte de cela une constante bataille entre les deux parties du même centre. La partie personnelle demande à la partie universelle pourquoi elle a créé la misère, l'injustice, la douleur. De cela résultent des spéculations sans fin au sujet du comment, du pourquoi, de la cause et de la finalité, qui n'auront jamais de réponse parce qu 'elles partent d'un faux raisonnement. Où se trouve donc ce « moi » parfait que prônent certains anciens, il faut pour approcher cet idéal abstrait, hormis la flagrante dualité du « moi », que l'être parvienne à cerner la

terminologie de son « moi », prenant par exemple, la réalité qu'il n'est lui-même que devant un autre, et que sans ce dernier, le « lui-même » disparaît. C'est aimer et être aimer. C'est concevoir et être conçu. Autant de divisibles et d'indivisibles. C'est, qualitativement une impasse, l'un détruisant l'autre. En imposant à autrui son « moi », il n'est plus « sien », mais « leurs », perdant ainsi sa particularité propre, à savoir, le sentiment profond qui l'avait entraîné. Et c'est sans aucun doute la contradiction impérieuse du moi krishnamurtien. Pascal disait du moi qu'il était « haïssable », Suivant sa ligne de pensée, il était donc nuisible, destructible. Or, le fait de vouloir le détruire, ce « moi haïssable » ne peut que le renforcer. A force de n'en plus vouloir, de bâtir nombre d'éléments pour sa destruction, l'existence de ce moi est solidifiée. C'est un faux problème du choix.

Sur la fuite du « moi »

Dualité, choix, surtout ignorance du « moi » peut être la clé et la conclusion du « moi » krishnamurtien, bien que selon sa propre philosophie, le phénomène de révolution interdit un début et une fin, si ce n'est arbitraire, au cycle du « moi ». Face aux contradictions permanentes du « moi », l'individu est entraîné dans une souffrance métaphysique qu'il veut fuir afin de retrouver une sérénité de l'âme, même passagère. Reste à savoir si cette souffrance sera assez forte pour qu'éclate l'ignorance dont nous parlions précédemment.

> « La souffrance n'est pas autre chose que cette haute et intense clarté de la pensée et l'émotion, qui vous force à reconnaître les choses telles qu'elles sont ».

Or, l'homme n'aimant pas souffrir, son « moi » repousse cette alternative, mieux, cette solution de vérité nue. Il fera tout ce qui est acceptable en son âme pour s'évader de cette condition. M. Fouéré, définit quelques-unes de ces réactions... humaines !

Recherche du réconfort : on prend plaisir à inventorier les appuis qui subsistent ou l'on se complaît dans l'évocation des fastes du passé. *Repliement sur soi* : on ne veut plus renouveler l'expérience douloureuse, rencontrer la ou les personnes qui ont lésé. Cette dernière attitude conduit éventuellement à la répulsion, à la haine : dans ce dernier cas, l'état de creux consécutif à la souffrance se transforme en exaltation agressive.

Recherche d'un autre terrain d'affirmation : d'une nouvelle méthode ou spécialisation. *Dépréciation de l'être qui fait souffrir* : l'exemple courant de l'amant qui dit : elle est partie, elle ne méritait pas que je m'y intéresse. *Rationalisation* : Il se dit que c'est dans la nature des choses, que cela devait arriver (fatalisme).
Mise en œuvre d'une discipline quelconque pour acquérir fermeté de caractère, impassibilité.

Que faut-il dire de ces réactions on ne peut plus humaines que chacun a souvenir d'avoir péniblement traversées. Évasion, bien sûr. Lâcheté, peut-être. Refus inconscient de faire face à la douleur, à la souffrance morale. Refus de se suffire. Mais c'est là notre quotidien.

> « Nous avons dit que sans connaissance de soi, aucun problème humain ne peut être résolu de façon permanente. Peu d'entre nous sont disposés à entrer complètement dans un problème et à appréhender le mouvement de leur pensée, de leurs sentiments et de leurs actions comme un tout intégral : la plupart d'entre nous veulent une réponse immédiate, sans comprendre en son entier le processus de nous-même »

conclut Krishnamurti.

> « Me comprendre moi-même est d'une importance primordiale, parce que je ne peux comprendre aucun problème humain sans comprendre l'instrument qui observe, l'instrument qui perçoit, qui examine. Si je ne me connais pas, je n'ai aucune base pour penser; et me connaître n'est pas le résultat d'une spécialisation, du fait que je deviens un expert en connaissance de soi, ce qui, au contraire, m'empêche de me connaître. Car le moi est désir, il est vivant, toujours en mouvement, il n'a pas de repos, il subit constamment des changements; et pour comprendre le désir vous ne pouvez pas avoir un plan d'action. »

Sur le « moi » d'un tout-le-monde

J'avoue, au fil de cet article, découvrir une vision du « moi » positive, constructive. Philosophes du monde et de tout temps ont des explications négatives, quand ce n'est pas destructives du « moi », de l'ego, de 1'I (je-moi). Inutile bien sûr ici de mentionner l'affectif « moi-je » qui n'est que le reflet du « soi-conscient », du « moi-connu », du « moi-connais ». Or, Krishnamurti ouvre ici un véritable dialogue intérieur, à la merci de sa conscience entre le « moi » et le « moi », l'être et le paraître. Je, donc je suis. Absurdité shakespearienne tronquée afin de mieux définir le dialogue entre le « moi-intérieur », caché et le « moi-extérieur » apparemment découvert, visible à l'âme nue. Qui est « moi » ? La flamme ou l'entorse. La douleur ou l'absence de douleur. Ce masochisme de l'âme, cette torture de « soi », ce tunnel effrayant de l'obscure vérité. Dans un monde où le temps-vitesse régit l'être, peu sont ceux qui croient bon de se pencher, une seconde durant sur l'intérieur. « Je me connais ! » Mais Krishnamurti pose le problème entre la connaissance et le savoir de « moi ». Qui et quoi dicte les réactions et les actions d'autrui à votre endroit si ce n'est trop souvent une parfaite ignorance de votre « moi » profond.

Fenêtre grande ouverte sur le monde intérieur, le « moi » consciemment inconscient dicte chacun des actes apparemment incontrôlables. Notre rationalisme, notre terminologie contradictoire veut que nous lui trouvions des excuses, sortes de pis-aller du genre : c'est l'instinct... l'intuition... le pressentiment, là où l'explication est si simple. Incapables de connaître le « moi » des autres, nous nous enferrons à simuler, fantômatiser, échafauder, mille rapports faussés à la base. Et cela uniquement à cause de cette obstination qui se veut de prendre ses irréalités psychologiques pour des vérités absolues. Qui, caucasien, n'a pas ressenti cette gêne incontrôlable à l'endroit de l'hindou, de l'asiatique ? Cette impression de « moi » mis à nu par une force supérieure, par une perceptivité innée dont ils semblent dotés. Le « moi » krishnamurtien est une porte ouverte sur la communication entre les êtres. De ces portes, qui font peur car elles ouvrent sur la vérité. De ces vérités que les siècles nous ont appris à ne plus vouloir voir.

par Van Geirt

LA NOTION DU TEMPS CHEZ KRISHNAMURTI

Cet article réclame beaucoup d'attention dans la lecture. Mais ceux qui s'y engageront ne le regretteront pas.

par Hervé Volkman

L'auteur de ces lignes fera d'entrée un aveu, au risque de surprendre, voire d'indigner : il ne prétend nullement rassembler, d'une manière plus ou moins conventionnelle, les éléments de la pensée de Krishnamurti, autour d'un thème qu'il aurait privilégié pour une raison ou pour une autre; ce qui revient à dire qu'il ne prétend pas « comprendre » celle-ci, ni *a fortiori* la faire « comprendre », pour une bonne raison : A savoir qu'il n'y a pas de « *pensée* » de Krishnamurti; voilà un considérant que le « maître » (qui n'en est pas un et s'y refuse toujours absolument) n'a pas cessé un instant de livrer à tous ses commentateurs, c'est-à-dire les ennemis de sa parole ainsi qu'il aime à le laisser entendre.

Toute tentative de « comprendre », au sens de « rassembler les éléments de », est sans prise sur ce qui ne relève en rien d'un système d'interprétation; une pensée communicative et pouvant se communiquer implique une composition en éléments séparables au gré de l'analyse, telle que, par un effort de l'imagination, on puisse en recomposer, au moins l'enchaînement combinatoire. Cela ne semble pas être le cas du message de Krishnamurti.

Certes, ne serait-ce que parce que le message en question est véhiculé par des mots, il est parfaitement possible de détecter çà et là des entités pivotales, telles que « ego », « liberté », « révolution », « psychologie », « conscience », et aussitôt de s'en emparer à la manière des philosophes pour en faire autant de problématiques, combinées ou non. Car il est clair que ces problèmes philosophiques sont les mots eux-mêmes et inversement. C'est ainsi qu'il m'eût été facile puisque mon rôle est ici d'en parler, d'entreprendre l'interprétation des notions et de leur enchaînement, ainsi qu'éventuellement de soumettre laquelle interprétation à une comparaison avec tel ou tel système interprétatif. Mais pour peu que celui-ci fût le mien, je n'eusse gagné selon Krishnamurti lui-même, que son renforcement et sa confirmation; je ne serais venu à lui que pour mieux retourner à ma « pensée », c'est-à-dire ma non-pensée.

Pour autant que cette perspective, si bien dénoncée dans la « Fausse conscience » de Joseph Gabel, ait été de moi rejetée, je n'en refuse pas moins le principe de l'adhésion pure et simple, celle que la musique des langues très anciennes, et l'assurance des gestes premiers qu'elles contiennent, rendit autrefois moins dangereuse. Mais quelle est donc cette alternative ? Apparemment et toujours selon Krishnamurti lui-même, la critique radicale de l'interprétation qui n'est jamais qu'une projection idéaliste, le refus catégorique d'une perception partielle se caractérisant par le dédoublement de celui qui écoute et de celui qui le regarde, « de la pensée et du penseur », ne peut avoir pour effet que le néant de l'esprit, ou le presque néant, cette sorte de passivité amoureuse, amoureuse du vrai, du réel, de l'être et du tout. Au bord d'un abîme d'anéantissement, le désir total d'un esprit fait un de connaître le tout, ou soi-même dans l'Un, est le but recherché. C'est dit-on, dit-il, dans ce temps, que pénètre en toi qui m'écoute le message que j'ai à te transmettre et qui n'est rien moins que toi-même; rien de plus également. A savoir qu'il n'y a pas davantage de message en soi.

Pas de pensée, encore moins de système, pas d'idéologie ni d'interprétation, pas même un message. Ce que j'ai à te dire ne peut s'énoncer autrement que ce que je te dis, car cela ne supporte aucune de ces références qui toutes sont confondantes. Ce que j'ai à te dire c'est moi-même et toi-même dans l'élan de mon amour. Ce que dit Krishnamurti n'est donc pas une chose, un objet que l'on peut se transmettre comme un ballon de rugby ou un sac de billes, ensemble ou en morceaux. C'est un message d'amour personnel et impersonnel, de moi à toi et de moi-dieu à toi-dieu.

Le dernier homme

Un monolithe total. Cela dit, il ne me reste plus qu'à clore mon discours et toi lecteur, entreprendre la lecture d'un article suivant; au mieux je perfectionne ma paraphrase de Krishnamurti, et si bien que je deviens Krishnamurti lui-même, c'est-à-dire bien mieux que n'importe quel disciple, ainsi qu'il le souhaite. L'esprit amoureux de l'Être dans la délicieuse proximité du néant, cela s'appelle, plus communément, la foi, le credo. Et si je n'ai que mon credo à te dire, lecteur, tu lis Krishnamurti pour la seconde fois, ce qui du reste n'est peut-être pas inutile, bien que tu sois venu te perdre ici avec d'autres motivations.

Deuxième acte. Toutes réflexions faites, je n'ai pas décidé de me taire encore. Je repousse ma foi pour un temps, laissant à mon esprit l'ultime privilège de décrypter le monolithe avant de se mourir à lui-même, de saisir l'identité d'un tel propos dans l'élan fulgurant du dernier homme. Au moins, tant qu'à penser, me serai-je placé dans la meilleure perspective, la plus fragile et la plus risquée, à savoir exactement ce qu'entend l'auteur de l'« Être et le Néant », dans l'ultime projection du temps, le présent, cet hors-le-temps. Et comment saisir le message unique dans son unicité, l'être même de « ce qui est, est », si ce n'est au soleil de midi, au centre de l'épilepsie nietzchéenne, quand fond la neige du savoir ?

Qu'on me pardonne s'il subsiste ici ou là, les croûtes d'une pensée, temporelle par définition. Pour mon compte, je me suis déjà pardonné : quiconque choisit de s'exprimer au gré des mots (ces choses de nos langues mortes) et s'éloigne aussi bien de la pulsion première en formules rythmées, tel qu'en l'araméen, quiconque se piège ainsi au creux du langage, aussi inhumain que la société est séparée des hommes, ne peut attendre autre chose que l'adhésion servile, ou l'interprétation sourde. Seul le cri est d'amour seul le dernier homme, celui qui n'est pas dans cette salle de conférences, mais déjà s'est assis au sommet de la montagne (mais qui peut dire où est Krishnamurti ?), peut prétendre percer mon cœur à le rendre dieu. En quittant la note unique, celle qui transperce la terre et les hommes du cri de l'être, puis en quittant l'essence de la psalmodie hindoue, qui n'est que l'écho de ce cri, Krishnamurti s'est retrouvé, après avoir été choisi, au plus loin des fondements, des voix profondes, et comme saisi dans une forêt de paravents : la pensée occidentale du vingtième siècle. C'est en elle qu'il tente de s'exprimer, avec le souvenir de la source, le seul qu'il tolère en lui-même. Mais toi qui t'exprime dans cette forêt de paravents, n'as-tu pas peur de devenir paravent toi-même ? Oh ! blasphème à moins que ne surgisse hors de ta parole, un autre dieu. Eh bien, je suis celui-là; et ce lecteur qui m'accompagne ...

L'ambiguïté de sa position

Le blasphème sera donc notre mode d'appréhension de la parole de Krishnamurti. INÉVITABLEMENT. La tautologie que constitue son message doit donc être exposée en tant que telle, soit en tant qu'elle ne permet aucune alternative, ne supporte aucune contradiction, excepté ce qui peut appréhender la tautologie, ce qui est plus que Dieu lui-même :

Moi, le devenir de l'homme, l'homme en devenir, le dernier homme. Toi aussi, lecteur, tu es ce dernier homme. Et ce qu'elle exclut s'en trouvera radicalement valorisé, à savoir le TEMPS, mais plus que la temporalité, le devenir.

Le principe de toute tautologie, le principe d'Identité (ce qui est, est; ce qui n'est pas, n'est pas), exprime et situe l'intemporalité, tout ce qui se trouve hors de la durée de l'illusion que constitue, selon le détenteur d'une temporalité qu'il veut éterniser, le devenir. L'intemporalité, le trans-historique et autres formes de l'autorité d'être sont à la fois le point commun et la meilleure arme décelable dans toutes les expressions de tous les pouvoirs. La meilleure arme en effet puisqu'elle use de ce qu'Heidegger désigne comme l'angoisse métaphysique, l'expérience de l'Être, de l'intemporel et qui peut, aussi bien, être compris comme l'énergie vitale elle-même, sous les formes du Premier Désir. Et non seulement elle use de cette expérience, mais encore la nie en tant que telle. Il ne peut y avoir, nous dit Krishnamurti, d'expérience de Dieu, ou de l'Être, puisqu'un appel à celle-ci est un appel à la mémoire et pour autant un appel à la pensée et à la durée. Comme on le voit et comme le dit la chanson : « Pourquoi brûle la maison ? Parce qu'on y a mis le feu; pourquoi y a-t-on mis le feu ? Parce qu'on avait bu; pourquoi avait-on bu ? Parce qu'on avait chaud; pourquoi avait-on chaud ? Parce que la maison brûlait », etc. Ainsi fonctionne la tautologie de l'Être : pas d'expérience de l'Être, parce que l'Être est et n'est pas susceptible de temps; pas temporalité qui ne soit illusoire, pour la même raison : la raison d'Être au sens supérieur du terme. Ce serpent qui se mord la queue, c'est l'anneau passé par les prêtres dans le nez de l'humanité pour en canaliser les désirs dans les ornières du pouvoir, temporel par définition. Il est curieux de remarquer que Krishnamurti, pour être moins agressif que nous sur cet état de fait, n'en a pas moins tenu des propos tout à fait identiques. La critique des religions, de leurs prêtres comme de leurs disciples, n'a pas chez lui d'autre sens. On pressent là l'ombre d'une contradiction, qu'il faut soit dissiper, soit déterminer avec davantage de précision.

A priori, elle se présente comme suit : le caractère illusoire de la temporalité et l'expérience que tout individu peut en faire est utilisée par les prêtres et les hommes du pouvoir, soit les détenants de et dans une temporalité, pour satisfaire, aux dépens des autres, leur soif de domination. Il y a contradiction à partir du moment où l'on admet l'existence objective d'un rapport de domination d'homme à homme. Or,

il semble bien que Krishnamurti ne songe pas à nier celui-ci sans quoi il n'entreprendrait pas d'aider tout un chacun à se défaire de l'instinct du même nom qui paralyse sa connaissance de l'Être. En d'autres termes, s'il peut y avoir une libération, c'est qu'il y a une aliénation, un esclavage. A ce niveau, une réponse est possible. Il peut en effet être dit : Ce n'est pas l'autre qui constitue l'obstacle de ta liberté, c'est toi-même : les forces qui sont en toi et assiègent ta conscience sont ton vrai et ton seul ennemi. L'homme est un ennemi pour l'homme en ceci que tu es ton maître et ton esclave, ton bourreau et ta victime, ainsi que ton prochain : et seule la résorption de cette dualité, le dépassement du moi-je, constitue une révolution radicale. Mais dans ce cas, que fait-on des prêtres ? Il semble que Krishnamurti à la fois nie et affirme la répartition collective, à l'échelle de la société, des rapports de domination. Il l'affirme quand il fait la critique des religions et, en agissant pour, annonce une ère de libération (mais les prêtres font de même); il la nie en assurant que tout projet collectif est fondé sur une temporalité et donc, comme tel, est condamné.

Ambiguïté suffisamment importante pour lui attirer les foudres des pouvoirs temporels qui ont vu le jour au gré d'un projet et d'une idéologie de libération collectifs d'une part, ainsi que les véhémentes protestations des prêtres en question d'autre part; qu'on se rappelle le machiavélisme mis en œuvre en Argentine, au moment du long séjour que fit Krishnamurti en Amérique du Sud, tant de la part des communautés chrétiennes et surtout catholique, que de celle, même, de la communauté israélite; cependant qu'il pouvait passer, ici ou là, pour un agitateur politique, voire un provocateur, déguisé en prophète.

Révolution psychologique ou collective

Tout cela nous conduit vers une question d'ordre plus général encore; et nous voulons que ce soit une question, de celles précisément qui font au philosophe Heidegger s'interroger le langage, bien plus qu'une problématique axée sur l'archétype, temps, espace, liberté ou autre. Il y a, dans la parole de Krishnamurti, quelque chose qui vibre juste et précisément évoque l'expérience de l'intemporalité, quelque chose qui n'est loin ni des voix profondes de Nietzsche, ni, pour clore ces références, du désir de l'homme. La matière même de celui-ci est tissée d'éternité ainsi que les plus hauts sentiments; la connaissance la plus fine, le voyage le plus risqué aux limites du conscient et de l'inconscient, s'exercent en bordure de la durée, là où la mort cesse d'être un problème.

Et cependant le désir de l'homme implique une satisfaction, ou plutôt une réalisation, donc une durée, un temps, un devenir, celui de l'homme réalisé dans ce désir; c'est la mise au monde d'un homme nouveau.

Personne ne peut affirmer que dans la pensée de ceux qui, par excellence, ont misé sur l'histoire, par exemple les matérialistes marxistes, il n'y ait, dans l'élan d'une construction aux apparences les plus scientifiques, le ferment d'une intuition fondée, précisément, dans l'a-historicité. Ce que Freud et Lacan, Marx une telle certitude dans le devenir de l'humanité qu'il faut se demander si elle pourrait voir le jour autrement que dans une conviction inspirée hors de l'expérience directement historique; à moins que — c'est la tautologie matérialiste — on affirme que toute expérience soit directement historique, *a priori*. Inversement, Jésus se bat contre les docteurs juifs et prêche en araméen, la langue du peuple, la révolte contre leur pouvoir, et sa collusion au pouvoir d'occupation. Entre autres. Certes au nom de la révolution « in anima », mais d'une façon si bien située dans l'histoire que la peine de mort est requise.

Il n'est pas si simple en effet d'opposer l'histoire à l'éternité, la révolution psychologique à la révolution collective. C'est au prix de la plus grande confusion que l'on interprète la parole de Krishnamurti comme une invite à la révolution dans et par le moi — sans indication de dépassement —, transcription de la fameuse « révolution psychologique » qui fit et fait encore les titres des hebdomadaires plus ou moins à sensation. Il a fallu qu'en Occident, dans l'énorme mouvement suicidaire qui sépare une fois pour toutes la chose de son contraire, l'on mette la psychologie (étymologiquement discours sur le fonctionnement de l'esprit) du côté de l'individu et par opposition (définitivement) au collectif humain unitairement compris. Il n'en est pas moins vrai que la parole du « maître », pour autant qu'elle n'ait jamais contenu dans son inspiration un tel exclusif, est de venue presque aussitôt jaillie, la prisonnière de cette opposition dont il fait montrer, et dont il montre, combien elle est facilement mensongère et ce qu'elle rapporte à la résignation, voire la lâcheté ou l'intérêt de la domination.

De fait, c'est au gré d'une opposition, dans les mœurs depuis plusieurs siècles et en tout cas le XVIe pour l'Europe occidentale, qui divise l'homme en sujet et en individu, en citoyen et en homme privé, voire en matière et en esprit, que la religion, devenue sœur du pouvoir, distribue d'une main ce qu'elle retire de l'autre, accorde à l'individu ce dont elle

prive le sujet. Que les prêtres menteurs prétendent nier l'existence de l'homme matière, chair et désir, pour se consacrer tout entiers à la réalité exclusive du cœur et de l'esprit dans la pratique de l'amour universel, on les voit aussitôt compromis et confondus dans la réalité du même sujet et de la même matière, dominant d'autant mieux ici ceux dont ils attirent ailleurs l'attention. Telle est la vertu hypnotique de la religion dénoncée par Krishnamurti, l'opium en question. Cependant qu'il n'est pas non plus étonnant que, tout en raillant les travers des prêtres et détournant de leur malveillance, il soit pris, de par le langage même, dans une logique qui s'apparente aux mêmes confusions; seule peut-être l'innocence du désir constitue-t-elle le champ d'expérience qui porte chacun à la fois hors et au fond de lui-même, hors et au fond du temps.

Telle personne qui venait lui faire ses adieux, me raconte comment, soudainement prise dans le vertige d'un regard d'amour venu d'outre-temps, elle perd la conscience du moi dans une longue période de sanglots, de néant puis d'innocence.
Sans doute est-il vrai que dans le cri qui précède le SENS rationnellement compris, dans la sensualité même de la parole de Krishnamurti, de telles oppositions et les erreurs éternellement répétées auxquelles elles conduisent, n'effleurent pas l'homme qui parle; mais les temps sont passés où la parole est pure, précisément, du pouvoir, et le langage est plus fort, hélas, que celui qui en use. Sans doute est-il vrai qu'en dénonçant l'oubli, l'obscurité, les entraves de la liberté et de l'amour dans le cœur de l'individu, Krishnamurti n'entende nullement par là détourner les consciences d'une mutation collective dans les rapports sociaux et quotidiens et au gré d'un devenir historique; il est absurde même de penser qu'il introduise une relation de cause à effet (donc de durée des effets) entre une mutation psychologique individuelle et une révolution collective de l'humanité; cependant c'est bien ainsi qu'il est, pour l'essentiel, compris, à de rares exceptions près.

La quête du possible

Car l'Histoire est l'obsession de l'Occident, bloqué dans son histoire. Comme le MOI. Comme l'État. Et de cela Krishnamurti a l'intuition d'une délivrance possible, non par le rejet pur et simple — le moi est une illusion, il n'y a pas d'histoire —, mais souvent au gré d'une intelligence dialectique. Miser sur l'histoire, s'en remettre à une révolution collective, cela peut être en effet s'oublier davantage soi-même de la pire façon, s'enfoncer encore dans l'obscurité. La nier purement et simplement, c'est

s'installer sous le joug du pouvoir, quel qu'il soit. L'histoire ne doit pas davantage être rejetée qu'érigée en absolu. Considérée comme un avatar de l'être, elle doit être assumée avec l'élan conjugué du dépassement du moi vers le soi. L'inconscient n'est peut-être autre chose que l'entrave au devenir et à la conscience totalisante et doit en tout cas être inventorié comme tel. Et tel est, sans doute, le sens de cette disponibilité cultivée de l'esprit, qui veut envisager tous les sens et le sens. Il n'y a jamais chez Krishnamurti l'affirmation brutale de l'éternel, par exemple sous la forme d'une illumination ou de la divine inspiration; mais seulement la quête du possible et du simple, étant bien entendu que ce simple n'est pas révélé; il EST, hors de toi et en toi.

Cependant, pour autant qu'on saisisse cet élan du moi vers le Soi, et qu'on ait accepté avec lui de partir de l'un, c'est-à-dire l'expérience vécue, pour connaître dans l'autre, c'est-à-dire « en » conscience, on n'échappe pas en dernier ressort à une condamnation persistante de la durée, sorte de résidu de toute cette dialectique. Comme si tout, et Krishnamurti le rappelle très exactement, devait être cherché dans l'instant, et non dans un alluvionnement de l'expérience, fécondant la conscience. La folie de Nietzsche, l'extase d'autant de mystiques, le niveau atomique de la conscience selon Timothy_Leary et d'une façon générale tout ce qui permet l'état d'exception dans le fonctionnement de la pensée, en favorisant l'événement, maladie, folie, souffrance, prière, anéantissement, permettent d'apprécier les joyaux engendrés par l'intemporanéité, le subit, l'instant éternel. Mais l'exclusive sur cette forme de conscience, aux dépens de celle que féconde l'expérience et l'histoire, renvoie précisément à l'individu sans possibilité d'aucun secours. Et seule la parole du prophète, pour autant qu'elle implique l'éclosion immédiate de la conscience du disciple, trouve à se glisser dans cette absence de temps. On nous dit que Krishnamurti n'offre aucune pensée constituée, aucun système et que seul en dernier, ressort, le rapport direct à sa parole est fécondant. Mais cela même exclut l'éventualité d'une semence qui germerait lentement confrontée à l'histoire quotidienne.

Faut-il alors se rappeler Daumal et réintroduire avec lui l'historicité même des élans mystiques de l'humanité, qui accompagnent la genèse des civilisations. N'y a-t-il pas dans sa façon d'envisager ces pulsions premières, ces réveils éphémères — mais collectifs — de la conscience, à la fois l'histoire et la non-histoire, sous la forme de l'éternel retour ? Cette dialectique combinée du devenir et de l'éternel retour, de l'aigle et

du serpent, n'a pas, non plus chez Nietzsche, les formes d'une insoluble contradiction. Chez Marx même, l'idée d'une première harmonie n'est pas absente, et plus encore chez Engels, ce n'est pas un hasard si la question de « l'aliénation naturelle » est ce qui préoccupe — et divise — le plus les épigones marxistes. Il semble cependant qu'il ait fallu Daumal et les siens pour réintroduire, avant de la relativiser, la notion d'histoire, autrement qu'en nous précipitant dans l'abîme du matérialisme vulgaire. Comme s'il fallait comprendre que l'homme, périodiquement s'éveille, se souvient, se tend, construit, puis à nouveau, presque aussitôt, se rendort, remet les choses à l'envers, réintroduit les confortables et abjectes séparations de l'être et du devenir, du moi et de l'autre. Cette vision de l'élan connaissant, qui toujours se tue lui-même dans l'érection d'un pouvoir religieux, quand bien même depuis Hegel cette religion serait d'État et de l'État, pour à la fin renaître encore, cette histoire en spirale dont on peut préférer voir la composante circulaire plutôt que celle linéaire ou inversement, mais dont rarement on saisit l'oblique ascendante dans l'infini de l'être et du devenir conjugués, est lovée dans la douce parole de Krishnamurti; ou plutôt, si cette parole était faite d'un soupir et du cri muet de Münch, d'un attendrissement infini d'un côté, et d'un autre du flot constant des mots, il serait bon d'oublier le second pour profiter du premier.

L'infini joint tout

Mais rêvons-nous ? Krishnamurti parle en conférences et sa parole est d'une grande solitude en ces temps où la parole sur le chemin et au cœur public de la cité est monopole d'État...

Passée la problématique de l'histoire, il nous paraît bon, en tout cas, d'utiliser l'historicité; la parole de Krishnamurti n'a pas surgi n'importe quand, dans la permanente monotonie des oppositions ou de leur illusoire réalité; sans quoi elle eût aussitôt embrasé les foules ou se fut au contraire perdue dans un désert d'incompréhension. Elle vient au seuil d'une ère de la parole, précisément, peut-être juste un peu avant. Celle qui s'annonce avec, nous dit Mac Luhan la fin de l'écriture marchande et la fermeture volontaire des postes de télévision. Le cri de Dada a déjà retenti et Zarathoustra est descendu à plusieurs reprises de la montagne, quoique dans les livres; et l'élan spirituel qui semble accompagner la révolution californienne n'est pas encore connu. Sous le joug de vingt siècles de christianisme et de vingt-cinq de bouddhisme, l'individu dédoublé peut encore, en toute bonne conscience, pratiquer une

recherche dont les composantes, à l'instar du héros de Scott Fitzgerald, sont encore et la compromission totale avec l'existant et la plus totale intransigeance, sans solution.

Cependant, venu parler à l'Occident, il n'est pas sans avoir l'intuition que cette réconciliation, qui guette sous les cendres de la ville et du sexe séparé, et constitue le projet de révolution totale le plus concret, passe par « l'abolition de l'espace et du temps dans une volonté pleine d'indifférence » ainsi que le veut secrètement l'axolotl de Julio Cortazar (On pense à cette merveilleuse nouvelle de Julio Cortazar, l'Axololl, parue dans l'Anthologie du Fantastique de Roger Caillois et dont la leçon, tirée plus bas, vaut son pesant d'or.).

Même dans les compromissions littéraires occidentales les plus évidentes de ce temps, on trouve cette recherche du vertigineux infinitésimal, toujours hors de l'espace et du temps; c'est le héros de Gombrowicz ou même de Robbe-Grillet : là où apparaît le mouvement absolu, la fulgurante connaissance de l'être dans l'immobile anéantissement; nous sommes ici dans la genèse du Nirvanâ, à l'antipode des moulins à prière; nous nous sommes dans la tendresse première, disséqués par les messes en tout genre. La pulsion de l'être-soi, dans le moi retiré au gré de l'indifférence la plus cultivée et la plus voulue, est ce qui se cache — d'ailleurs assez peu — dans l'étrange neutralité du fond d'esprit prêché par Krishnamurti.

Le mouvement et la pensée prennent dès lors un sens, aussitôt que par une simple « ondulation du corps », et de l'esprit, au gré de la plus élémentaire volonté réapparue, il est possible de s'évader de la « torpeur minérale » pour gagner aussitôt les trésors les plus cachés de la conscience, le réel même. Telle est la méditation désespérée de l'axolotl et l'espoir du maître.

Mais c'est aussi la désespérance d'une communication horizontale possible. Dans la géométrie lobatchievskienne, les parallèles se rencontrent. L'infini joint tout. Comme la prière et la réclusion qui prend pour objet une meilleure présence au monde.

Cependant, dans l'homme dressé devant Dieu, comme un entonnoir, s'engouffre le message unique et unilatéral de toutes les autorités oppressives.

Le mouvement subversif de ce siècle n'est-il pas une transgression horizontale, comme la musique africaine, là où les hommes se retrouvent entre eux.

Lorsque la pensée de l'objet devient l'objet lui-même, lorsque la volonté et l'imagination de l'homme devient l'histoire, que reste-t-il de l'homme lui-même, sinon précisément l'excision d'une conscience, la pauvreté d'un oubli, la misère du moi solitaire et obscurci ? L'absence et le désir se conjuguent obliquement.

par Hervé Volkman

(1) On pense à cette merveilleuse nouvelle de Julio Cortazar, l'Axololl, parue dans l'Anthologie du Fantastique de Roger Caillois et dont la leçon, tirée plus bas, vaut son pesant d'or.

KRISHNAMURTI ET LE ZEN

L'auteur a tiré ces réflexions de longues conversations avec Krishnamurti cet été.

par Robert Linssen

L'étude comparative de Krishnamurti et du bouddhisme Zen laisse apparaître à part quelques divergences — des similitudes incontestables.

Beaucoup de personnes ont exprimé leur étonnement à la lecture d'une déclaration de Krishnamurti publiée récemment ! (Bulletin de la Krishnamurti Foundation n° 7, été 1970.)

> « ...tous les systèmes, le Zen, l'hindouisme, le système chrétien ne sont que des balivernes. Un esprit qui s'exerce à un système, une méthode, un mantra est incapable de voir ce qui est vrai... »

Cette déclaration appelle une mise au point et des précisions, Krishnamurti a toujours dénoncé les dangers d'une systématisation de la pensée. Pour lui, la Vérité est libre, vivante, inconditionnée. Ses caractères d'infinitude, de jaillissement spontané rendent toute systématisation, toute organisation impossibles.

Les méditations dirigées, les rites, les ordinations monastiques du Zen japonais peuvent être considérés comme des organisations spirituelles au même titre que le système chrétien. L'origine première du Zen, c'est-à-dire le Ch'an chinois, est très différente. Le Chan n'est pas un système de pensée mais un art de vivre libéré des conditionnements de l'esprit au sens où l'entend Krishnamurti.

L'éveil authentique ne peut résulter de la répétition de syllabes magiques (mantras). La pratique du « nemboutsou » (Répétition continuelle du nom du Bouddha.) dans le Zen japonais est étrangère au Zen originel c'est-à-dire au Ch'an chinois de la « Voie Abrupte ».

De telles pratiques aboutissent à des états d'auto-hypnose étrangers à l'Éveil. La méditation, au sens où l'entendent Krishnamurti et les maîtres de la Voie Abrupte implique une prise de conscience profonde, rigoureusement individuelle. Elle ne peut se réaliser dans l'ambiance collective d'une assemblée nombreuse d'étudiants pratiquant le « Zazen (Position de méditation assise.) » sous la direction d'un guide spirituel circulant bâton à la main, administrant deci-delà des coups inattendus. De telles pratiques n'ont de sens que pour une discipline corporelle.

La confusion établie dans les esprits à propos des similitudes et divergences entre Krishnamurti et le Zen japonais se dissipe en examinant les origines de ce dernier.
Le Zen japonais n'est qu'une émanation tardive (1191-1768) du Ch'an chinois (312-1100).

Les écrits des maîtres du Ch'an, tels TaoCheng, Cheng-Chao, Bodhidharma, SensTsang, Huineng et surtout Shen-Hui, laissent apparaître un climat d'autant plus proche de Krishnamurti qu'ils se séparent de celui des sectes japonaises actuelles.

On en jugera facilement par la lecture de pensées enseignées par Shen-Hui (668-770) et Huai-Jang (env. 775).

Au cours de son dialogue avec le maître Ch'eng, Shen-Hui évoque les limitations d'une méditation faite pour l'obtention du « Satori » ou « Éveil intérieur », En voici les termes :

Shen-Hui **:**

Lorsqu'on pratique le « Samadhi » n'est-ce pas une activité choisie délibérément par l'esprit ?

Ch'eng **:**
Oui.

SlJen-Hui **:**
Alors cette activité délibérée du mental est un acte de la conscience conditionnée et comment peut-il apporter la vision de la « soi-nature » (qui est inconditionnée) ?

Ch'eng **:**
Pour réaliser la vision de la « soi-nature » il est nécessaire de pratiquer le « Samadhi ».

Shen-Hui **:**
Toute pratique du « Samadhi » est fondamentalement une vue erronée. Comment pourrait-on, en pratiquant le « Samadhi » obtenîr le « Samadhi » ?

Dans le « Kû-Tsun-Hsun-Yû-lun, le maître Huai-jang nous dit: Lorsque vous vous entraînez au « Zazen », vous devriez savoir que le Ch'an ne consiste, ni à s'asseoir, ni à se coucher.

Si vous vous entraînez à devenir un Bouddha assis, vous devez savoir que le Bouddha n'a pas de forme fixe.

Parce que la Vérité n'a pas de forme fixe, elle ne peut être l'objet d'aucun acte de choix. Si vous vous transformez en Bouddha assis, par cela même vous détruisez le Bouddha.

Si vous vous attachez à la position assise, vous n'atteindrez pas le principe du Ch'an.
Les textes du Ch'an abondent en déclarations de cet ordre. Ils ressemblent étonnamment à ceux de Krishnamurti.

Hui-Hai déclare dans « *The path to sudden attainment* » :

> Je vous ai dit de ne pas vous exercer à la méditation seulement lorsque vous êtes assis. Quoique vous fassiez, d'une façon

> continuelle, vous devez être attentif : en marchant, en vous reposant, sans aucune interruption.

Krishnamurti exprime la même pensée :

> Méditer, c'est vivre attentif d'instant en instant, ce n'est pas s'isoler dans une chambre ou une caverne, car de cette façon on ne peut jamais connaître la Vérité. La vérité ne peut être trouvée que dans nos rapports avec l'existence quotidienne. Méditer, c'est pour la pensée, se libérer du temps, car dans la durée, l'Intemporel ne peut jamais être appréhendé.

Un art de vivre

Le Zen et Krishnamurti doivent être considérés comme un art de vivre. Ils abolissent toute séparation entre méditation et action. Il s'agit donc d'une psychologie au sens où l'entendent S. Freud et C.-G. Jung, c'est-à-dire une science du comportement. Pour C.-G, Jung la psychologie est surtout, une science de l'âme.
Krishnamurti et le Zen mettent en lumière les multiples conditionnements asservissant l'esprit humain. Ils veulent rendre l'homme réellement libre en dépit de ses chaînes extérieures. A cet effet, ils nous demandent de prendre conscience des mobiles profonds présidant à la genèse de nos pensées, de nos émotions, de nos désirs, de nos actes. Nous accédons alors à la pleine connaissance de nous-mêmes nous permettant de nous dépasser en nous ouvrant à la perception de l'unité fondamentale des êtres et des choses. La surprise et l'émerveillement d'une dimension nouvelle se révèlent à nous dans la vision d'une « essence commune dans laquelle les êtres et les choses se meuvent et ont leur « être » (Krishnamurti 1930 et Zen: Sen-Tsang 606).

Très prudent, Krishnamurti évite d'employer le terme « Dieu ». Il le désigne par l'Inconnu, l'Intemporel. Le Zen le désigne par « la soi-nature », le « Non-mental (Le non-Mental par D.T. Suzuki.) », le « Mental Cosmique », le « Corps de Bouddha », etc. Tous deux évitent d'en parler et sont hostiles aux spéculations métaphysiques. Ils insistent davantage sur l'importance d'un art de vivre intégralement, présent au Présent, dégagé des illusions et tensions de l'égoïsme, toujours disponible au langage sans cesse nouveau des faits.

L'esprit et la matière sont les faces opposées mais complémentaires d'une seule et même Réalité, source unique et sommet de toute puissance, d'intelligence pure et d'amour.

Les profondeurs de la « soi-nature » doivent se matérialiser en acte, ici même, « à la surface », car dans le Zen originel et Krishnamurti, profondeurs et surfaces sont les aspects d'une seule et même Réalité. Cette réalité est « Acte Pur ». Il n'y a plus d'opposition entre des actes ordinaires et extraordinaires.

Tout acte ordinaire peut devenir véritablement extraordinaire. Il le sera dans la mesure où les avidités du « moi » ne s'expriment plus en lui. Cette richesse intérieure peut et doit s'exprimer au cours de circonstances que nous jugeons banales et sans intérêt. Le sens de cette plénitude spirituelle vécue au cours de circonstances jugées à tort insignifiantes — est évoqué par un poète Zu Ch'an connu sous le nom de P'angIun :

Quelle surnaturelle merveille !
Et quel miracle, voici !
Je tire de l'eau et je porte du bois !

« Le Zen, écrit D. T. Suzuki, est notre état ordinaire d'esprit : c'est-à-dire qu'il n'y a rien de surnaturel ou d'inusité ou de hautement spéculatif qui dépasserait notre vie quotidienne »,

Ceci sous-entend, évidemment, la réalisation d'un rythme de vie simple, naturel, profondément extatique résultant d'une pleine compréhension et du dépassement du « processus du moi » (Krishnamurti 1930).

La libération des tensions psychologiques inhérentes à l'attachement, à l'ignorance de nous-mêmes nous permet d'accéder à des richesses intérieures insoupçonnées. Nous pouvons être libres intérieurement au cœur des activités extérieures. Nous pouvons jouer le jeu de la vie dans le monde sans être identifié aux fausses valeurs du monde.

Telles sont les résultantes essentielles de l'attitude Zen et de Krishnamurti : la détente et le silence intérieur parmi les agitations extérieures. La réalisation d'une telle attitude est un enrichissement

incontestable de notre façon de vivre, de réagir vis-à-vis des êtres et des choses. Elle nous rend libres.
Comment ?

> « La vie est relation. Pour aller loin il faut commencer par ce qui est près, c'est-à-dire nous-mêmes avec nos conditionnements »,

ne cesse de répéter Krishnamurti. Toute circonstance, toute perception, toute relation peut être une occasion de « Satori » ou d'Éveil intérieur, nous dit le Zen.
Tous deux insistent sur l'importance de notre attitude intérieure d'approche des événements. Si elle est mentale, routinière, il y a échec. Nous continuons alors cette « marche stérile » qui va du connu au connu. La continuité du passé se prolonge dans le présent et le corrompt (Krishanamurti).

« L'approche du problème » nous dit Krishnamurti est plus importante que le problème lui-même »... car vos préjugés, vos craintes et vos espoirs le coloreront. La relation correcte avec le problème résulte d'une approche « lucide et sans choix ».

Krishnamurti et le Zen dénoncent le caractère limitatif du choix.
Les déclarations de Seng-Tsang dans le « Hsinhsin-ming (Chan) sont à cet égard éloquentes.

La parfaite voie ne connaît nulle difficulté
Sinon qu'elle se refuse à toute préférence
Une différence d'un dixième de pouce
Et le ciel et la terre se trouvent séparés.
La voie parfaite est comme le vaste espace
Rien n'y manque, rien n'y est superflu
C'est parce que l'on fait un choix
Que sa vérité absolue se trouve perdue.
N'essayez pas de chercher la Vérité.
Cessez simplement de chérir des opinions.

Le détachement ou non-fixation des idées, la souplesse de l'esprit confèrent le don de l'adéquacité parfaite c'est-à-dire la faculté de répondre adéquatement à toutes les implications de circonstances imprévues. Pour cette raison, les spécialistes du bouddhisme Ch'an ou Zen originel le définissent comme l'enseignement de la parfaite momentanéité.

L'adéquacité dans les relations et la parfaite momentanéité résultent d'une véritable mutation psychologique dont la genèse est identique dans le Zen et Krishnamurti. La conscience personnelle se libère de sa continuité conflictuelle et sans issue par la cessation de l'agitation mentale.

La délivrance des tensions psychiques du « moi » permet une liberté d'action intégrale. Liberté spirituelle, liberté psychologique, relaxation physique et nerveuse forment la base de la « rapidité des réflexes dans la détente » souvent évoquée dans le Zen.

Importance du Présent

« L'infini est dans le fini de chaque instant » déclare D. T. Suzuki. « Nous ne pouvons jamais reprendre ce que nous avons engagé dans l'action. Le Zen doit être saisi au moment où la chose se passe, ni avant, ni après; c'est un acte d'un instant ».
La vie est flottante, ne se répète jamais et reste impossible à saisir. L'idée de la « méthode directe » est de saisir cette vie flottante « pendant qu'elle s'écoule et non après qu'elle s'est écoulée ».

Évoquant d'une façon identique l'importance du présent, Krishnamurti déclare : « Le présent est de la plus haute importance. Quelque tragique et douloureux qu'il soit, le présent est la seule porte de la Réalité. Le présent est l'Éternel, la non-durée mais nous le considérons comme un passage entre le passé et le futur; dans le développement du devenir (égoïste) le présent est un moyen en vue d'une fin et perd son immense signification.

... si le « penser-sentir » parvient à suivre ses méandres et à les dépasser, dans l'extension même de cette lucidité se trouve le Présent intemporel ».

Inexistence du « moi »

Les textes du bouddhisme en général et du Zen en particulier insistent sur le caractère illusoire et conflictuel du « moi ». Seules existent des pensées nombreuses et complexes, rapides comme l'éclair. Il n'existe pas, tel que nous le pensons, une entité pensante, continue et douée d'une quelconque solidité psychologique. A ce flux de pensées

continuellement changeantes et discontinues, nous superposons la notion arbitraire d'entité continue, de conscience personnelle.

« Personne n'accomplit l'action, personne n'en goûte les fruits, seule, la succession des actes et de leurs fruits tourne en une ronde continuelle, sans que nul puisse dire où elle a commencé, tout comme la ronde de l'arbre et de la graine. » Ceux qui ne discernent pas cet enchaînement croient à l'existence d'un « ego »(Méditation - Contemplation.).

Krishnamurti emploie un langage semblable et déclare :

Sans ses pensées, le « penseur » n'est pas ... Cette séparation du « penseur » et de ses pensées est un stratagème du penseur afin de s'octroyer une sécurité, une permanence.

La notion du caractère illusoire du « moi » est liée à celle du « Vide » et de mutation psychologique auxquels Krishnamurti et le Zen ont consacré des commentaires assez semblables.

Mutation et vide

Il est dit dans le « Lankâvatâra Sûtra » :

Ce qui est entendu par « Vide » dans le plus haut sens de réalité finale, c'est que dans l'acquisition d'une compréhension intérieure par la Sagesse il n'y a plus aucune trace de la « force d'habitude » engendrée par des conceptions erronées. Hui-Hai, maître du Ch'an précise la façon dont le terme « Vide » doit être compris. Il déclare :

« Lorsque le mental est détaché, le Vide apparaît.. Le Vide est simplement non attachement... Comprendre le vide de distinction, c'est être délivré. »

Si des distinctions sont faites, elles résultent des perceptions communes.

La perception suprême implique le « vide de distinction ».

Nous trouvons évoquée ici la différence entre les perceptions communes résultant de nos habitudes mentales dualistes, conditionnées par nos mémoires, et une perception suprême totalement affranchie des automatismes du passé. Il s'agit là d'une mutation psychologique

formant l'une des bases de la pensée de Krishnamurti. Il déclare à ce sujet :

« Pour réaliser une mutation dans la conscience, il est nécessaire de réaliser un vide complet. Un tel vide est impossible lorsque nous découvrons ce qui est illusoire. Vous verrez alors que cette *vacuité* « elle-même est mutation. »

Au cours de ses conférences en Inde, Krishnamurti rapprochait trois notions : celles de mutation, de vide et d'espace ou d'immensité insondable.

« La mutation n'est réalisée que lorsque l'esprit est *vide de toute pensée*. Cette mutation est absolument nécessaire au salut de l'être humain. » Vous devez avoir un esprit complètement différent, qui ne soit plus le produit du milieu, de la société, des réactions, de la connaissance (intellectuelle). Ces choses n'engendrent pas l'innocence, la liberté ni un sens d'immensité insondable dans l'esprit. C'est seulement dans un tel espace (intérieur) que le mouvement de la mutation se produit.

Nous nous trouvons en présence du même état de vacuité et d'espace « intérieur » que celui évoqué par Hui-Hai (720-814) (*Le Bouddhisme* par A. David.Neel.).

« Lorsqu'un mental entièrement instruit de la vacuité en toutes choses se trouve devant les formes, il réalise aussitôt leur vacuité. Pour lui, cette vacuité reste là, tout le temps, qu'il se trouve devant les formes ou non, qu'il parle ou non, qu'il discrimine ou non. »

Parmi les conséquences de l'expérience vécue de Krishnamurti et du Zen, il faut mentionner la perception d'une unité spirituelle et physique des êtres et des choses. Il s'agit d'une essence commune « de profondeur » impensable, occupant une place de priorité par rapport aux apparences « de surface » du monde extérieur. L'expérience de la mutation spirituelle nous révèle des dimensions nouvelles, surprenantes. La matière se dépouille de son opacité. Le mental lui-même se dégage de ses limites, de ses conditionnements habituels. Un espace intérieur insondable, entièrement nouveau, inconnu, vide de toutes nos propriétés familières s'impose irrésistiblement à notre esprit comme Réalité suprême, intemporelle, inconditionnée. Seng Tsang évoque cette vision d'unité :

« Lorsque l'esprit reste serein dans l'unité des choses »
Le dualisme s'évanouit de lui-même.
Phraséologie, jeux de l'intellect
Plus nous nous y adonnons, plus loin nous nous égarons.
Si l'esprit conserve son unité
Les dix mille choses sont d'une seule et même essence.
Il n'est plus rien dont on doive se souvenir
Tout est vide, lucide et porte en soi un principe d'illumination.
Dans le plus haut royaume de l'Essence vraie
Il n'y a, ni « autre », ni « soi »

Il est utile d'ajouter que le Zen insiste tout autant que Krishnamurti sur le fait que le « vide mental » correct n'est pas une absence permanente d'idées résultant d'un acte de discipline du « moi ».

Hsi-Yun déclare :

« Un état de vide mental ne peut être maintenu continuellement. Il conduirait à des absurdités. Il est possible de réagir aux circonstances de la vie quotidienne de telle sorte qu'on soit capable d'y prendre part de façon satisfaisante, tandis que l'on demeure absolument détaché et non affecté par les circonstances. »

Pour Krishnamurti également, la mutation résulte d'un silence mental ou vide permettant à la pensée de se décoller de ses attachements passés. Ce décollement lui permet d'être libre et d'adhérer pleinement à l'instant présent. La pensée ainsi libérée de l'illusion d'être elle-même une entité, n'est plus alors qu'un simple instrument de communication. Krishnamurti dénonce également l'absurdité d'un état de vide mental permanent. L'homme « libéré » pense mais ses pensées ne sont plus complices d'un désir de durée. Elles s'épuisent lorsque cessent les circonstances qui les ont fait apparaître et ne laissent plus de « résidus », Telle est, dans l'optique du bouddhisme et de Krishnamurti, la délivrance du « karma » (loi de cause à effet, asservissement).

Dieu, la « soi-nature » et l'action quotidienne

Krishnamurti et le Zen évitent d'employer le terme « Dieu ». Tous deux évoquent l'existence d'une Vie cosmique dont nous faisons partie intégrante. Krishnamurti la nomme « l'Inconnu », « l'Intemporel », Le Zen la désigne par « Soi-nature », « Mental Cosmique », « Corps de Bouddha » etc.

« Il n'y a d'autre Dieu que l'homme purifié » déclarait Krishnamurti (1930). L'homme « purifié » se connaît parfaitement et s'est libéré des fausses valeurs de l'égoïsme, de l'agitation mentale. Il découvre alors qu'il est lui-même l'Impensable, l'Inconnu.
Krishnamurti déclare à cet effet :

« ...alors, l'esprit lui-même est l'Inconnu ... le « nouveau », le « non-contaminé ». Par conséquent, il est le Réel, l'Incorruptible »

« Lorsque l'esprit est libre du passé, de la mémoire, de la connaissance, il est l'Inconnu. Pour un tel esprit il n'y a pas de mort. » Hui-Neng, le Sixième Patriarche du Ch'an déclarait :

« La nature de Bouddha est présente en tous les êtres et constitue leur nature propre. La nature propre est la connaissance de soi » ...

En dépit de son apparence abstraite, cette phrase de Hui-Neng est suivie du côté essentiellement pratique qu'elle implique. Évoquant la nécessité de l'action (l'usage) il déclare :

« Le corps est « non-corps » sans son « usage » (action) et le Corps est Usage (pas de séparation entre l'essence pure et l'action). Être soi, est se connaître. Notre être nous est révélé par notre « usage » de nous-mêmes ... et cet « usage » est vision de la soi-nature (Dans le Ch'an, la « soi-nature » comporte trois éléments inséparables : le « corps » (taï), symbolise l'essence cosmique primordiale, la « forme », (hsiang) symbolise l'ensemble des apparences du monde extérieur, l'« usage » ou action (yung). »

Dans l'optique de Krishnamurti, la « divinité » vivante de l'homme est réalisée par l'intégration parfaite de trois éléments arbitrairement

séparés par un vice de fonctionnement généralisé du mental humain. Ces trois éléments sont : le « sujet » expérimentateur. l'organe de l'expérimentation, les objets de l'expérience. L'éveil se réalise par une abolition des distinctions entre observateur et observé, expérimentateur et expérience, entre acteurs, corps et action.

Qu'est-ce que la méditation ?

Qu'est-ce que la méditation ? La concentration de pensée n'est pas une méditation parce qu'il est relativement facile de se concentrer sur un sujet intéressant. Un général absorbé par le plan de la bataille qui enverra ses soldats à la boucherie est très concentré. Un homme d'affaires en train de gagner de l'argent est très concentré, ce qui ne l'empêche pas, à l'occasion, d'être cruel et de se fermer à tout sentiment. Il est absorbé dans ses desseins, comme toute personne dont l'intérêt est capté; il se concentre naturellement et spontanément.

Qu'est donc la méditation ? Méditer, c'est comprendre; la méditation du cœur est compréhension. Et comment puis-je comprendre s'il y a exclusion ? Comment puis-je comprendre s'il y a pétition et supplication ? En la compréhension il y a la paix, la liberté; car on est libéré de ce que l'on a compris. Se concentrer, prier, cela n'éveille pas la compréhension, et celle-ci est la base même, le processus fondamental de la méditation. Vous n'êtes pas tenus d'accepter ce que je dis, mais si vous examinez la prière et la concentration de pensée très soigneusement, profondément, vous verrez que ni l'une ni l'autre ne conduisent à la compréhension, tandis que la méditation qui consiste à comprendre engendre la liberté, la clarté, l'intégration.

Mais qu'appelons-nous comprendre ? Comprendre veut dire donner sa vraie valeur à toute chose. Être ignorant, c'est attribuer des valeurs erronées. La nature même de la stupidité est le manque de compréhension des vraies valeurs. La compréhension se fait jour lorsque s'établissent des valeurs vraies. Et comment établirons-nous les valeurs justes de nos possessions, de nos rapports humains, de nos idées ? Pour que surgissent des valeurs exactes, il me faut comprendre le penseur, n'est-ce pas ? Si je ne comprend pas le penseur — lequel est moi-même — ce que je choisis n'a pas de sens; si je ne me connais pas, mon action, ma pensée sont sans fondement. Donc, la connaissance de soi est le début de la méditation. Il ne s'agit pas des connaissances que l'on ramasse dans des livres, chez des guides spirituels, des gourous, mais de

celle qui provient d'une enquête intérieure et d'une juste perception de soi. Sans connaissance de soi, il n'y a pas de méditation.

LE PROBLÈME DE L'IMMORTALITÉ

Une réponse passionnante à une question sans cesse posée.

par René Fouéré

L'immortalité n'est, pour la plupart des hommes, qu'un espoir, un remède à la terreur qu'ils éprouvent à la pensée de leur anéantissement total.

Ni Krishnamurti ni moi-même ne pouvons avoir l'intention de vous apporter, au sujet de cette immortalité, des assurances solennel1es, autoritaires et fallacieuses, de prétendues certitudes qui n'ont aucune évidence propre et qui, même assénées avec la dernière vigueur, se réduiraient encore à des articles de foi passionnants, à des affirmations invérifiables qui exaltent mais ne peuvent éclairer.

Ce qu'avec Krishnamurti, je viens vous proposer, c'est non pas une réponse — qui se voudrait décisive — au problème de l'immortalité, tel qu'on le pose communément et inconsidérément, mais une manière neuve et insolite d'envisager ce problème, un examen de sa signification psychologique, qui nous permettra peut-être d'apprendre quelque chose sur nous-même.

Je ne vous dirai pas, au nom et sous la garantie de Krishnamurti ou de qui que ce soit, que l'immortalité tel1e que vous l'entendez, l'imaginez ou la rêvez, existe ou n'existe pas, mais quel sens, au regard de notre expérience coutumière du temps — de ce temps où s'inscrivent notre naissance et notre mort, nos attentes et nos regrets — on pourrait tenter de donner au terme « immortalité », ce terme désignant alors un état effectivement vécu, considéré en lui-même et pour lui-même, et non une affirmation intellectuelle destinée à recouvrir, à tranquilliser une angoisse profonde ...

Les chrétiens non instruits de vues théologiques ou mystiques plus profondes confondent volontiers éternité et survie. Pour eux, l'éternité

est surtout, pour user du langage des scholastiques, une « éviternité », c'est-à-dire une vie banale indéfiniment prolongée, après une sorte de transposition céleste ou infernale, automatiquement consécutive à la mort physiologique. Ils sont attachés à l'aspect durée de cette « éternité ». Ils veulent faire de cette éternité une continuité d'eux-mêmes, de la conception qu'ils se font d'eux-mêmes.

Pour Krishnamurti, au contraire, la continuité est une garantie de déclin :

> « Qu'arrive-t-il à quelque chose qui continue ? Il tombe en ruines et devient une routine. La continuité est une garantie de dégradation. »

Il est remarquable que l'éternité n'apparaisse pas seulement comme une continuité, au jugement commun, mais encore comme une éternelle jeunesse. Mais, précisément, ce qui caractérise psychologiquement la jeunesse, proprement dite (comme, du reste, cette autre forme de jeunesse qu'est l'amour), c'est son merveilleux pouvoir de renouvellement. Ainsi donc, la conception que Krishnamurti nous propose de l'immortalité, tout en contredisant, pour une part, les vues ordinaires, présente néanmoins avec elles, d'autre part une certaine similitude.

A vrai dire, c'est la conception commune qui est contradictoire, parce que là où existe une soif impérieuse de continuité, il ne peut y avoir renouvellement et fraîcheur. Notre vie ne peut être, à la fois, une répétition d'elle-même et un perpétuel renouveau. Vouloir persévérer dans l'identité, et vouloir se recréer, sont deux exigences simultanément incompatibles. En voulant la continuité — non pas une continuité naturelle dont nous n'aurions ni le soupçon ni, *a fortiori*, la hantise, mais la continuité d'une idée, d'un effort — nous appelons sur nous l'accablement du temps, nous nous jetons dans les griffes de la fatigue, de la discorde et de l'ennui.

Alors les jours de notre vie s'attendent et s'appellent l'un l'autre, se soudent en une grise continuité, deviennent les moments incolores d'une intention monotone. Ils nous apparaissent comme les barreaux toujours semblables d'une échelle sans fin. Et nous avons le sentiment désolant de gravir, barreau après barreau, cette fastidieuse et interminable échelle; d'être le forçat d'une entreprise irritante et absurde, que nous ne pouvons ni abandonner ni aimer. Des barreaux, encore des barreaux, toujours des barreaux ! C'est une hallucinante et morne succession; une

répétition écœurante des mêmes gestes, des mêmes efforts, des mêmes espoirs et des mêmes déceptions. Chaque matin, à mesure que nous reprenons conscience de nous-mêmes, nous voyons resurgir l'insistant cortège des projets qu'hier n'a pas achevés, des problèmes qu'il n'a pas résolus.

Il nous semble que nous tournons en rond : que l'échelle que nous gravissons se ploie, s'enroule sur elle-même, devient cage d'écureuil; la cage du processus du moi, des montées illusoires, des ascensions stériles.

Alors nous prend un désir éperdu de fraîcheur, de renouveau, de plénitude, sans mourir à nos ambitions, à nos projets, sans renoncer à faire sans cesse l'orgueilleux total de nos acquisitions ? Or, nous ne pouvons consentir à cette mort. Nous n'en avons pas l'audace. Nous voulons prolonger, poursuivre, ajouter aux résultats d'hier les résultats d'aujourd'hui. Nous sommes attachés à nos œuvres. Nous ne voulons pas renoncer aux fruits des efforts ignorants du passé, admettre que nos poursuites anciennes ne furent que des égarements coûteux. Nous ne voulons pas nous dédire, nous renier. Nous avons peur de perdre notre définition.

L'épicier au paradis

Or, si nous ne voulons pas mourir d'abord, comment pourrions-nous renaître ? Comment chaque moment pourrait-il nous apparaître frais et neuf si nous le condamnons à servir les intentions du passé, si nous l'enchaînons délibérément à des moments révolus ?

En conséquence, une éternité de fraîcheur et de jeunesse ne saurait être une éternité de continuité. D'autre part, si l'éternité est le dépassement du temps, elle ne peut se concilier avec cette continuité voulue et préméditée qui est nécessairement prise dans le temps, enlisée dans sa notion. Elle ne saurait non plus apparaître comme un prolongement indéfini. Ce qui se prolonge, indéfiniment ou non, c'est une durée. L'éternité ne se prolonge pas. Elle est. Dans l'idée même de prolongement est incluse celle de commencement. Or, l'éternité n'a pas commencé. On pourrait dire que, vue des rivages du temps, c'est une perpétuité qui n'a pas le souci d'elle-même.

Au surplus, une éternité qui se prolonge ne peut être une éternité vivante. Ce qui attend sans cesse de vivre n'y parvient jamais, et l'attente

de l'avenir est le meurtre du présent. Il est aisé de se rendre compte que l'éternité, telle que la « conçoit » Krishnamurti, n'est, comme il le dit lui-même, ni continuité, ni annihilation, au sens que nous prêtons communément à ces termes. Elle n'est, en effet, ni perpétuation du moi-continuité, ni anéantissement véritable de l'être. On pourrait la définir comme la perte — chez un sujet qui néanmoins demeure — de tout souci de continuité. Mais cette définition, toute négative, n'en saurait traduire l'intensité vivante. Une éternité de cette sorte correspond à une « néantisation» du sujet à son propre regard, qui détruit toute notion d'attributs personnels à prolonger. Mais cette « néantisation » apparente est, en même temps un accomplissement réel de ce même sujet, une plénitude psychologique. Elle enveloppe une continuité de profondeur qui, se maintenant d'elle-même, disparaît comme objet de préoccupation consciente, mais n'en subsiste pas moins comme fait spontanément vécu.

Krishnamurti nous dit que, si nous sommes contraints de mourir, quand sonne l'heure de la désintégration physiologique, c'est parce que nous n'avons pas su mourir à chaque instant de notre vie; parce que, toute notre vie durant, nous sommes restés empêtrés dans le conflit entre la mort et la vie, sans parvenir à le dépasser en perdant le sens et la soif de notre continuité personnelle...

On comprend dés lors que Krishnamurti ait pu répondre à un auditeur qui lui demandait comment on pourrait parler de la mort à un enfant venant de perdre son petit camarade :

> « Je lui ferais remarquer que, tout naturellement, les fleurs se flétrissent et meurent. »

Et l'on comprend aussi qu'un prélat argentin, déconcerté par la profondeur des vues de Krishnamurti, ait pu dire que l'immortalité, telle que la concevait le sage Indien,

> « ne l'intéressait pas plus que celle de ses ongles ou de ses cheveux ».

Le prêtre catholique restait pris dans le sens de la continuité personnelle, pensée et préméditée. La plupart des hommes, et même ceux qui passent pour intelligents et réfléchis, se représentent l'au-delà comme une continuation, un prolongement de leur existence actuelle; comme une condition où ils transporteraient, inaltérés en essence, leurs espoirs et leurs peurs, leurs haines et leurs amours. Où ils recevraient, comme à l'école, des récompenses et des châtiments.

L'épicier se voit encore plus ou moins épicier au paradis, où il espère que l'on confondra devant lui, devant Dieu et ses saints anges, son ex-concierge qu'il accuse d'avoir autrefois médit sur son compte... Un au-delà de cette espèce n'est plus un au-delà, et la mort n'est plus la mort. Elle n'apporte rien de nouveau, d'inconnu, d'immense. Elle cesse d'être la profondeur de la vie.

On ne fait que transférer outre-tombe les préoccupations limitées, les préoccupations communes, les données coutumières de l'existence. D'aucuns vont même jusqu'à s'inquiéter de savoir si le défunt, dont toute l'organisation nerveuse est dénuée, désorganisée ou dissoute, n'aura pas froid dans son sépulcre; s'il ne trouvera pas trop mesuré ou inconfortable l'espace qui lui est offert...

Vivre audacieusement

Ceux mêmes qui font observer que nul décédé n'est revenu dire ce qui lui est advenu au sortir de la vie, ne vont pas jusqu'à se demander si ce qui se passe après la mort — en admettant qu'il se passe quelque chose — peut être effectivement dit; si un langage conçu pour décrire les impressions et les évènements de la vie peut convenir à la description des états qui peuvent suivre la mort.

Quel manque d'imagination ! En admettant que l'au-delà existe (et il est sans intérêt, pour la vie d'affirmer son improuvable existence), peut-on penser qu'il puisse si peu différer du monde de notre expérience quotidienne ou, du moins, de l'aspect que nous présente ce monde sous l'angle où nous avons coutume de l'envisager ? Peut-on penser qu'il se réduise à n'être qu'un nouveau lieu de résidence, un nouveau théâtre offert à des activités qui resteraient communes dans leur principe, sinon même dans leur forme ? Ou bien qu'il doive être consacré à nous dédommager d'outrages et d'ennuis qui, si gros qu'ils puissent nous apparaître, se révèlent ridicules au regard d'une vision infinie ? En y réfléchissant un peu, on voit combien tout cela est puéril, combien cet au-delà est celui qu'enfantent, avec leurs imaginations débiles, des êtres qui n'ont ni l'intelligence ni le courage de s'arracher à des limitations dont ils n'ont même pas le sens; et qui construisent le futur avec la substance de leurs plus naïfs désirs.

Que l'au-delà existe ou non — et, je le répète, il n'est pas besoin de le savoir pour vivre vraiment, audacieusement — la plupart de ceux qui

affirment son existence le ravalent, dans la notion qu'ils s'en font, à n'être, tout comme leur Dieu, qu'une compensation et une consolation ingénues à leurs désagréments journaliers. De ce qui devrait leur apparaître comme une immensité inconnue, bouleversante, indescriptible, comme une présence mystérieuse devant laquelle pâliraient toutes leurs notions familières ou, au contraire, aux heures de doute, comme un néant inimaginable, insupportable à leur pensée, ils ne font qu'un accessoire du connu, un hochet réconfortant.

En comparaison, on pourrait dire de cette immortalité que Krishnamurti s'efforce, non pas de nous décrire vraiment, mais de nous faire entrevoir, qu'elle apparaît comme une saisie du sens et du secret de la mort dans les profondeurs mêmes de la vie; comme la perception, au terme d'une plongée dans les entrailles du présent, de ce qui constitue l'essence ultime, tout à la fois, du passé, du présent et de l'avenir.
Celui qui l'atteint possède, d'emblée, sans qu'il s'arrête pour autant de respirer et de vivre, ce que l'humanité commune ne pense pouvoir connaître qu'a l'heure et au prix du trépas. Les murailles du temps et de l'espace s'abattent devant son regard. Il découvre demain dans les abîmes d'aujourd'hui. Il se tient au point vertigineusement tranquille où les visages inconnus de l'existence et de la mort se recroisent et se recouvrent, s'éclairent mutuellement en s'identifiant. Au point où, selon l'insolite parole de Krishnamurti, la mort devient « aussi ravissante que le réel ».

Sans que son cœur ait cessé de battre, sans que ses yeux terrestres se soient éteints, il pénètre dans cette infrastructure du monde qui n'est, au regard du commun, qu'une ténébreuse énigme vers laquelle convergent des avenues d'épouvante. Il se trouve soudainement au confluent de toutes choses, il entre dans une dimension nouvelle qui contient, à elle seule, l'essence de toutes les autres, en même temps qu'elle en dépasse les contradictions et les interdits.

Un parachèvement de l'expérience

Qu'on ne s'y trompe pas néanmoins : une telle expérience n'est pas une évasion ! On pourrait dire, paradoxalement, que l'au-delà du présent et du monde qu'elle nous découvre reste à l'intérieur du présent et du monde. On ne l'atteint pas en se détournant de la considération des choses communes, au profit de contemplations imaginaires, mais, au contraire, en intensifiant cette considération : en parvenant à un

paroxysme d'attention à la vie : en projetant sur les êtres et les objets une lumière si vive qu'elle nous révèle en eux des profondeurs, une dimension d'éternité que notre coutumière distraction n'avait pas soupçonnées. Une pareille immortalité n'est donc pas une fuite du monde mais. bien plutôt. une complémentation, un parachèvement de notre expérience du monde. Si, en un sens, elle dépasse l'objet, supposé réduit à ses apparences communes, ce n'est pas en le fuyant, en l'évitant, mais, pour ainsi dire, en le traversant. Elle nous conduit aux racines éternelles de l'immédiat.

Elle nous découvre que cet au-delà, dont nous pensions que la mort physiologique était l'entrée unique et redoutable, est déjà ici et maintenant, dans sa réalité profonde; que l'expérience de la mort est déjà présente en essence, et accessible, dans l'expérience même de la vie; que c'est l'infirmité de notre vision qui nous fait attendre du futur et du trépas ce qui s'offre à nous dès aujourd'hui, ce que nous distinguerions au creux de nos paumes si nous savions y regarder, si nous avions le courage de renverser ces ridicules décors de carton, naïvement érigés par nous pour notre protection, qui aveuglent notre regard et nous masquent l'immensité mystérieuse du présent.

On me permettra, pour préciser davantage ces indications, de citer maintenant, à quelques modifications près, ce que j'ai écrit aux pages 74 et 75 de mon ouvrage « *Disciplines, Ritualisme et Spiritualité* » :

« Communément, on conçoit la vie comme un pur fonctionnement, toujours identique à lui-même, qui se poursuivrait en ligne droite, indéfiniment. Tout au moins, on agit comme si l'on concevait la vie de cette façon. Et la mort apparaît comme un point d'arrêt sur cette droite infinie, comme un butoir implacable sur lequel la vie viendrait s'écraser, se disperser, s'anéantir. « Ainsi, on imagine, d'une part, une continuité parfaite et, de l'autre, une coupure absolue, une coupure totale. Le monde de la vie et celui de la mort s'excluent mutuellement et ne se rencontrent qu'à l'instant du trépas.

« De la mort ainsi conçue, on n'a rien à faire pour la vie. Elle demeure une interruption mystérieuse, un terme fatal sur lequel nous sommes sans prise, une éventualité sinistre dont nous rejetons indéfiniment l'examen, que nous expulsons délibérément de notre esprit pour nous consolider à tout prix dans le sentiment de notre existence actuelle. Une telle mort ne peut être, dès lors, qu'un problème irritant et insoluble, une

ténébreuse et insolite concrétion dans la blancheur de la vie, un corps étranger, et inassimilable, dans la chair de notre expérience quotidienne : un point obscur, obsédant, irréductible.

« Si l'on veut rendre à la mort une signification positive, il faut la relier organiquement à la vie, il faut saisir comment mort et vie se suscitent mutuellement, s'entrelacent dialectiquement, s'enchevêtrent inextricablement. Il faut faire de la mort, non ce couperet menaçant, placé à une distance inconnue, non cette noirceur impénétrable qui devrait s'abattre sur nous soudainement et en bloc pour nous détruire, mais une présence constante et constamment acceptée.

La vie intemporelle

Ainsi la mort, en essence, n'est pas l'opposé de la vie mais sa condition même, l'instrument de sa richesse, le principe de tout devenir, de toute conscience, la source des fraîcheurs précieuses et des renouvellements infinis. Aucune vie qui ne soit pénétrée, tissée de mort. L'une et l'autre sont comme les pôles, les fonctions constitutives de l'ultime réalité, qui n 'est ni mort ni vie (aux sens mutuellement exclusifs de ces termes), mais incessante oscillation de la mort à la vie, et de la vie à la mort; du non-être à l'être et de l'être au non-être.

Intégrer la mort dans la vie, c'est prendre pleine conscience du caractère transitoire de toute possession; c'est retirer à notre expérience de la présence du monde et de nous-même tout caractère possessif. sans que, néanmoins, cette renonciation à nous emparer des choses s'accompagne d'une désaffection à leur égard, sans que nous cessions de leur accorder la même attention aiguë que nous leur prêtions quand nous avions le sentiment de les posséder. En d'autres termes, le dépassement de l'antithèse entre la vie et la mort, telles que nous les concevons communément, consiste en une conscience non possessive des êtres et des choses : en un rapport avec ces êtres et ces choses qui est exclusif de tout sentiment d'appropriation personnelle.

On est concentré sur l'être ou l'objet présent comme s'il devait occuper à lui seul et toujours tout l'horizon de l'esprit : et cependant on ne s'efforce pas plus de le retenir que si on le considérait comme déjà perdu. La synthèse de la vie et de la mort, dans l'instant présent, est à ce prix. Si l'on s'écarte de cet équilibre vers la mort, l'idée de dépossession l'emporte, et l'on parvient à l'indifférence. En réalisant à l'excès la

fragilité des choses, on s'en désintéresse et on s'en détourne. Si l'on s'écarte du même équilibre en direction de la vie, on tombe dans le mirage du fonctionnement indéfini et dans l'esclavage du sens possessif. »

On observera, enfin combien simplement et directement Krishnamurti nous ramène, du problème classiquement insoluble de la mort, aux problèmes significatifs de la vie. Il lui suffit de nous faire remarquer que nous avons peur de la mort parce que nous n'avons jamais vraiment vécu. Par cette remarque, notre peur de la mort se trouve soudainement reliée à toute notre vie psychologique. Elle s'intègre dans le problème général de vivre. Il ne s'agit plus de savoir ce qui se trouve au-delà de la mort, mais pourquoi nous ne vivons pas vraiment dans le présent, et comment nous pourrions enfin vivre.

De cette immortalité qu'il nous propose et dont j'ai tenté de cerner la notion, disant bien moins ce qu'elle est — et qui est indicible — que ce qu'elle n'est pas, Krishnamurti devait affirmer plus tard, en des termes d'une émouvante poésie, qu'elle consiste à « entrer vivant dans la maison de la mort » (« to enter the house of death while living », *Talks in America*, 1955). Cette « maison de la mort », où l'on entre vivant, n'est pas la maison des morts, mais celle des vivants, celle de l'intemporalité vécue. On n'en franchit pas la porte en succombant à une pression extérieure, naturelle et irrésistible, mais délibérément, et au terme d'une transformation intérieure difficile.

Nous pouvons nous y établir dès à présent, en parvenant à l'expérience de la vie intemporelle, et en faire notre quotidienne demeure.

En y pénétrant, nous entrerons du même coup dans ce « royaume de bonheur » où, au sortir de sa crise libératrice. Krishnamurti appelait ses auditeurs à pénétrer (Le Royaume du Bonheur (« The Kingdom of Happiness »). 1926 ou 1928).

Pour lui, en effet, le bonheur n'est qu'un autre nom de la vie intemporelle.

© *Le Courrier du Livre.*

ANALYSE GRAPHOLOGIQUE

Graphologue-conseil, expert en écritures agréé par les Tribunaux.

par Jacques de Backère

Nous pensons que cet humaniste qu'est Krishnamurti a dû marquer, au cours de son enfance, une forte opposition au père tandis que sa mère, adoptive ou non, devait, par son ascendant et sa personnalité, le préparer, à partir d'une vie familiale perturbée, à découvrir le chemin, plus exactement la voie royale vers l'accomplissement de soi.

Le graphisme de Krishnamurti, à son stade actuel d'évolution, révèle une volonté et une persévération remarquables. Pour contradictoire que cela puisse paraître il est introverti et pourtant réellement présent au monde. Cette introversion est en somme expression d'une forte intériorité mais où l'on ne découvre pas ou prou le ressentiment d'un passé non plus qu'un accrochage fondamental à ce qui fût.
C'est notre sentiment à travers son expérience intérieure que ce sage a su résorber ses conflits, annuler le passé et conquérir un équilibre au niveau même des propriétés fondamentales de l'énergie corporelle dans son mode de potentialisation et d'actualisation. (Il faut lire concernant la logique de l'énergie les remarquables travaux Stéphane Lupasco.)

On peut penser que la sexualité elle-même s'est acheminée vers une forme de sublimation.

Chez Krishnamurti ce savoir intérieur est un vécu, un senti. Il est valeur de vérité non dialectisée c'est-à-dire en deça de toute verbalisation, de tout nominalisme.

C'est à ce niveau qu'il s'est éprouvé lui-même pour tendre à un équilibre fondamental et résorber, autant que faire se peut, les inhibitions, les angoisses, les ambivalences, les blocages et autres mécanismes de défense qui expriment, au niveau de la corporalité et des symbolismes spatio-ternporels, une organisation énergétique défectueuse troublant la dynamique globale de l'être.

Nous découvrons la qualité de son équilibre dans le souple déroulement, sans précipitation, du ruban graphique et la bonne coordination des

formes, tandis qu'une bonne pression, associée aux traits assez nourris, assure à cette écriture sa bonne densité.

Son relief est aussi témoignage d'une faculté de jugement précis. Quant à son élasticité elle est révélatrice de la manière dont l'influx nerveux se distribue au cours de la gestique graphique pour nous livrer le mode d'écoulement des pulsions qui confirment ici un bon contrôle de la direction et de l'intensité. Il est intéressant en effet d'observer la bonne assise des lignes malgré une très légère perturbation du train de l'écriture au dernier tiers de chaque fin de ligne.

Les majuscules disent que Krishnamurti tient la tête haute. Très élégantes et esthétiques elles symbolisent une fierté naturel1e et un charme princier.

Le velouté des traits comme la sensualité des formes viennent compenser ce qu'une logique rigoureuse pourrait avoir de froid. Cette écriture exprime en fait un climat d'Orient.

On y trouve condensé un style de comportement qui confirme une esthétique personnel1e. Ce style est bien intégré à sa personne y compris ce que son attitude pourrait avoir de formaliste dans l'abord.

Une crainte de lâcher le fil

Krishnamurti affirme sa position sans ambiguïté et semble, sur ce point, ne faire aucune concession. Il fait face et sait opposer aux objections une argumentation d'une logique rigoureuse à partir de prémisses fondamentales à bonne distance de l'anecdotique. Je dirais volontiers qu'il soude très bien les propositions entre elles.
La pression finale qui achève les traits filiformes de certains mots confirme un aspect caractérologique : celui de ne pas se laisser accaparer par autrui et de prendre ses distances pour maintenir son intégrité. C'est une attitude qui s'inscrit dans la cohérence même de son statut. Cette écriture confirme cette volonté d'un minimum de dépense d'énergie.

Son côté économique est assez frappant malgré les enroulements et les nœuds qui sont indices, pour une part, de sécrétivité mais aussi reflet de l'usage d'une forme graphique indienne, à savoir celle de sa langue maternelle : le Telegou. On peut affirmer qu'il poursuit un but bien

précis, bien fixé. Il peut volontairement aussi se fermer pour ne pas se laisser submerger par autrui limitant ainsi sa disponibilité.
Sans doute y a-t-il une certaine crainte de « lâcher le fil », Qu'il y ait au niveau des échanges sociaux une écoute sensible de l'autre c'est certain mais l'empathie est mesurée. Ce qui importe, c'est une fidélité inconditionnelle à un mode d'être qui est cette conquête de la liberté essentielle qu'il qualifie de « Première et dernière liberté »

S'il fallait à travers les typologies et les diverses caractérologies cerner une dominante dans les fonctions psychiques, nous serions bien en peine de la formuler sans hésitation. Au demeurant les classifications systématiques lorsqu'elles sont poussées à leur logique extrême aboutissent à la caricature et la distorsion. Elles ne sont pas moins dangereuses que l'évaluation quantitative là où elle n'a que faire. Sans doute est-il permis de croire que le sentiment vient s'unir à la pensée, l'intuition constituant la fonction la moins évidente tandis que la sensation presque symbiotiquement liée au sentiment nous éclaire sur la qualité concrète du statut psychique de Krishnamurti. Cette composante sensation vient en quelque sorte substantialiser l'esprit qui se soucie peu de théorie. Krishnamurti vit le présent tandis qu'il s'insurge contre les constructeurs de mythes. Sur ce point il est catégorique. Jamais les mythes ont eu le pouvoir d'assurer la libération psychologique. On ne saurait assez mettre en évidence cette assertion de Krishnamurti qui est aussi celle de HuiNeng que « L'Ilumination n'existe pas » !
La véritable création de soi s'inaugure selon un processus qui serait davantage une attitude réflexive de la Conscience sur elle-même.

Nous ne découvrons aucun indice graphique qui soit expression d'exaltation paroxystique, d'imagination aberrante ou de délires interprétatifs !

L'émotivité est en somme bien dirigée à partir d'une tête bien faite.

Il reste encore à souligner combien la signature maintient la même homogénéité par rapport au texte écrit. Elle signe, d'une façon évidente, le statut homogène de la personne.

On peut dire que Krishnamurti confirme cette adéquacité à lui-même soit aucun écart entre l'être et le paraître c'est dire que chez lui la conscience se fait acte.

La souplesse élégante du paraphe est expressive de dépouillement. La signature ne prend pas valeur « d'étiquette » mais exprime la nature intime qui est celle d'un homme d'élite où la fermeté morale se confond avec la conscience lucide.
Krishnamurti vit fondamentalement sa vérité.

Il en est maître. Chez lui il n'y a plus de place laissée au doute. Extrait inédit de l'ouvrage de Robert Linssen : « *Krishnamurti psychologue de l'ère nouvelle* » à paraître en janvier aux éditions le Courrier du Livre.

Notre peu de sérieux…

Malheureusement, nous recevons une éducation erronée. Nous ne devenons réellement sérieux qu'au moment d'une crise, lorsque la vie exige de nous une terrible épreuve, lorsque nous recevons un choc affreux. Alors nous assumons une certaine gravité, nous essayons d'entreprendre quelque chose, mais trop tard. Je ne suis pas cynique, croyez-le bien: je ne fais que constater un fait.

> Quel est notre principal intérêt dans la vie ? Si nous avons assez d'argent, nous nous occupons de ce qu'on appelle « spiritualité », nous avons des divertissements intellectuels, des discussions sur l'art, nous nous mettons à peindre pour nous « exprimer »; et si nous n'avons pas assez d'argent, tout notre temps, jour après jour, est absorbé par la nécessité d'en gagner et nous devenons les esclaves de la misère, pris dans une éternelle et lassante routine. La plupart d'entre nous sont entraînés à fonctionner mécaniquement en vue d'un gagne-pain, une année après l'autre. Nous avons des responsabilités, une femme et des enfants à nourrir et, engagés dans ce monde-là, nous essayons d'être sérieux, nous essayons d'être religieux, nous allons à l'église, nous embrassons tel ou tel culte, ou, peut-être, étant en vacances et ayant entendu parler de ces réunions, nous venons ici. Mais rien de tout cela ne provoquera l'extraordinaire transformation de la conscience dont il est question.

La société

Mais n'est-ce pas un fait évident que ce que je suis, dans mes rapports avec autrui, engendre la société ? Et que, si je ne me transforme pas radicalement moi-même, il ne peut y avoir de transformation dans la fonction essentielle de la société ? Lorsque nous nous basons sur un système pour transformer la société, nous ne faisons qu'écarter la question, car un système ne peut pas transformer l'homme ; l'Histoire nous montre que c'est l'homme qui transforme toujours le système. Tant que je ne me connais pas dans mes rapports avec vous, je suis la cause du chaos de la misère, de la destruction, de la peur, de la brutalité. Me comprendre n'est pas une question de temps; je veux dire que je peux me comprendre en cet instant-ci. Si je dis : « Je me comprendrai demain », j'engendre le chaos et la misère, mon action est destructrice. Dès l'instant que je dis : « je me comprendrais », j'introduis un élément de durée et je suis donc déjà plongé dans la vague de confusion et de destruction. La compréhension est forcément maintenant, pas demain. Demain est pour l'esprit paresseux, pour l'esprit apathique, pour l'esprit que la question n'intéresse pas. Lorsque vous êtes intéressés par une chose, vous la faites instantanément, il y a compréhension immédiate, immédiate transformation. Si vous ne changez pas maintenant, vous ne changerez jamais, parce que le changement qui a lieu demain n'est qu'une modification, n'est pas une transformation. La transformation a lieu immédiatement; **la révolution est maintenant, pas demain**.

BILIOGRAPHIE

Ouvrages disponibles de Krishnamurti

- De la connaissance de Soi (Inde 1948-1950), le Courrier du Livre.
- Les entretiens de Saanen (1961-1962-1963, 3 vol.), le Courrier du Livre.
- A l'écoute de Krishnamurti (1966), le Courrier du Livre.
- Au seuil du silence (1968), le Courrier du Livre.
- Se libérer du connu, Stock.
- La première et dernière dynastie, Stock. Commentaires sur la vie, Buchet-Chastel.

Quelques ouvrages sur et autour de Krishnamurti

- Krishnamurti ou la révolution du réel par René Fouéré, le Courrier du Livre.
- Dieu est mon aventure par Rom Landau, éd. de l'Arche.
- Un éternel voyage (témoignage) par Vimala Thakar, le Courrier du Livre.
- Spiritualité de la Matière par R. Linssen, Planète édit.

- Krishnamurti et l'unité humaine par Carlo Suarès, le Cercle du Livre.
- Krishnamurti et la révolte par André Niel, le Cercle du Livre.

Vient de paraître

- Le langage de Krishnamurti par Yvon Achard, le Courrier du Livre.
- Krishnamurti psychologue de l'ère nouvelle par R. Linssen, le Courrier du Livre.

Ouvrages sur le Zen

- Le Bouddhisme Zen par A lan Watts, pte biblio. Payot.
- Le Zen par R. Linssen, Marabout.
- Essais sur le bouddhisme Zen par D. T. Suzuki, éd. Albin-Michel, 3 vol.